EMILE
RIPERT

# LA
# PROVENCE

1878 B

*Les Provinces Françaises*

---

# LA PROVENCE

# LES PROVINCES FRANÇAISES

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de

**M. HENRY MARCEL**

Directeur honoraire des Musées nationaux.

---

*PARUS :*

**LA TOURAINE**, par Henri GUERLIN. 1 vol. avec 109 gravures et une carte.

**L'AUVERGNE**, par Louis BRÉHIER, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. 1 vol. avec 123 gravures et une carte.

**LA BOURGOGNE**, par J. CALMETTE, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, et H. DROUOT. 1 vol. avec 132 gravures et une carte.

**LA NORMANDIE**, par Henri PRENTOUT, Professeur à la Faculté des Lettres de Caen. 1 vol. avec 121 gravures et une carte.

**LA FRANCHE-COMTÉ**, par Georges GAZIER, conservateur de la Bibliothèque publique de Besançon. 1 vol. avec 120 gravures et une carte.

**LE DAUPHINÉ**, par Paul BERRET. 1 vol. avec 103 gravures et une carte.

**LE BOURBONNAIS ET LE BERRY**, par Augustin BERNARD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. avec 117 gravures et une carte.

**LA BRETAGNE**, par Anatole LE BRAZ. 1 vol. avec 147 gravures et une carte.

**LA PROVENCE**, par Émile RIPERT, professeur à l'Université des Lettres d'Aix-Marseille. 1 vol. avec 135 gravures et une carte.

**LE LIMOUSIN ET LA MARCHE**, par Joseph NOUAILLAC, professeur au Lycée Pasteur. 1 vol. avec 121 gravures et une carte.

*EN PRÉPARATION :*

**LA LORRAINE**, par Alphonse NEIBECKER, agrégé de l'Université.

**L'ALSACE**, par le Docteur F. DOLLINGER,

---

## A LA MÊME LIBRAIRIE

**Avignon et le Comtat Venaissin**, par André HALLAYS. 1 vol. (26 × 19), 126 gravures, 18 fr.

**Nîmes, Arles et Orange**, par R. PEYRE. 1 vol. (26 × 19), 93 gravures, 18 fr.

**Le Palais des Papes d'Avignon**, par le Dr COLOMBE. 1 vol. (20 × 13), 49 gravures, 6 fr.

**L'Abbaye de Montmajour**, par F. BENOIT. 1 vol. (20 × 13), 46 gravures, 6 fr.

**Les Baux**, par F. BENOIT. 1 vol. (20 × 13), 43 gravures, 6 fr.

**Le Rhône**. par L. BARRON. 1 vol. (18 × 25), 168 gravures, 10 fr.

ANTHOLOGIES ILLUSTRÉES

*Les Provinces Françaises*

# LA PROVENCE

CHOIX DE TEXTES PRÉCÉDES D'UNE ÉTUDE

PAR

ÉMILE RIPERT

Professeur à l'Université d'Aix-Marseille.

Ouvrage illustré de 135 gravures et une Carte.

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD — H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1929

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Copyright by Henri Laurens, 1929.

Archives Iconographiques du Palais du Roure. Avignon.

*Puvis de Chavannes.* — Marseille, porte de l'Orient.
Musée de Marseille.

# ÉTUDE

**Les limites de la Provence.** — « *Emperi fantasti de la Prouvenço* »... « *Empire idéal de la Provence* », s'écrie Mistral dans son *Poème du Rhône*, voulant sans doute indiquer par là que cette Provence n'a pas d'autre réalité qu'une existence spirituelle. C'est bien ainsi que l'entend l'opinion commune, car si l'on parle volontiers de « Provence » et si ce mot évoque des images bien précises, toutefois quand on en veut serrer de plus près les contours, la tâche devient délicate, si bien qu'il est tout à la fois facile et malaisé de fixer les limites d'un tel pays: facile, si nous nous contentons d'y comprendre les départements du Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, du Var, des Alpes-Maritimes, des Basses-Alpes, — malaisé, si nous

remarquons que les frontières de ces départements ne correspondent pas toujours de façon exacte aux frontières historiques de la Provence.

En effet, si nous interrogeons les historiens de l'antiquité, ils nous diront que le terme romain de *Provincia*, d'où est venu le nom de Provence, s'appliquait à une circonscription administrative, qui excluait la région des Alpes-Maritimes mais par contre allait jusqu'à Vienne, sur le Rhône, et jusqu'à Narbonne, le long de la côte méditerranéenne. Si nous interrogeons les Troubadours, nous voyons que dans leur langage le terme de *Provenza* désigne toute la terre de langue d'oc, des Alpes aux Pyrénées, délimitation sentimentale, vite tombée en désuétude. Si enfin nous nous contentons de la délimitation provinciale, telle qu'elle existait à la veille de la Révolution, nous voyons qu'elle excluait de la Provence le comté de Nice, qui était, depuis le XIV^e^ siècle, aux mains de la maison de Savoie, et le Comtat-Venaissin qui appartenait à la Papauté depuis le milieu du XIII^e^ siècle.

Mais peut-on sanctionner aujourd'hui, par le maintien d'une pareille exclusion morale, les marchandages d'autrefois, où les raisons diplomatiques l'emportaient sur les réalités géographiques et le vœu des populations? Peut-on exclure de la communauté provençale la ville d'Avignon, qui fut et reste la capitale du Félibrige, ou la région de Nice, dont le parler n'est qu'une variété du dialecte provençal? Sans doute les Niçois ont un vif sentiment de leur indépendance passée, que semble prolonger aujourd'hui la distinction faite assez communément entre la Provence et la Côte d'azur. Mais Cannes, Grasse, Antibes ont toujours fait partie de la Provence, dont la limite allait jusqu'au Var, et, pour constituer de façon valable le département des Alpes-Maritimes, on a été obligé d'y comprendre leur territoire, sans lequel ce serait peu de chose que l'ancien comté de Nice.

Non, plutôt que de restreindre arbitrairement le territoire moral de la Provence, nous sommes tentés de l'agrandir et la difficulté est plutôt de le borner. Car si nous prenons, avec raison, le Rhône comme limite, il nous faut exclure du pays provençal Beaucaire et Nîmes qui s'y rattachent par tant de traits; il nous faut, d'autre part, abandonner la à Drôme Nyons, dont Mistral nous a dit pourtant que ce

fut le berceau du Félibrige, et, laisser au département des Hautes-Alpes quelques beaux paysages aux tons bien méridionaux. Cependant il faut se résigner à de tels sacrifices. Le territoire qui reste à décrire sous le nom de *Provence* est assez vaste et assez riche, si on le limite aux cinq départements que j'ai cités. L'essentiel est de remarquer qu'au-dessus des divisions départementales une sorte de réalité provençale subsiste ; si l'administration, en dépit des revendications régionalistes, ne l'a pas consacrée, l'opinion commune l'admet. Cette unité morale est d'autant plus curieuse à constater que nul pays sans doute n'est plus divers que la Provence, si l'on s'en tient à son aspect géographique, qu'explique d'ailleurs sa formation géologique, plus divers aussi dans son climat, ses productions d'ordre physique et d'ordre intellectuel, plus divers enfin par le caractère ondoyant de ses habitants, qui déçoivent et irritent ceux qui ne comprennent pas comment tous les contrastes se concilient dans ce climat et dans ces âmes par des *combinazioni* qui ont déjà quelque chose d'italien. « France un peu italienne », disait avec raison Michelet.

## I. — LES PAYSAGES

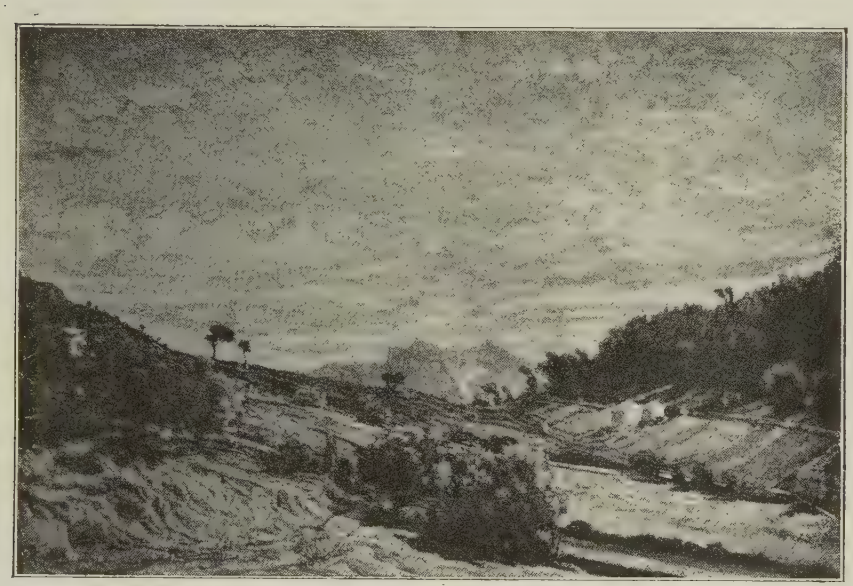
**Leur diversité.** — Une littérature conventionnelle a introduit dans la circulation certains clichés de la Provence ; elle est du même ordre que les affiches dont s'ornent, prometteurs, les murs des salles d'attente dans les gares de chemin de fer. Et voici le paysage le plus généralement admis : au fond une mer d'un bleu indigo, sur laquelle fuit une voile plus ou moins latine ; au premier plan un olivier ou un palmier, quelquefois l'un et l'autre, les ruines dorées de quelque vieux monument, une Arlésienne, une chèvre accrochée à un buisson, un joueur de tambourin ou des danseurs de farandole... Qu'aucun des éléments de cette image soit inexact, je ne veux point dire cela, mais leur synthèse est forcément factice. En fait il n'y a pas un paysage provençal, mais des paysages provençaux et nul de ces paysages, non pas même celui de la Côte d'azur, n'est continuellement bleu, tiède, parfumé, lumineux. La vraie Provence n'est pas un jardin banal pour oisifs et convalescents : c'est un pays grave le plus

souvent dans sa splendeur, un pays parfois âpre et rude, parfois triste et parfois aussi étincelant de gaîté, parfois rutilant de couleurs et parfois décoloré par l'excès même de la lumière, un pays de contrastes violents et dont le charme original est fait précisément de ces contrastes, qui ne laissent aucune place à l'ennui ni à la satiété.

Or ces divers paysages provençaux, quels sont-ils? Parfois ils se trouvent unis dans un si court espace que de passer de l'un à l'autre est une incessante surprise; mais si nous voulons pourtant distinguer par leurs caractères principaux les parties essentielles du pays provençal, nous envisagerons tour à tour : la vallée du Rhône, avec les deux prolongements bien différents de la Crau et de la Camargue, la vallée de la Durance et les Basses-Alpes qui s'étagent autour d'elle, le terroir de Salon et d'Aix que continue la plaine de vignobles et de vergers, qui va de Carnoules à Fréjus, la Provence maritime, où nous distinguons l'étang de Berre, la côte marseillaise, les contreforts des Maures, la Côte d'azur, enfin, la dominant, la région du Haut-Var et des Alpes Maritimes. Entre ces diverses parties du même pays de Provence il est difficile de tracer des frontières exactes : elles se fondent par d'insensibles dégradations ; elles ne correspondent pas à des circonscriptions administratives ni historiques, mais aux accidents du terrain et aux caractères du paysage.

**Le pays rhodanien**. — C'est à Pont-Saint-Esprit que Mistral, dans le *Poème du Rhône*, place la porte rhodanienne de la Provence. Que cette porte et ce pont soient placés sous une telle invocation, cela doit sembler naturel à ceux qui ont su voir le rôle spirituel qu'a joué la Provence dans la civilisation française. A partir de là se développe, sur la rive gauche du Rhône, toute une plaine, large et majestueuse, dont la poésie s'apparente à celle de son grand poète, Frédéric Mistral. Le Ventoux la domine, semblable, dit ce poète, au grand berger qui surveille au-dessous de lui le troupeau des collines, celui aussi des jolis villages épars à ses pieds, avec leurs riches cultures, leurs blés, leurs vignes, leurs jardins. Région fertile, où la terre nourrit sans peine des paysans aisés, qui cultivent les céréales en de vastes champs ou les primeurs en des jardins bien soignés;

Comtat Venaissin, aux canaux vénitiens en effet, où l'eau coule en abondance, où depuis le temps des Papes la vie est douce et familière. La poésie y devait naturellement fleurir : Rome y dressa ses arcs de triomphe, ses théâtres, à Orange, à Vaison, à Carpentras ; les Papes réfugiés dans ce bon pays, loin des troubles de Rome, ornèrent Avignon et tout autour nombre de petites villes et de villages ; leur indépendance y maintint plus longtemps qu'ailleurs les



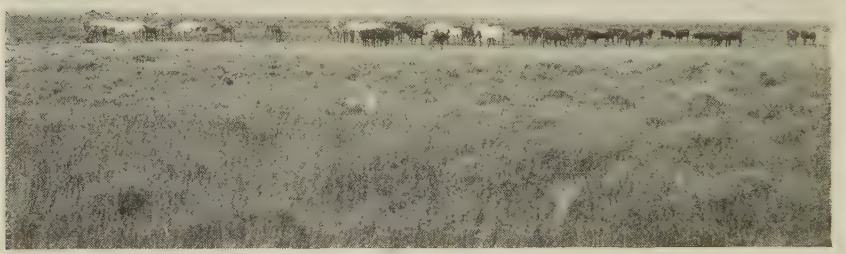
*Paul Guigou.* — Paysage de Provence.
Musée du Luxembourg.

traditions, les fêtes et la langue anciennes ; c'est là que tout naturellement devait revivre au XIX^e^ siècle la poésie provençale, comme au XIV^e^ siècle y avait fleuri celle de Pétrarque, à Vaucluse.

**La Crau.** — Cette riche Provence du Rhône, aux mas bien bâtis, que protègent des lignes de cyprès, vient, après Arles, mourir en deux larges espaces désolés, la Crau et la Camargue. La Crau, vaste désert de pierres, flambant sous le soleil, pluie de projectiles lancés par Zeus au secours de son fils Héraclès, disaient les poètes anciens, cailloux roulés jadis et laissés là par le grand fleuve et son affluent,

la Durance, disent les géologues modernes, aspect tout à coup africain de cette Provence, qui contient tous les paysages de la Méditerranée. Seules des bergeries de loin en loin apparaissent, îlots sur cette mer solidifiée, qu'accable la majesté monotone d'une lumière implacable, dont rien ne voile et n'interrompt l'éclat sauvage.

**La Camargue.** — Après le désert pierreux, le Rhône passé, c'est l'humide solitude de la Camargue; entre les deux bras du fleuve l'île marécageuse s'étale, avec ses salicornes, ses tamaris, ses



Archives Palais du Roure.

*En Camargue.*

saladelles, et çà et là, au milieu de cette immense prairie, les mas, où vivent les gardiens de ces chevaux et de ces taureaux, qui paissent librement les herbes sauvages. A côté du Sahara qu'on vient de laisser, c'est tout à coup la pampa et ses mœurs : les troupeaux errants et leurs *gardians* à cheval, la poursuite et le lazzo, le trident et la pique, l'*abrivade* et la *ferrade*, tous les vieux usages conservés intacts en cette région, qui déjà n'est presque plus la Provence, mais qui se suffit à elle-même et ne ressemble à nulle autre. Mystérieuse par son paysage, elle l'est encore par ses légendes, que rappelle au bord de ses plages l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer; c'est ici, à croire ces légendes, le berceau du christianisme primitif, le point où les disciples du Christ ont touché terre pour évangéliser la Provence.

**Les Basses-Alpes.** — Mais si d'Avignon, au lieu de descendre le Rhône, on remonte vers la droite, c'est la vallée de la Durance, qui peu à peu s'insinue au cœur des Alpes. Sur les collines qui la bordent, les villages s'élèvent et s'égrènent le long de son cours, Cadenet, où naquit le Tambour d'Arcole, plus haut Mirabeau, d'où le père du grand orateur déchaîna ses colères et ses livres. Ici le sol se dépouille peu à peu; les pluies brusques ont raviné les pentes

Phot. Constans et Davin.

*Digne.*

raides; la roche affleure et se colore au soleil; les couchers de soleil y allument des teintes incomparables. Après Manosque, Oraison, Saint-Auban, on va d'un côté vers Sisteron, de l'autre vers Forcalquier, de l'autre vers Digne, armatures administratives du département des Basses-Alpes, petits centres de régions bien déterminées, vallées où la vie s'est développée en des conditions de tassement et d'isolement, qui expliquent le sentiment particulariste et le maintien des vieux usages. Plus haut ce sont les plateaux, vers où l'été montent de la Crau les grands troupeaux transhumants; ce sont les solitudes alpestres, les gorges pittoresques du Verdon, le tranquille miroir du lac d'Allos.

Toutes ces Alpes de Provence cependant, si majestueuses et si nobles soient leurs formes, ont souffert par l'homme, qui les a déboisées; les incendies ou les coupes de bois depuis des siècles y ont fait des ravages, qui laissent voir trop souvent des pentes dénudées, des roches qui percent, comme des os saillants, la peau des collines, et sur ces pentes les eaux, au lieu de s'écouler en fleuves réguliers et fertilisants, roulent en torrents dévastateurs. Ici l'homme s'est ajouté à la nature, non, hélas ! pour la corriger, mais pour la mutiler et pour la diminuer. Il est vrai qu'après des années d'incurie on se préoccupe de rendre aux Alpes provençales leur vêtement de feuilles et de murmures; la poésie y gagnerait en même temps que le régime des eaux et le climat lui-même de toute la Provence.

De ces régions alpestres on descend, par le couloir de la Durance, vers le terroir d'Aix et de Salon; par la route de Castellane à Draguignan, qui emprunte diverses vallées, on accède à la plaine de l'Argens, qui déroule ses vignobles de Saint-Raphaël à Toulon; enfin par la vallée du Var on descend sur Nice. La Provence n'est point divisée en bandes parallèles à son rivage, qui s'étendraient continuellement de l'Est à l'Ouest, mais tout au contraire c'est perpendiculairement à la côte que sont établies ses régions qui correspondent en fait à sa division en départements, Bouches-du-Rhône, Var, Alpes-Maritimes, ayant chacun sa part de côte, de plaine et de montagne.

**De Salon et d'Aix aux vignobles du Var.** — Arles et Aix, qui sont les sous-préfectures des Bouches-du-Rhône, Salon, qui en a l'aspect sans en avoir le titre, règnent sur une région de plaine, aux cultures antiques : le blé, la vigne, l'amandier, l'olivier, non l'olivier géant et décoratif du comté de Nice, mais le petit arbre sobre et tenace, qui renonce à tout effet de feuillage et se borne à porter du fruit. C'est ici une Provence pratique, appliquée aux affaires, économe, sérieuse et qu'a su achever de rendre grave l'existence d'Aix, capitale officielle de la Provence, siège de son Parlement et de son Université : à son horizon le mont de la Victoire s'élève pour donner au paysage une certaine solennité antique. A ses pieds coule la petite rivière de l'Arc et c'est par là qu'on accède, directement, en contournant les massifs de l'Olympe et la Sainte-Baume, dans

la plaine de Carnoules; c'est le chemin que prétendait suivre l'invasion des Cimbres et des Teutons arrêtés là jadis par Marius et qu'emprunte simplement aujourd'hui un paisible petit train de chemin de fer.

Cette plaine, sur laquelle la voie ferrée débouche à Carnoules, étend ses vignobles de Toulon à Saint-Raphaël et ses vergers entre

*Cézanne.* — L'Estaque.
Musée du Luxembourg.

les derniers contreforts des Alpes et le massif des Maures qui la sépare de la mer. Un peu en arrière Draguignan est la capitale naturelle de cette région, où la terre est fertile, la vie douce, et qui enseigne, avant la Côte d'azur et ses paysages somptueux, les charmes sobres de la vraie et vieille Provence.

**La Provence maritime. — L'Etang de Berre.** — Ces charmes se retrouvent d'ailleurs de Fos à Saint-Raphaël tout le long de la

Provence maritime, qui n'a point encore tiré, comme la Côte d'azur, son principal bénéfice de l'hospitalisation des étrangers... Cette Provence maritime, on la découvre, passé Miramas, — dont le vieux village est en effet un belvédère d'où l'on voit la mer (mira-mar), — sous la forme apaisée de l'étang de Berre, réduction de la Méditerranée, qui semble prendre cette sage précaution à l'usage des voyageurs qui viennent vers elle des pays du Nord. Teintes adoucies, collines bleuâtres qui se fondent mollement dans les eaux calmes, oliviers modestes, adaptés au paysage qui évite tout éclat, route blanche qui suit les bords de l'étang et que brode d'une dentelle aussi blanche, mais mouvante, l'activité mesurée des vagues courtes ; c'est un paysage bien ordonné, qui semble donner des conseils de sagesse et de repliement, un peu mélancolique. L'étang est une mer captive, qui semble avoir renoncé, mais qui se console par les beaux soirs, en reflétant en ses eaux basses des colorations aux nuances infinies et laisse s'évaporer, comme une odeur funéraire, le parfum un peu corrompu des algues sédentaires.

**La région marseillaise.** — Mais quand, le long tunnel de la Nerte enfin traversé, le grand train a jailli dans la violente lumière de l'Estaque, c'est par la portière l'irruption de la rade admirable largement ouverte, les vaisseaux alignés le long des bassins étalés, les îles qui s'enlèvent, très blanches, sur l'indigo des flots fouettés par le vent, un grand souffle de *Marseillaise*, et tout là-bas c'est la grande ville, enveloppée de poussière, de chaleur, de lumière, au-dessus de laquelle jaillit, comme une fleur mystique, la célèbre petite chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde... Cette rade de Marseille, qui se développe depuis Port-de-Bouc, à l'entrée de l'Étang de Caronte, jusqu'aux îles de Maïre et de Riou, égrenant le long de ses collines de calcaire les petites calanques, où se sont installés des ports de pêche, Sausset, Carry, Le Rove, l'Estaque, la Madrague, Sormiou, elle était destinée par la nature à devenir le site naturel d'une grande cité. Alors que la côte instable et vite ensablée de la Camargue ne permettait pas d'établir un port à l'embouchure immédiate du grand fleuve, c'est Marseille qui a joué le rôle d'être le grand port méditerranéen de la vallée du Rhône. Le canal de Marseille au Rhône,

à travers les collines du Rove et l'étang de Berre, vient de confirmer cette vue des Phocéens, qui fondèrent là Massalia.

Passé Marseille, la côte se continue, calcaire et blanche, avec ses curieuses calanques, jusqu'à Cassis, petit port de pêche tassé au pied du haut rocher de Canaille, dont la couleur rouge indique déjà un autre massif. De là le long des falaises un sentier de douaniers et de contrebandiers mène droit au Bec de l'Aigle, ce curieux rocher qui domine en effet de son vol aquilin tout le golfe de La Ciotat. Scandale géologique sur cette côte, le massif du Bec de l'Aigle et l'Ile Verte, qui le prolonge en mer, semblent sortis de quelque formidable éruption, où les cailloux roulés de quelque fleuve primitif auraient été pris et agglutinés dans une lave incandescente.

Ce golfe de La Ciotat, qui se développe le long de dix kilomètres, est la première grande vision méditerranéenne qui soit donnée au voyageur, quand, par la voie ferrée, il va de Marseille à Nice ; cette vision se réduit, mais lui reste fidèle, quand se déroulent au delà de Saint-Cyr les jolies baies de Bandol et de Sanary, et puis c'est la rade de Toulon, petite mer intérieure que dominent les grandes masses calcaires du Faron et du Coudon.

**La côte des Maures.** — De là, tandis que la route et la voie ferrée vont tout droit à travers la plaine jusqu'à Fréjus, et ne retrouvent qu'à Saint-Raphaël la mer, dont les séparent les collines des Maures, on peut, en longeant la côte, égrener le chapelet charmant des criques bien abritées, des petites villes ensoleillées, Carqueiranne, Hyères, Cavalaire, Cavalière, Bormes, Le Lavandou, Saint-Tropez, Sainte-Maxime, toute une Provence antique et un peu farouche, qui peu à peu se laisse adoucir par l'afflux étranger de touristes et d'hivernants, sans toutefois sacrifier encore aux somptuosités de la Côte d'azur.

**La Côte d'azur.** — Elle commence à Saint-Raphaël et va de là jusqu'à la frontière italienne. Ce qui la caractérise avant tout, c'est l'absence du mistral. Brisé par les remparts successifs des montagnes, qui s'opposent à sa ruée, ce grand vent furieux vient enfin mourir au delà de Saint-Raphaël et n'est plus vers Cannes ou Nice,

dans les jours les plus violents, qu'une légère brise rafraîchissante. Dès lors toute végétation est permise à la nature provençale, délivrée de ce péril mortel : depuis longtemps l'oranger y fut cultivé, sinon pour son fruit, qui reste petit et sans grande saveur, au moins pour sa fleur, qui est une des richesses du pays. L'olivier aussi, à la faveur de ce calme des airs, s'étale à l'aise et devient majestueux ; et depuis un siècle on a pu acclimater dans un tel pays toute une flore exotique, qui lui donne un aspect aisément colonial ; eucalyptus, palmiers, lauriers-roses, agaves, cactus poussent à l'envi dans ces beaux jardins où les fleurs, en toute saison, réjouissent les yeux ; et depuis un siècle aussi, en ces lieux privilégiés, les oisifs, les malades, les heureux ou les victimes du sort sont venus se reposer ou se réjouir ; ils ont, pour leur repos ou leur plaisir, fait aménager partout des hôtels, des maisons, des villas, dont le luxe est souvent douteux certes, mais qui donnent cependant par leur abondance l'impression de la richesse et du bonheur.

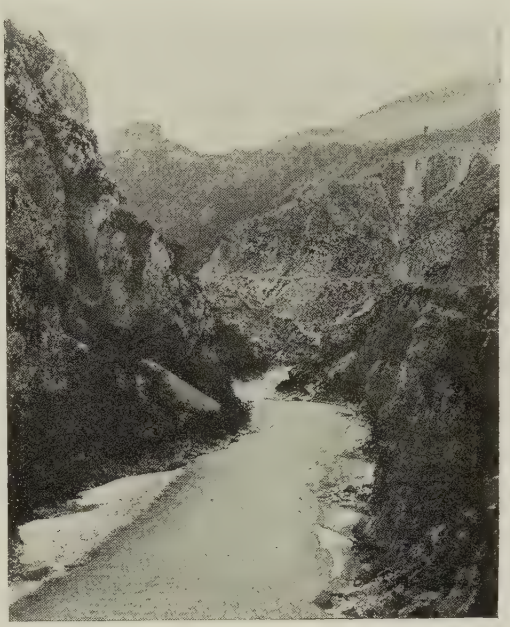
Phot. Lévy-Neurdein.

*Villefranche-sur-Mer.* — La rade.

**Les Alpes Maritimes.** — Mais de cette côte tiède, des palmiers et des mimosas, en quelques heures il est facile de monter vers les

sapins des Alpes, dont on aperçoit les hautes crêtes neigeuses : sur leurs contreforts les stations de Saint-Martin-Vésubie, de Saint-Martin-Lentosque ou de Peira-Cava offrent leurs forêts fraîches à ceux qu'incommode l'été la chaleur du littoral. Là aussi c'est en quelques kilomètres le contraste incessant des aspects et des climats.

. C'est toujours là qu'il faut en revenir quand on essaie de caractériser le paysage provençal; sans doute avons-nous pu tout à l'heure distinguer dans cet ensemble des régions aux caractères bien déterminés, mais il ne faudrait pas s'abuser sur la valeur de leurs limites et l'absolu de ces caractères. Car dans chacune de ces régions il est possible de trouver des sites d'un aspect tout différent, oasis dans les collines desséchées ou lande pierreuse au milieu de frais vallonnets, source inattendue jaillissant d'arides rochers, crêtes dépouillées au sortir de belles forêts. Ici tout est surprise et déception alternées.



Phot. Touring-Club.

*Les gorges du Verdon.*

**Le climat.** — Le climat participe à de telles variations : ce n'est point du tout la température tiède, égale et bleue, dont rêvent, sur la foi des descriptions banales et des peintures faciles, les habitants des pays septentrionaux. Combien ont été déçus, s'aventurant en Provence aux mois d'hiver, d'y être transpercés par les traits d'un mistral furieux ou arrosés d'une pluie copieuse! Combien aussi ont été délicieusement surpris d'y trouver tout à coup en ces mêmes mois, sur la côte, une température digne du printemps le plus pur.

En un tel pays les prévisions défient toute science météorologique : si l'on met à part la Côte d'azur, qui, je l'ai dit, est préservée des rudes coups du mistral, c'est ce vent-là qui règle les conditions de la température en Provence. Descend-il des Cévennes au long de la vallée du Rhône, c'est dans les jours les plus chauds un rafraîchissement qui va jusqu'au froid nocturne ; au mois d'août, j'y ai vu des spectateurs, vêtus d'étoffes légères, trembler de froid sur les gradins du théâtre d'Orange. Par contre cède-t-il, c'est en

Archives Palais du Roure.

*E. Loubon.* — Route d'Antibes à Nice.

Musée de Marseille

plein hiver une tiédeur printanière, mais alors le vent d'Est, qu'on appelle aussi le *Levant* ou le *Marin*, reprend ses droits, et apporte avec lui une tiédeur un peu moite, annonciatrice de la pluie, qui n'est excellente ni pour les nerfs ni pour les cultures ; c'est le cas d'appliquer à la Provence le vieux dicton, qui avait cours au moyen âge en parlant d'Avignon : *Sine vento venenosa, cum vento periculosa.* C'est pourquoi d'ailleurs, plus rude que le climat de la Côte d'azur, celui de la Provence proprement dite est également plus sain ; pour les gens qui peuvent y résister, c'est un régime excellent, mais on ne saurait conseiller à tous un tel séjour. Michelet, on le verra, avait bien noté l'âpreté de ce pays de vent, et l'âpreté aussi de ce rude

soleil, qui vivifie et qui brûle. Climat violent et qu'on dirait passionné ; ses pluies sont aussi une manifestation de cette violence ; rares, elles sont souvent torrentielles ; il tombe en Provence autant d'eau qu'à Paris, mais il y pleut cinquante jours seulement par an.

**La flore.** — Sous un tel climat la végétation est inégale ; tantôt maigre et même rabougrie, tantôt riche jusqu'à la luxuriance tropi-

Phot. Giletta.

*Château de Grimaud.*

cale. Ici, tout autour de l'étang de Berre ou sur les contreforts des Alpes, des plateaux désolés, couverts d'herbes aromatiques, dont les parfums sont enivrants au printemps et qui ne sont l'été qu'un torride maquis, là des bois de pins calcinés, brûlant chaque année à la moindre étincelle que laisse envoler le chasseur ou le fumeur imprudent, et dans les terres cultivées les petits oliviers d'Aix et de Salon ou les vignobles de la plaine varoise. Et puis quand il y a de l'eau en quelque vallon abrité, alors c'est tout de suite une abondance de feuillages et de fleurs, les légumes, les primeurs qui font la richesse de la Provence avignonnaise et les jardins fameux de toute la côte, de Saint-Raphaël à Vintimille. D'ailleurs un peu

partout on peut saluer les arbres essentiels du paysage de Provence, arbres de naissance spontanée comme les pins d'Alep, secs et légers, qui laissent sous leur couvert passer une douce lumière embaumée de résine, et dont les aiguilles chantent au moindre souffle, — comme les chênes graves qui couvrent les collines des Maures ; arbres plantés et cultivés par l'homme, les cyprès rangés en ligne pour défendre du mistral les cultures, rempart solide et souple qui semble élever de la terre les accents d'une prière un peu triste, les oliviers, sobres et patients, qui extraient du sol dur et desséché une huile grasse et blonde, les arbousiers au tronc écailleux, aux baies rouges, les figuiers aux larges feuilles tendues comme des mains, porteuses de fruits savoureux qui enchantent les tables de l'été, les arbres fruitiers bien rangés dans les vergers, les platanes au large couvert qui s'en vont le long des routes blanches ou se reposent dans les jardins clos, les lauriers et les lauriers-roses, ornement des jardins, flamboiement incandescent du vaste été, les micocouliers, qui abritent au-devant des mas ou des bastides la terrasse en terre battue. Tous ces arbres, et des arbustes, tels que le chèvrefeuille, l'argelas, le chêne kermès, et des plantes aromatiques, telles que le thym, la lavande, le romarin, le myrte ou le ciste, constituent le décor végétal de la Provence ; ils sont le complément obligatoire de la bastide ou du mas ; ils semblent faire partie de la famille et lui donnent un parfum particulier, celui des vieilles armoires, où la lavande sèche entre les piles de linge.

**La faune.** — Quant à la faune elle est moins brillante ; trop ancienne et trop peuplée, la Provence a vu son gibier détruit de siècle en siècle ; le paysan soigne ses animaux domestiques et respecte même les oiseaux, mais le bourgeois ou l'ouvrier des centres urbains ne rêve, l'été venu, qu'aux plaisirs de la chasse. Il parcourt les collines à la poursuite du lièvre, du lapin des champs, ou, l'automne venu, du merle et de la grive ; mais, comme dirait Pascal, le plaisir de la chasse est forcément pour lui plus grand que celui de la prise, laquelle devient de plus en plus rare. Parfois une battue est organisée dans les Maures ou les Basses-Alpes contre un plus gros gibier, le sanglier, dont la race persiste encore, bien

que pourchassée. Mais ce n'est point là qu'il faut chercher l'originalité de la faune provençale : la Provence est avant tout la terre des insectes harmonieux. N'est-ce pas en Provence qu'ils ont trouvé leur historien et leur poète? Il y a eu entre J.-H. Fabre et la Provence une étroite collaboration : elle lui a fourni en pleine liberté, — il l'a bien senti quand il a refusé de la quitter, — les héros de son épopée : c'est là, sous le ciel, dans son *ermas*, qu'il a pu observer

Phot. Touring-Club.

*Le pin de Berthaud.*

leur vie, noter au clair de lune la chanson nocturne du grillon ou, sous le soleil, le crépitement enflammé de la cigale. La cigale ! Elle a été chantée, après les Grecs, par les poètes provençaux avec une dilection toute particulière. N'est-elle pas l'emblème et la figure même du poète méridional, qui chante, enivré de lumière ? *Lou soulèu me fai canta : le soleil me fait chanter ;* c'est la devise que Mistral avait adoptée en mettant la cigale dans ses armes félibréennes. D'ailleurs cette chanson monotone dans la lumière ne va pas sans quelque mélancolie, celle même qui caractérise, nous le verrons, la poésie provençale.

**Les villes.** — La diversité d'un tel pays se reflète dans l'aspect de ses villes ; c'est qu'elles ont, depuis l'antiquité, vécu d'une existence individuelle. Sans doute la Provence, malgré son relief accidenté, est un pays de communications faciles ; on peut aller aisément de toute ville à toute autre, grâce aux vallées et aux dépressions naturelles, ce qui assure au pays une certaine unité linguistique et morale. Mais en même temps à chaque dépression, à chaque carrefour de routes, à chaque port naturel, correspond une

Phot. Lévy-Neurdein.

*Grasse.*

ville d'humeur indépendante et d'aspect original, à l'allure de capitale.

Marseille, d'abord, la plus ancienne ville de France et qui pourtant ne conserve aucun monument de l'antiquité gréco-latine, la ville des contrastes incessants, commerçante et idéaliste, mystique et sensuelle, avant tout éprise d'une indépendance qu'elle n'a jamais voulu sacrifier à nul pouvoir lointain : port méditerranéen, tourné vers l'Afrique et l'Asie, mais aussi ville provençale très caractérisée, passionnée pour son avenir commercial, mais attachée à ses vieux usages. Mal bâtie en son ensemble, elle a cependant sur toute autre ville de France l'avantage d'être originale, de n'être pas une réplique affaiblie de Paris. Son âme fougueuse a baptisé le chant

national de la France. Sa plaisanterie provoque parfois le sourire, mais éveille la sympathie. Son paysage prolonge le rêve : la Cannebière, a-t-on dit, est une rue qui va jusqu'aux Indes.

Quand on quitte un tel horizon pour gagner Aix, il semble qu'on se soit endormi une heure pour se réveiller dans la douce Provence élégante et noble de l'ancien régime. Les vieux hôtels rangés sur le cours Mirabeau ou dans les rues bien dessinées du quartier Mazarin évoquent les grâces aristocratiques et les solennités parlementaires : c'est ici une sorte de Versailles méridional, aux pierres

*Carpentras.*
Gravure de Rouargue.

colorées par le soleil, c'est une collaboration de la France et de la Provence, qui donne une impression d'harmonie un peu solennelle.

A Arles, c'est le sentiment romain qui domine comme à Orange, à Fréjus ; mais les grands monuments ruinés écrasent de leur masse les petites maisons tassées et prudentes du moyen âge ; ils sont comme des fruits trop lourds pour les branches fléchissantes qui les portent, et d'où la sève se retire. Arles, où rien n'est vulgaire, disait Maurice Barrès ; à cette funéraire splendeur s'est ajoutée dans son musée mistralien la mélancolie de la vieille Provence déclinante.

C'est au contraire une gaîté active qui survit en Avignon ; le château des Papes la couronne sans l'écraser ; la ville pittoresque

en ses remparts dorés, avec ses petites rues, ses places à l'italienne, ses vieux hôtels, ses églises ornées, est sans doute la plus originale des villes de Provence, celle où s'est exprimé le mieux le génie sensuel et mystique de la race ; elle était destinée à devenir la capitale du Félibrige.

Aix, Arles, Avignon et Marseille sont les quatre capitales de l'âme provençale ; après elles Toulon n'est qu'un port militaire, qui ne doit sa prospérité qu'à son escadre et à son arsenal. Nice et Grasse, Saint-Raphaël, Cannes, Antibes qui furent jadis des petits ports de pêche originaux, ne sont plus que des villes de luxe et de repos, agrandies et embellies avec l'argent et pour le plaisir des étrangers.

L'originalité provençale, un peu menue, mais souvent très pure, subsiste encore dans les petites villes de moins d'éclat, avec leurs places paisibles sous les platanes où coulent, dans la lumière, des fontaines, où s'étalent des cafés qui servent de cercle, avec leurs églises modestes et recueillies, leurs vieilles rues en pente ou en lacets, leurs fortifications croulantes, et aussi leurs faubourgs modernes où s'égrènent les villas aux toits rouges : c'est sur la côte Martigues, Cassis, La Ciotat, Saint-Tropez ; c'est dans la montagne ou la plaine, Draguignan, Brignoles, Salon, Digne, Castellane, Apt, Forcalquier, Carpentras, Vaison, et plus âpre sur son rocher, Sisteron, le long du Rhône, Tarascon et Orange. C'est là, peut-être, loin des monuments célèbres ou du grand trafic moderne, qu'il faut chercher l'esprit prudent, honnête, mesuré, harmonieux de la vieille race provençale ; c'est la collaboration du soleil, de l'homme et de l'eau pour ordonner des jardins et des promenades autour d'une cité, qui n'a plus besoin d'être défendue par des murailles et n'exige plus contre les traits du jour qu'un rempart de feuillages : c'est la douce vie un peu somnolente, au bruit des ondes, au chant des cigales ; c'est la petite ville de Provence...

**Les villages.** — Les villages ne sont pas moins caractérisés ; ils sont de trois sortes : les gros bourgs de la plaine, traversés par une route bordée de platanes qui en devient la rue principale, villages de vignerons ou de moissonneurs, de jardiniers, qui sentent le vin et le fruit ; les petits ports de pêche, à l'odeur de poisson, d'algue et de

goudron, simples et tassés au pied d'une colline, et que le XIX^e^ siècle a égayés de villas balnéaires ; enfin les villages perchés sur les coteaux, les plus anciens, comme l'indique leur position facile à défendre et soulignée souvent par quelques murailles, avec leurs maisons qui s'étagent et au sommet, sur le plateau, la place de l'église et l'église ; les bourgs de ce dernier type descendent peu à peu dans la plaine.

*Tourette.*
Dessin de Félix Benoist.

**Les maisons des champs.** — Parmi les terres bien cultivées, entre les villages, s'élèvent les fermes, gardiennes de ces terres qui sont divisées en nombreux lots ; c'est dans la région d'Avignon et d'Arles le grand *mas* abrité du mistral par une ligne de cyprès, ayant au-devant de sa façade une terrasse en terre battue ombragée de micocouliers, comme dans *Mireille ;* c'est dans la région de Marseille et du Var la *bastide*, plutôt habitation de plaisance que ferme rurale, mais que double assez souvent la maison plus simple du métayer ; c'est enfin autour des villes la légion des *bastidons* ou des *cabanons*, où l'on va le dimanche vider quelques bouteilles et manger

l'*aiòli*. Le Provençal a toujours eu la passion de ces distractions champêtres : c'est ce qu'explique dans une certaine mesure le peu de luxe des maisons de ville, la bourgeoisie réservant une bonne partie de ses ressources pour organiser ses maisons des champs. M^me^ de Sévigné arrivant à Marseille y était étonnée du nombre des *bastides*, qu'elle découvrait des hauteurs de *La Viste*.

C'est que la vie de famille a été toujours très développée en Pro-

Archives Palais du Roure.

*En route vers le « Cabanon ».*

vence ; le Provençal n'a pas très intense le sentiment de la chose publique, ce n'est pas non plus un individualiste exaspéré, c'est avant tout un familial. Or si un tel sentiment se concentre autour du foyer d'une maison urbaine, il s'épanouit joyeusement dans la liberté aérée de la campagne, dans la vieille maison qu'on se passe de génération en génération, emplie des bons souvenirs et des rires des vacances, et dont le mobilier conserve parfois les grâces charmantes du XVIII^e^ siècle, où le meuble proprement provençal atteignit son point de maturité.

## II. — L'HISTOIRE

**Les premiers habitants.** — Mais, si divers que la nature ait fait ce pays, le travail humain l'a diversifié plus encore. Aux temps préhistoriques, ce n'était, sans doute, qu'une longue houle bruissante de forêts, qui, des contreforts alpestres jusqu'aux *calanques* sauvages de la côte, descendait en vallonnements. Là où le roc

Phot. Touring-Club.

*La Pierre de la Fée, à Draguignan.*

interrompait la forêt, sur la terre plus maigre le maquis régnait avec ses parfums violents : comme la Corse, qui a tant de ressemblance avec l'Estérel, la Provence, cassolette d'odeurs, fumait sous le soleil...

Depuis les hommes ont à celle de la terre mêlé leur vie, qui en fut parfois l'auxiliaire et parfois l'ennemie : ils ont défriché ou incendié le maquis, fait reculer la forêt, aménagé les champs et les jardins, tracé les routes, bâti les fermes, les villages et les villes.

Quels hommes ? D'abord, comme partout, des peuplades, dont on ne connaît rien, sinon quelques ossements et quelques armes trouvés çà et là dans des grottes, vestiges de l'époque paléolithique

ou néolithique, puis à l'âge de bronze (2 500 à 900 environ avant J.-C.) des peuplades, dont on sait vaguement les noms et les emplacements et qui nous ont laissé çà et là des dolmens, témoignage d'une civilisation primitive, que le peuple attribua par la suite au pouvoir magique des Fées. Toutes ces tribus qui, de Marseille à Gênes, tenaient alors le littoral méditerranéen, nous leur donnons le nom général de *Ligures*, d'où la province de Gênes a gardé son nom de Ligurie.

**L'arrivée des Grecs.** — L'existence de ces Ligures se manifeste, au seuil de l'histoire de Provence, sous la forme la plus gracieuse, celle de Gyptis, la fille de Nann, le roi des Ségobriges, Gyptis, qui tend la coupe de l'amour à Protis ou Euxène, le beau Phocéen venu sur ces côtes nouvelles pour chercher fortune. On connaît la légende poétique de cette union, d'où naquit Massalia, ou, comme dirent ensuite les Romains, Massilia, premier établissement hellénique sur le rivage de Provence (600 avant J.-C.). Un port profond, qui recevait un petit ruisseau, entre deux collines, où pouvaient s'établir une acropole et une vigie, devant une rade parsemée d'îles, qui pouvaient servir de défense, à proximité du grand fleuve qui donnait un accès facile au cœur des Gaules, en vérité la place était bien choisie. Une grande ville maritime et commerçante devait naître et grandir là ; les mêmes raisons qui ont décidé de sa fondation expliquent la prospérité actuelle de Marseille, sise à l'un des carrefours du monde. Au reste, ces Phocéens subtils suivaient sans doute eux-mêmes les traces des Phéniciens et des Rhodiens — qui donnèrent peut-être leur nom au Rhône, s'il faut en croire Pline — et fondèrent des établissements commerciaux à Beaucaire, à Saint-Gilles-du-Gard, à Monaco, où se trouvait, donnant son nom au rocher célèbre, un temple d'Héraclès Monoïkos.

A leur exemple les Phocéens, voyant la douceur de ce rivage hospitalier, songèrent bientôt à faciliter leur navigation, en lui ménageant des étapes ; accrus par une nouvelle immigration (540 avant J.-C.), en des positions bien choisies, au fond des calanques que dominaient comme à Massilia des collines, ils fondèrent Nice, en face d'elle Antipolis, devenue Antibes, Citharista, devenue Cey-

reste, dans le golfe de La Ciotat, Agathé, devenue Agde, sur la côte du Languedoc, Pomponiana, Olbia, Tauroëntum, aujourd'hui détruites. Sur toute la côte de Provence, aménagée, défrichée, couverte peu à peu d'oliviers, d'arbres fruitiers, de jardins, il y eut quatre siècles de douceur hellénique, où, de pair avec le commerce, fleurirent les arts et les lettres. Massalia fut renommée dans tout le monde méditerranéen, pour la sagesse de sa constitution, la valeur intellectuelle et morale de son élite, la hardiesse de ses naviga-

*Fréjus.*
D'après une gravure du XVIII^e siècle.

teurs, parmi lesquels Euthymènes et Pythéas allèrent jusqu'à explorer, l'un les côtes du Sénégal, l'autre celles de la mer du Nord et de l'Islande.

**Les Romains.** — Cependant les Grecs, établis ainsi sur le littoral, avaient à se défendre contre les peuples, qui de l'intérieur pressaient sur eux pour accéder à la Méditerranée. Aux Ligures s'étaient mêlés, à partir du IV^e siècle avant Jésus-Christ, des Celtes envahisseurs, qui avaient fortifié ou établi çà et là des *oppida*.

Une alliance s'imposait entre les Grecs de la Provence et les Romains, que l'invasion celte avait inquiétés aussi. Si pendant les guerres Puniques les Celto-Ligures aidaient le passage d'Annibal et même venaient grossir son armée, Massalia accueillait les vais-

seaux de Scipion. Mais Rome sauvée de la sorte devenait la protectrice naturelle des villes grecques de la côte. Protection dangereuse, moins périlleuse pourtant que le voisinage des Celto-Ligures. Contre eux, au IIe siècle, Massalia invoquait le secours des Romains; après avoir dégagé Nice et Antibes, cernées par les Oxybii et les Décéates, ceux-ci contre la ligue des Voconces, des Allobroges, des Arvernes entreprennent la défense de ce qui sera bientôt la Provence; ils s'emparent des *oppida*, les aménagent pour leur service, libèrent toutes les vallées, repoussent les Allobroges, les Arvernes au delà du Rhône; au centre du pays ainsi délivré, le consul C. Sextius installe, auprès d'Antremont, capitale des Celto-Ligures, qu'il détruit, le *castellum* qu'on appela, à cause de son nom et des sources thermales qui s'y trouvaient, *Aquæ Sextiæ*, devenue Aix.

Une telle forteresse prouvait bientôt son utilité; c'est en s'appuyant sur elle que Marius, en l'an 102, battait aux bords de l'Arc, au pied du Mont de la Victoire, ces hordes des Cimbres et des Teutons, qui, par deux fois, avaient défait sur le Rhône les armées romaines. C'était la première victoire latine sur les peuplades germaines; la Provence se révélait ainsi l'un des boulevards de Rome. Aussi les dirigeants de la politique romaine allaient-ils lui donner une attention de plus en plus grande et travailler à son aménagement.

Dans cette voie ils rencontraient leur ancienne alliée, Massalia. Ils la ménageaient, tout en la surveillant. Elle commit la faute de prendre, dans la guerre civile, le parti de Pompée contre César; le rude conquérant l'assiégea, la prit (septembre 49), ruina sa flotte et ses remparts, rogna son territoire, et, pour compromettre son avenir, établit une colonie de vétérans à Arelate, — qui pouvait devenir pour elle une rivale commerciale, — en même temps qu'un port militaire sur la lagune qui marquait l'embouchure de l'Argens, un port auquel il donna son nom, *Forum Julii* (Fréjus) qui devint bientôt la base navale de la grande flotte méditerranéenne de Rome; c'est là que peu après Octave, vainqueur à Actium, envoyait les galères qu'il avait prises à la flotte dispersée d'Antoine.

Cet Octave, devenu Auguste, compléta l'œuvre de César. C'est grâce à lui, à son ministre Agrippa, à ses soldats et ses administrateurs que le pays mérita de plus en plus son nom qui lui est resté

de *Provincia romana*. Romain il le fut non seulement par ce nom, par son organisation, qui multipliait ses colonies *latines*, à côté des colonies *romaines* d'Arles, de Fréjus et d'Orange, qui conquérait et annexait à l'Empire les régions alpestres, comme le rappelle encore le trophée de la Turbie, mais romain il le fut aussi par toute une population immigrée de soldats et de colons, qui vint garder

Phot. M. H.

*La Turbie.* — Tour d'Auguste.

contre les Barbares et mettre en valeur un sol insuffisamment cultivé encore. Alors le long des routes, nouvellement tracées, se multipliaient les *villæ*, avec leurs cultures de vignes, d'oliviers, de jardins ; on desséchait çà et là les marais, on défrichait les collines et les vallons : le nécessaire fait, on songeait à l'agrément de la vie, à son luxe toujours accru ; le long de la mer les constructions charmantes ouvraient au soleil leurs fresques et leurs mosaïques ; le long du Rhône les villes s'entouraient de fortes murailles et s'or-

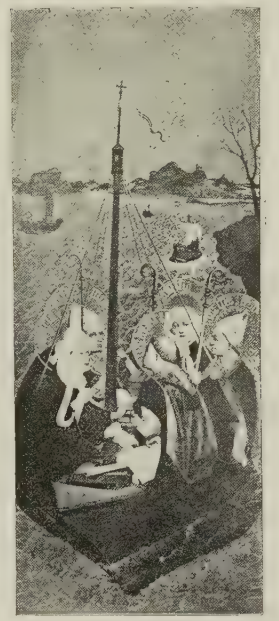
naient de ces monuments, dont les restes sont plus nombreux et plus imposants que ceux d'Italie ; Arles, Saint-Rémy, Aix, Orange, Carpentras, Cavaillon, Riez, Vaison, Nîmes, Fréjus montrent encore ces vestiges d'une grande époque de constructeurs, de législateurs et de soldats. Massalia, au milieu de cette romanisation, si elle avait perdu son indépendance, jouait cependant le rôle de maintenir la culture grecque, chère aux Romains, qui trouvaient en elle une Athènes plus proche et plus hospitalière. Ainsi durant près de cinq siècles la paix romaine, teintée d'hellénisme, fleurit magni-

*Vaison.*
D'après une gravure du XVIII^e^ siècle.

fiquement en Provence, où, vers le début du V^e^ siècle, Arles, honorée de la faveur de l'empereur Constantin, et devenue « Préfecture des Gaules », était appelée justement par le poète Ausone la *Gallula Roma*. Désormais le pays était marqué d'une empreinte ineffaçable ; l'Empire romain pouvait tomber ; ce n'était pas seulement des monuments qu'il laissait à l'admiration des siècles futurs, c'était dans les veines de la race provençale une forte proportion de sang latin et bientôt une langue sonore, plus proche que le français même, de son beau modèle classique. M. Camille Jullian croit à la permanence de l'élément celtique en Gaule par-dessous le léger vernis de la civilisation romaine ; il se peut que sa théorie soit juste pour le

reste de la Gaule, mais elle paraît plus contestable pour la Provence, où nous surprenons encore aujourd'hui le mouvement d'immigration italienne, qui s'est manifesté certainement dès les temps de César et d'Auguste.

**Le Christianisme.** — C'est à la faveur d'une telle civilisation que le christianisme a pénétré en Provence, plus tôt, s'il faut en croire la légende, que dans tout autre pays civilisé, puisque l'Évangile y fut prêché par les disciples même du Christ, la famille de Béthanie, Lazare, Marthe, Marie, Madeleine, les saintes Maries, leur servante Sara, saint Trophime, saint Eutrope, saint Maximin, tous arrivés sur la plage de Camargue dans une barque sans rames ni voiles, que les Juifs avaient exposée à la fureur et au hasard des flots.

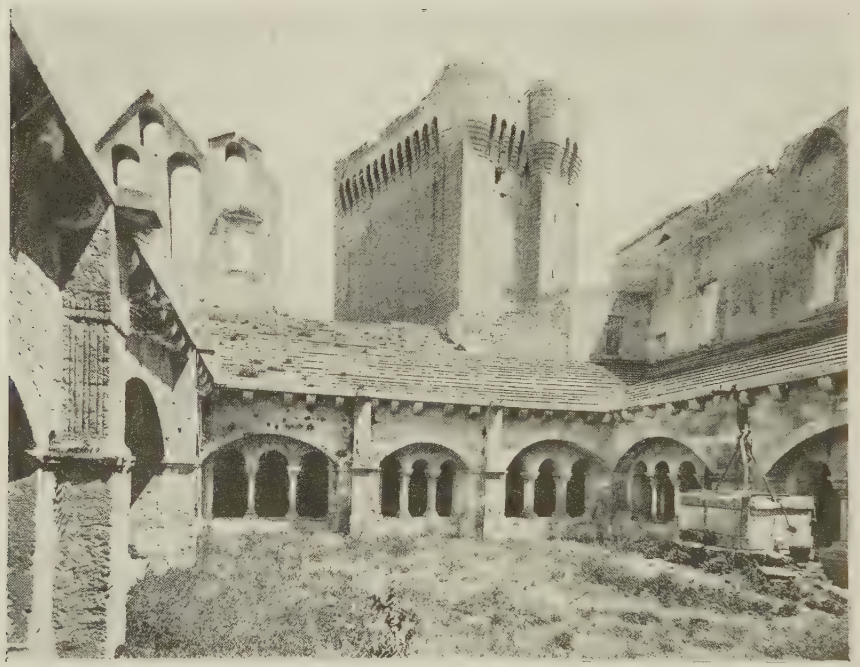


Phot. Stoedtner.

*L. Moser.* — Le voyage de sainte Madeleine.
Retable de Tiefenbronn (1431).

Quoi que l'on pense d'une telle légende, qu'accepte et qu'encourage le clergé de Provence, sans qu'elle soit devenue article de foi catholique, on peut croire que les rapports commerciaux établis entre les ports de Marseille, d'Arles et ceux d'Asie Mineure ou de Grèce expliquent aisément l'introduction très ancienne de la doctrine chrétienne en Provence, sans que la Provence ait eu besoin de l'intermédiaire de l'Italie. Retenons de la légende incertaine ce fait probable : ce sont des navigateurs qui ont introduit de façon directe dans les villes provençales l'enseignement du Christ. Toutefois, si l'on s'en tient aux renseignements historiques, ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du IIe siècle, à croire Sulpice Sévère, que l'on pourrait compter des martyrs dans les Gaules, sous Marc-Aurèle. Ce qui ne signifie pas au reste qu'il n'y ait pu y avoir des chrétiens plus tôt. Mais c'est seulement un siècle après que nous apparaissent les premiers noms d'évêques, Marcien

à Arles en 256, Oresius à Marseille en 314 ; à partir de cette date un grand nombre de noms d'évêques nous sont connus dans les différentes villes de Provence. La conversion de Constantin, qui rêva un instant de faire d'Arles la capitale de l'Empire romain, favorisa l'essor du christianisme en Provence, et bientôt deux foyers ardents de propagande étaient créés, à Marseille par saint Cassien, qui fonda



Phot. Lévy-Neurdein.

*Le cloître de Montmajour.*

le monastère de Saint-Victor, dans le golfe de Cannes par saint Honorat, qui fonda le monastère de Lérins, île dans une île, île de poésie, de foi et de science, d'où sortirent le long des siècles prédicateurs, docteurs, théologiens, papes et saints. Si l'on ajoute à ces deux grandes maisons l'abbaye de Montmajour, sur l'îlot rocheux qui domine la plaine d'Arles, on aura noté les trois principaux points d'appui de la vie monacale en Provence. Seule la Révolution française a ruiné ces pieuses forteresses, dont les ruines dorées montrent encore aux regards émus l'amplitude de leur passé.

**Le chaos féodal.** — Au delà de leurs murailles a tourbillonné pendant quatorze siècles l'histoire la plus confuse qui soit, mais à laquelle survivent pourtant, de façon curieuse, le sentiment d'une sorte de communauté provençale et le désir de l'indépendance.

A la chute de l'Empire romain (476) Wisigoths et Burgondes se partagent le pays, puis surviennent les Ostrogoths d'Italie, jusqu'au moment où le roi ostrogoth Vitigès, en lutte avec l'Empereur d'Orient, est obligé de céder la contrée aux Francs, pour acheter leur neutralité. Dès lors, pour le compte des rois mérovingiens, des fonctionnaires, du nom de *patrice*, administrèrent le territoire ; bientôt ils essayèrent de se rendre indépendants, et profitèrent de la faiblesse de ceux qui les déléguaient. Charles Martel fut obligé de les rappeler à la soumission et, dans sa lutte contre les Sarrasins, de soumettre aussi ces fonctionnaires révoltés.

*Boson, premier roi d'Arles.*

Ainsi la Provence fut-elle préparée à faire partie de l'Empire de Charlemagne ; elle participa à ses grandes destinées, mais après la mort du vieil Empereur, elle entra, au traité de Verdun (843), dans le lot de l'empereur Lothaire ; elle continuait jusqu'à la mer cette Lotharingie, qui groupait avec elle la Lorraine et la Bourgogne, marche latine contre le flot germanique. Mais il était dit que gouverner la Provence devait entraîner de la part de ceux qui la dirigeaient le désir de l'indépendance ; contre Lothaire, son représentant, Fulcrand, essaie de se révolter ; il est battu et Lothaire constitue pour son fils Charles un royaume de Provence, unissant le Lyonnais et la Méditerranée.

Même aventure après la mort de Charles le Chauve (877). Son

beau-frère, Boson, qu'il avait délégué à la tête du pays, se fait proclamer, à la barbe de Louis le Bègue, roi de Provence, par une assemblée de notables réunis à Mantaille, aux bords du Rhône (879). Bien que battu par les troupes carolingiennes, il laisse le pays à son fils Louis (890 à 928), mais, devenu aveugle, celui-ci laisse à son tour le pouvoir au comte de Vienne, Hugues d'Arles. Quand Hugues est nommé roi d'Italie (926), il abandonne la Provence à Rodolphe de Bourgogne. Ainsi pendant un siècle elle est rattachée au royaume de Bourgogne, jusqu'au moment où ce royaume tombe aux mains de l'empereur Conrad (1032) ; avec lui la Provence arrive à faire partie du Saint-Empire romain germanique.

**La lutte contre les Sarrasins.** — Durant toute cette période, si trouble et si confuse, un péril, un souci domine tous les autres : la lutte contre les Sarrasins. Battus sur terre par Charles Martel, ils infestaient, pirates, les côtes méditerranéennes. Les chansons de geste, et notamment celles du cycle de Guillaume d'Orange, ont retenu le souvenir de leurs ravages et des combats livrés contre eux pour préserver la Provence. Vers la fin du IX^e^ siècle, établis dans les collines sauvages des Maures, ils poussaient de là leurs incursions vers tout le bas pays et arrivèrent même à piller la ville de Fréjus ; çà et là des légendes ou des coutumes ont maintenu leur souvenir, qui reparaît encore dans tel profil au nez aquilin, dans tel visage olivâtre, dans tels yeux d'un éclat sauvage, ou peut-être dans les sons assourdis du tambourin et dans ceux du galoubet, aigre comme une flûte arabe.

**Les villes libres.** — Mais à l'abri de leurs incursions la vie des villes de Provence subsistait pourtant, avec leurs mœurs et leur langue héritée de Rome, leurs offices pieux, leurs corporations, leurs fêtes, leurs divertissements originaux ; bien plus que dans le nord de la France les cités vivaient, à côté de la féodalité terrienne, d'une existence indépendante, que reconnaissait au XI^e^ et au XII^e^ siècle l'institution des Consuls (*conse*), magistrats chargés de la police et de l'administration. « Alors, chante Mistral, nous avions des consuls et de grands citoyens — qui, sentant le droit dedans,

savaient laisser le Roi dehors ». C'est là ce qui a préparé de loin en Provence cette bourgeoisie libérale d'ancien régime, qui prit une part si active aux assemblées dont sortit la Révolution française, cette Révolution où Augustin Thierry voyait la revanche du Midi gallo-romain opprimé par les conquérants germains.

**Les premiers comtes de Provence.** — En fait, à quelque pouvoir que soit nominalement rattachée la Provence, celui qui la possède,

Phot. Lévy-Neurdein.

*Les Baux.*

avons-nous dit, est aussitôt tenté de se rendre indépendant, afin de la garder pour lui seul. A peine est-elle annexée au Saint-Empire romain germanique qu'à la faveur des démêlés de l'Empereur et du Pape, un nouveau comte Boson, représentant Conrad de Bourgogne, constitue pour sa famille une dynastie durable, au-dessous de laquelle règnent des vicomtes à Marseille, à Cavaillon, à Nice, Avignon, Gap, Fréjus et Sisteron, tandis que subsistent à part quelques grandes familles, comme celle des Baux, inexpugnable en son nid de rochers.

Son successeur, Guillaume I[er], rendit à la Provence le grand ser-

vice d'exterminer les Maures du Fraxinet, après quoi il prit l'habit monastique, laissant la réputation d'un bienfaiteur et d'un saint. Guillaume II et Guillaume III lui succédèrent, celui-ci affirmant de façon définitive son titre de comte. Pendant tout le XI^e^ siècle la Provence est ainsi un comté indépendant, où règne de façon stable une grande famille : Gilbert, dit le Bon, en fut le dernier représentant, car, sa fille Douce ayant épousé le comte de Barcelone, Raymond Bérenger, le comté de Provence est désormais aux mains de la maison de Barcelone.

**Les comtes de Barcelone.** — Raymond Bérenger eut à lutter contre Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, et Guillaume V, comte de Forcalquier, qui, par leurs mariages, avaient des droits sur certaines terres provençales. Cette lutte se prolongea sous le règne de ses successeurs, Raymond Béranger II et Raymond Bérenger III, jusqu'au moment (1166) où le clergé et le peuple provençal se déclarèrent pour Alphonse I^er^, leur successeur, contre les comtes de Toulouse, et où le comté de Forcalquier fut réuni au comté de Provence (1205). Raymond Bérenger V, qui recueillit cette heureuse succession, fit alors figure de grand prince, servi par son ministre, le célèbre et mystérieux Romée de Villeneuve, que Dante a placé dans son *Paradis*.

Il trouva moyen de traverser sans dommages la période si troublée qui marque pour le Languedoc la croisade contre les Albigeois, et malgré la révolte des villes d'Arles, de Marseille et d'Avignon, qui font cause commune un instant avec les Albigeois, de tirer d'affaire ses possessions et de régner sur la Provence restée en son ensemble fidèle au Pape.

Romée de Villeneuve lui ménagea l'appui de la France, en mariant sa fille aînée, Marguerite, avec Louis IX, roi de France, et sa fille cadette, Béatrix, avec le frère de Louis IX, Charles d'Anjou. Blanche de Castille et le pape Innocent IV avaient présidé à cette union, qui allait grouper sous une même main l'Anjou, le Maine et la Provence (1245).

**Les comtes d'Anjou.** — L'arrivée de Charles d'Anjou en Provence marque ainsi, deux siècles et demi avant l'annexion définitive, la

première main mise des rois de France sur la Provence, d'autant que pour y régner contre les seigneurs, mécontents de ce marchandage, contre sa belle-mère, la comtesse douairière, veuve de Raymond Bérenger, contre les villes qui voulaient rester libres, il lui fallut recourir à l'aide de son frère Alphonse de Poitiers, que le traité de Paris (1229), marquant la fin de la croisade contre les Albigeois, avait fait comte de Toulouse.

Mais la résistance de Marseille fut entre toutes pénible au nouveau souverain de Provence ; mal satisfaite d'un premier traité (1252) qui lui imposait la suzeraineté du comte, elle s'allia au roi de Castille et à la république de Pise ; battue en 1257 elle subit un nouveau traité, plus dommageable pour ses franchises ; cinq ans plus tard elle se révoltait encore, soutenue par les Aragonnais ; assiégée, elle fut prise et démantelée (1262) ; deux ans plus tard, un complot contre Charles d'Anjou y était encore réprimé de façon sanglante.

*Clément VI.*
Fragment de son tombeau.
Musée Calvet, Avignon.

**La reine Jeanne.** — Cependant, contrairement à ce qu'on pouvait attendre, loin de tourner vers la France les destinées de la Provence, c'est vers l'Italie que Charles d'Anjou les entraîna : il étendit son pouvoir sur le Piémont et la rivière de Gênes et en 1265 devenait roi de Sicile et de Naples. Politique glorieuse, mais onéreuse ; les Provençaux la payèrent de leur sang et de leur argent. Rejeté de Sicile aux Vêpres siciliennes, Charles d'Anjou conserva Naples et c'est de Naples que la Provence fut gouvernée pendant un siècle. Son dernier roi Robert (1305-1343) laissait comme héritière sa petite-fille, dont la beauté et la vie tragique sont restées célèbres. La reine Jeanne vit encore dans le

souvenir des Provençaux, auxquels elle dut demander refuge en 1348, quand elle fut accusée de la mort de son premier mari, André de Hongrie. Aidée par son cousin Louis de Tarente, elle vint se jeter aux pieds du pape Clément VI, en sa ville d'Avignon, car depuis le début du XIII[e] siècle, la Papauté, fuyant Rome, avait dû se réfugier dans le Comtat Venaissin, que les rois de France lui avaient donné, sur l'héritage des comtes de Toulouse, spoliés au traité de Paris. C'était pour la Provence un fait important et qui marquera toute son histoire : l'existence d'une cour pontificale, avec ses hauts dignitaires et ses artistes, mettra en singulier relief la ville d'Avignon et tout le Comtat et leur laissera un caractère tout particulier, qui a subsisté jusqu'à nos jours.

Archives Palais du Roure.

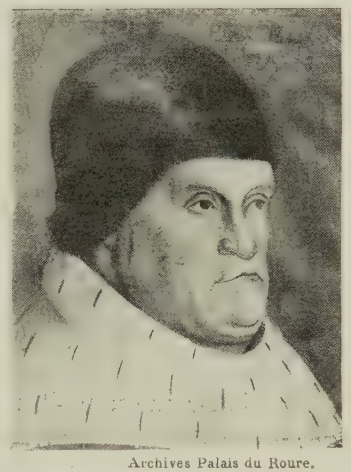
*La reine Jeanne.*

Du pape Clément VI Jeanne obtint l'absolution, moyennant la vente définitive qu'elle lui faisait, pour 20 000 florins d'or, des droits qu'elle avait encore sur Avignon. Ensuite elle rentra à Naples, pour y reprendre sa vie d'aventures, qui aboutit à sa mort horrible, quand on l'étouffa (1382) sur l'ordre de son cousin le duc Charles de Durazzo, pour avoir désigné comme son héritier Louis d'Anjou, dont la parenté était plus lointaine pour elle que celle de Charles. Par-dessus toutes les traverses de son existence agitée et peut-être coupable a survécu le renom de beauté et de bonté de la reine Jeanne que le peuple a conservé et que Mistral a chanté.

Son nom reste attaché au plus gracieux des rêves qu'ait faits l'âme provençale, celui d'une reine italienne, éprise de lumière, de beauté, protectrice des artistes et des poètes, conforme en un mot aux destinées méditerranéennes du pays et de la race. Quelle qu'ait été sa vie réelle, la légende ici est plus importante que l'histoire, car elle éclaire tout un repli de l'âme la plus profonde de la Provence.

La reine Jeanne resta d'autant plus populaire que son règne fut

suivi d'une affreuse lutte entre partisans de Charles de Durazzo et ceux de Louis d'Anjou. Celui-ci mort à Naples (1384), son jeune fils Louis II et sa veuve eurent à soutenir la lutte, au milieu d'un pays qu'ensanglantaient encore les exploits affreux de l'aventurier Raymond de Turenne. Enfin Louis II entrait à Aix en 1387, mais Nice, Puget-Théniers, Barcelonnette, pour échapper à son autorité, se donnèrent au duc de Savoie, et devaient donc de la sorte rester séparées les unes jusqu'au XVII[e] siècle, l'autre jusqu'en 1860 du reste de la Provence et de la communauté française.



Archives Palais du Roure.

*Le roi René.*

**Le roi René.** — A Louis II succéda Louis III (1417-1434) auquel succéda son frère René, que le peuple et l'histoire ont popularisé sous le nom du roi René. Sa figure débonnaire et poétique répond à celle de la reine Jeanne. Dépouillé du royaume de Naples par Alphonse d'Aragon (1442), de l'Anjou par Louis XI, il se réfugia avec une dilection particulière vers la Provence, qu'il aima comme un lieu d'asile, de repos, de loisir et de poésie. Poète lui-même, et qui a laissé des vers français de quelque grâce, artiste, collectionneur de bêtes et de plantes rares, s'il eut de grands besoins d'argent, il trouva, pour les satisfaire, un moyen qui établit sa réputation de bonté : il ne réprima plus les délits que par des amendes et enrichit son trésor des méfaits de ses sujets. Ainsi, auréolé d'un renom de poète et de justicier indulgent, il fut en outre le dernier comte de Provence et concentra sur son nom les regrets des Provençaux, que son testament privait pourtant de leur indépendance.

**La Provence réunie à la couronne de France.** — Car ce testament lui avait été inspiré par son neveu Louis XI, et par son conseiller, Palamède de Forbin, qui travaillait à sa cour pour le roi de France. Sous son influence le roi René déshérita son petit-fils René de Lor-

raine, au profit de son neveu, Charles du Maine, qui n'avait point d'enfants et qui était malade. Aussi décèda-t-il (décembre 1481) seize mois après la mort du roi René (juillet 1480), en laissant la Provence à Louis XI, en dépit des protestations de René de Lorraine, qui tenta, mais en vain, de soulever le pays. Le testament de Charles du Maine fut approuvé par les États de Provence, réunis à Aix, au mois d'août de l'année 1486, qui décidèrent l'union de la Provence à la France, « non comme un accessoire à son principal, mais comme un principal à un autre principal et séparément du reste du royaume ». Charles VIII, qui avait succédé à Louis XI sur le trône de France, accepta ces conditions ainsi que le maintien de tous les usages, coutumes et libertés de Provence, en se promettant bien de ne tenir nul compte de son engagement. Ce fut en effet pendant trois siècles la tâche des rois de France et de leurs ministres que de ramener la Provence à la condition des autres provinces, qui composaient le royaume, si bien qu'à la veille de la Révolution la différence de régime était pratiquement nulle. Le pacte de 1486 est resté pourtant dans le souvenir des érudits et sert d'aliment aux déclarations des Félibres et des patriotes locaux ; inoffensives réclamations, que ne suit nul projet précis de statut fédéral à organiser entre France et Provence. Le dernier écho s'en fait entendre dans *Mireille*, quand Mistral, prêtant la parole au roi René, lui fait dire : « France, avec toi mène ta sœur !... — Allez-vous-en ensemble au loin vers l'avenir — A la tâche qui vous appelle. — Tu es la forte, elle est la belle. — Vous verrez fuir la nuit rebelle — Devant la splendeur de vos fronts unis. »

**La Provence, boulevard de la France.** — Mais si la Provence ne pouvait être considérée par le reste de la France comme une alliée ayant des droits équivalents aux siens, elle fut, elle, loyalement dévouée à la cause française dès le début de leur existence commune. Par deux fois, sous le règne de François Ier, elle repoussait l'invasion étrangère, d'abord celle du connétable de Bourbon (1524), ensuite celle de Charles-Quint et du duc de Savoie (1536). Devant les ennemis, les Provençaux firent le vide, coupant les arbres, les récoltes, empoisonnant les puits ; si Charles-Quint put se faire à Aix

proclamer roi d'Arles, il se heurta pourtant à la résistance d'Arles, et surtout à celle de Marseille, où les femmes elles-mêmes vinrent, dit-on, faire le coup de feu sur les remparts. Le *Boulevard des Dames* rappelle encore ce souvenir glorieux. Les Impériaux furent obligés de reculer et, minés par la dysenterie et la disette, de lâcher un pays qui leur était rendu inhabitable. La Provence avait sauvé la France

*Le château de Tarascon.*
Gravure de Chapuis.

**Les guerres de religion.** — Bientôt cependant, en Provence comme ailleurs, les guerres de religion vinrent rompre cette union sacrée contre l'ennemi extérieur. La doctrine vaudoise avait fait des adeptes le long de la Durance, dans un certain nombre de bourgs, dont les plus notables étaient Mérindol, Lourmarin et Cabrières ; en 1545, le Parlement d'Aix, qui avait été créé en 1502, en ordonna la destruction qui fut poursuivie avec une affreuse rigueur. Le Parlement devait par la suite se signaler par des actes plus dignes et entretenir à Aix l'existence d'une noblesse de robe, qui donna à la Provence bien des hommes distingués et parfois éminents. Néanmoins il n'arriva pas toujours à se rendre populaire,

s'il faut en croire le vieux dicton d'après lequel « le Parlement, le Mistral et la Durance sont les trois fléaux de la Provence ».

En débutant sous d'aussi tristes auspices, les guerres de religion devaient ensanglanter le pays, que ravageait aussi la grande peste de 1580 et qu'achevaient de désoler les troubles de la Ligue. Le comte de Carcès, puis Hubert de la Garde, seigneur de Vins, commandèrent les troupes des Ligueurs, qui appelèrent à leur aide le duc de Savoie proclamé un instant comte de Provence à Aix. Cependant la division se mit dans le camp des Ligueurs : la belle-sœur du seigneur de Vins, la comtesse de Sault, se brouilla avec le duc de Savoie, qui dut abandonner la Provence.

De leur côté les Marseillais à la faveur de tant de troubles essayaient de récupérer leur ancienne indépendance ; Charles de Casaulx, aidé par les Espagnols, s'y emparait du pouvoir, y régnait en dictateur jusqu'au moment où il tombait (17 février 1590) sous les coups de Libertat, stipendié par le parti d'Henri IV, qui ouvrait les portes aux troupes royalistes.

**Les derniers sursauts de l'indépendance.** — Ces ferments d'indépendance locale devaient encore travailler les esprits pendant toute la première moitié du XVII^e^ siècle, et, chose curieuse, le plus ferme soutien de ces revendications devait être le Parlement, créé cependant par le pouvoir royal, mais qui, de plus en plus, arrivait à se considérer comme l'expression de ce qu'on appelait, même encore au temps de Mirabeau, « la nation provençale ».

C'était de quoi donner du travail à Richelieu, qui rêvait d'abaisser sur toute la France le niveau égal de l'autorité royale ; grand ouvrier de la monarchie centralisatrice, il devait trouver en Provence une résistance toute particulière. Elle se fit sentir dans la révolte des *Cascavèu* (1631), dont les chefs portaient comme insignes des grelots (ce qui se dit en provençal *cascavèu*), révolte qui dut être réprimée par le prince de Condé et se termina par un certain nombre de condamnations capitales. En 1633, ce sont des protestations contre le gouvernement abusif du maréchal de Vitry, gouverneur de Provence. Quelques années plus tard, en Provence comme ailleurs, la Fronde agitait le Parlement et avec lui tout le pays où

se levait une armée (janvier-septembre 1649). Après deux ans de trêve, la lutte recommençait (1651) entre les partisans du roi, qu'on appelait les *canivets*, et les insurgés, qu'on appelait les *sabreurs*.

Les troubles de la Fronde apaisés, Marseille ne se résignait point ; sept ans plus tard, elle s'insurgeait pour la défense de ses libertés

Phot. Bulloz.

*La Tour.* — Le duc de Villars, gouverneur de Provence.
Musée d'Aix.

municipales, sous la direction de Gaspard de Glandevès-Niozelles. C'était le dernier sursaut de l'indépendance marseillaise ; il fut rudement réprimé. Louis XIV fit occuper la ville militairement ; lui-même y entra par la brèche, le 2 mars 1660, supprima le consulat, fit construire, à l'entrée du port, le fort Saint-Nicolas destiné à la surveillance de la ville. L'ardeur marseillaise, désormais contenue, ne devait plus éclater que sous la Révolution.

**La Provence française.** — Cependant la Provence, fidèle, devait une fois encore servir de rempart à la France ; pendant les guerres de la succession d'Espagne, une invasion des Autrichiens et des Savoyards, appuyée par la flotte anglaise et hollandaise, parvint jusqu'aux murailles de Toulon, que défendit le comte de Grignan, gouverneur de Provence, gendre de la marquise de Sévigné (1707). Nice, prise et perdue deux fois, est reprise par les Français. Pourtant le traité d'Utrecht (1713) ne la leur laisse point, mais leur rend néanmoins la vallée de Barcelonnette et la principauté d'Orange. C'était le retour à la Provence de deux parcelles, qui en avaient été détachées trois siècles plus tôt, mais qui, par la langue et les coutumes, continuaient d'en faire moralement partie. Ainsi les destinées de la Provence étaient de plus en plus tournées vers le pouvoir des rois de France, qui contribuait à restituer dans son intégrité tout son patrimoine historique et linguistique.

Après tant de troubles, des années meilleures semblaient arriver pour la Provence : mais bientôt un fléau terrible s'abattait sur elle. Apportée du Levant par des navires mal désinfectés, la peste commençait ses ravages à Marseille au mois de juin 1720 ; dans une ville où la population était tassée et peu soucieuse de l'hygiène, le mal prit d'horribles proportions ; de Marseille il gagnait Aix au milieu des chaleurs du mois d'août ; l'année suivante Toulon et Arles étaient frappés ; l'épidémie durait jusqu'à l'automne de 1722, elle avait fait périr cent mille victimes, et dans la seule ville de Marseille cinquante mille. Dans l'horreur de ces terribles années, la seule consolation fut de voir passer, intrépides, de beaux dévouements de prêtres, d'officiers, de magistrats municipaux ; tous les évêques de Provence furent à la hauteur de leur mission, et parmi tous, celui qui est resté le plus célèbre, M^gr^ de Belsunce, ayant à ses côtés le chevalier Roze, les échevins Estelle et Moustier ; à Aix le premier consul Clapiers de Vauvenargues annonçait par sa fermeté d'âme le philosophe qui devait porter son nom.

Querelles religieuses et parlementaires, agitations jansénistes, expulsion des Jésuites (1763), suppression et rétablissement du Parlement (1771-74), désormais cette histoire de Provence est celle de toute la France ; la nuance provençale n'y apparaît point. De

même pour les faits d'ordre militaire, tandis que se débat la querelle de la succession d'Autriche, la Provence continue à être le boulevard méditerranéen de la France ; sur les ordres du maréchal de Belle-Isle elle repousse devant Antibes (1747) une invasion austro-sarde. Ce qu'il faut noter surtout dans cette Provence du XVIII[e] siècle, c'est sa participation à la guerre maritime contre l'Angleterre, où se distinguèrent des corsaires comme les Marseillais Roux de Corse ou Gaspard Vence, des officiers de l'ordre de Malte et de la marine royale, comme le bailli de Suffren ou l'amiral de Grasse. Ceux-ci participèrent tout particulièrement à la guerre d'Indépendance des États-Unis d'Amérique ; c'est d'ailleurs de Toulon que partait, le 13 avril 1778, chargée d'officiers et de marins provençaux, la flotte, qui, sous les ordres de l'amiral d'Estaing, allait soutenir, contre les Anglais, l'effort des *insurgents* américains ; dans cette flotte servait précisément le bailli de Suffren, qui devait peu après incendier cinq navires anglais dans la rivière de New-Port ; l'année suivante l'amiral de Grasse appuyait devant Yorktown l'effort de Lafayette et de Washington et décidait par son action de la reddition de Lord Cornwallis, qui mettait fin à la guerre et consacrait l'indépendance des États-Unis. Leur congrès envoyait à l'amiral de Grasse, avec ses remerciements, quatre canons pris sur l'ennemi, qui devaient orner jusqu'à la Révolution la terrasse de son château de Tilly, près de Versailles. La Compagnie Transatlantique, en appelant deux de ses navires, qui font le service entre le Havre et New-York, le *Suffren* et l'*Amiral de Grasse*, a bien marqué et perpétué le souvenir des grands marins provençaux, qui ont pris une part décisive à la guerre de l'Indépendance américaine.

Phot. Bulloz.

*Houdon.* — Le bailli de Suffren.
Musée d'Aix.

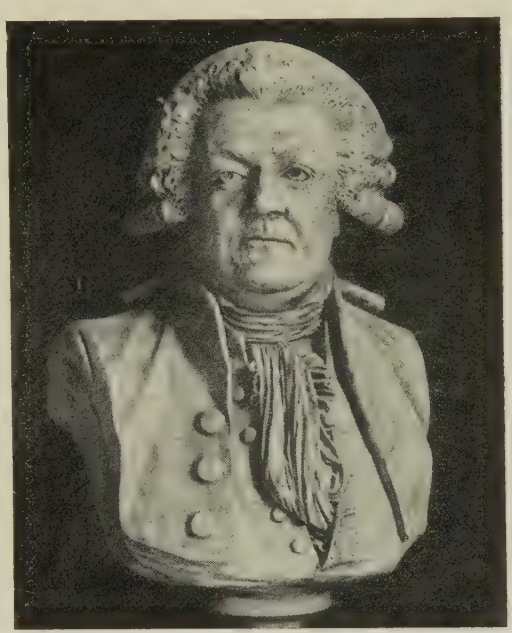
**La Révolution.** — Cette race provençale, qui marquait tant d'activité sur mer, devait bientôt trouver dans les troubles politiques l'occasion de déployer ailleurs cette activité. Dans aucun pays ne devait se manifester plus ardemment le désir séculaire des provinces de participer au gouvernement. Dès 1787 les Provençaux demandaient et obtenaient la convocation des États de Provence, qui n'avaient plus été réunis dans leur plénitude depuis 1639, ayant été depuis remplacés par une assemblée des communautés, chargée de voter et de répartir les subsides accordés au gouvernement royal. Dans ces États, réunis le 30 décembre 1787, l'avocat Pascalis joua un rôle éminent, en demandant le rétablissement de la constitution provençale et en invoquant le traité d'union de 1486 ; dernière voix du patriotisme provençal.

Elle devait être étouffée bientôt par les événements qui se précipitaient ; aux États généraux les députés de Provence, parmi lesquels siégeait au premier rang Mirabeau, sacrifiaient dans la nuit du 4 août tous les privilèges de la constitution provençale, et le 26 février 1790 la division du royaume en départements supprimait la Provence en même temps que les autres provinces. C'est en vain que Pascalis protestait en plein Parlement d'Aix ; c'est en vain que le Parlement lui-même déclarait que l'ancienne constitution de cette province, confirmée et garantie lors de la réunion à la France, ne saurait être changée que du consentement du pays et comté de Provence, assemblé par ses légitimes représentants. Bientôt les faits les plus terribles emportaient les plus belles paroles : les temps sanglants étaient venus.

Le 14 septembre 1791 le Comtat Venaissin était réuni à la France, et les partisans de la souveraineté pontificale étaient massacrés. L'année suivante Marseille envoyait à Paris un bataillon de fédérés, qui, le 10 août, attaquaient les Tuileries en chantant le chant de l'*Armée du Rhin*, que leur enthousiasme fit désormais qualifier du nom de *Marseillaise*. Il semblait que la vieille ville indépendante ait pris alors sur le pouvoir royal une revanche attendue depuis un siècle et demi.

Mais indépendante contre les rois, Marseille prétendait l'être aussi contre tout gouvernement qui, de Paris, voudrait opprimer

la France. Le sentiment qui l'avait dressée contre Louis XIV ou contre Louis XVI devait la soulever aussi contre la Convention. Girondine et fédéraliste, elle brava les Montagnards. Mais malgré ses efforts et ceux d'Avignon qu'elle avait gagnée à sa cause, le 25 août 1793 elle était prise par le général Carteaux, que suivaient le Tribunal Révolutionnaire et la guillotine. Marseille condamnée par la Convention fut appelée « la ville sans nom » et sur la Cannebière, de l'échafaud du salut public le couperet sinistre fit tomber bon nombre de solides têtes provençales. Aussi la Provence se rejetait-elle vers le Roi condamné, et Toulon à son tour se révoltant livrait son port à la flotte anglo-espagnole, qui croisait sur les côtes pour le compte des émigrés et au nom de Louis XVII.



Phot. Bulloz.

*Houdon.* — Mirabeau.
Musée du Louvre.

**Napoléon en Provence.** — Les troupes républicaines, commandées par le général Dugommier, vinrent assiéger Toulon, qui résista quatre mois. C'est alors que se révéla un jeune capitaine Corse, appelé Napoléon Bonaparte. De son coup d'œil, déjà impérieux, il jugea la situation, vit le faible de la place assiégée, s'empara du fort de l'Aiguillette, d'où l'on pouvait canonner le port et la ville, bref emporta toutes les résistances et par ce coup d'audace inaugura la carrière qui devait le mener à l'Empire. Les débuts de cette carrière sont unis d'intime façon à l'histoire et aux paysages de Provence ; on montre à Marseille, au Bausset, à la Valette, près de Toulon, à Antibes, les maisons où résidèrent sa mère et ses sœurs ;

lui-même, nommé commandant, puis général, aima un instant à Marseille la jeune Désirée Clary, dont son frère Joseph épousa la sœur, Julie ; Lucien Bonaparte fut élève du séminaire d'Aix, puis garde-magasin à Saint-Maximin et sauva par ses discours la forêt de la Sainte-Baume vouée, elle aussi, au massacre. Plus tard, dans la disgrâce des Montagnards, c'est au fort carré d'Antibes qu'un instant

*Siméon Fort.* — Siège de Toulon (8 octobre 1793).
Gravure de Ed. Chavane.

Napoléon fut emprisonné, c'est à Nice qu'il prit le commandement de l'armée d'Italie, c'est à Toulon qu'il s'embarqua pour l'expédition d'Égypte, sur la plage de Fréjus qu'il débarqua à son retour pour aller s'emparer du pouvoir le 18 brumaire ; c'est sur cette même plage que seize ans plus tard, il s'embarquait pour l'île d'Elbe après avoir traversé la Provence, hostile à son règne, alors que les paysans menaçaient de le tuer à coup de pierres ; c'est au golfe Juan qu'il débarquait enfin de l'île d'Elbe. Ainsi, à chaque instant, on retrouve sur les plages de Provence les traces de l'homme prédestiné ;

depuis César, créateur de *Forum Julii*, elles n'avaient point vu passer de tel conquérant : le souvenir napoléonien agrandit à chaque instant les paysages de la Provence maritime.

Toulon, pris grâce à lui, fut victime d'une impitoyable répression, dirigée par Barras et le jeune Robespierre ; dans toute la Provence la Terreur sévit de façon affreuse, rejetant le sentiment populaire vers l'Ancien Régime. Aussi les royalistes y eurent-ils la majorité jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle et l'Empire lui-même y fut-il peu populaire, coupable d'ailleurs de ruiner le commerce marseillais.

Archives Palais du Roure.

*Marseille en 1835.*

A la chute définitive de l'Empire la Terreur Blanche se déchaîna dans cette Provence, que Napoléon, revenant de l'île d'Elbe, avait été obligé d'éviter, du golfe Juan gagnant directement Grenoble par les Alpes ; les mameluks furent égorgés à Marseille et le maréchal Brune assassiné en Avignon.

**La Provence royaliste**. — Ces sentiments royalistes devaient rester fidèles aux Bourbons, après la chute de Charles X. Contre l'usurpation de Louis-Philippe, la duchesse de Berry, essayant de soulever la France, débarquait le 28 avril 1832 chez ses fidèles Provençaux, sur la côte de Marseille, et de là gagnait le Languedoc et la Vendée, aidée par mille complicités dévouées. Le bon peuple de Provence,

en même temps que sa noblesse, devait pendant de longues années espérer le retour au pouvoir de celui qu'il appelait familièrement le *goï*, le *boiteux*, le comte de Chambord, Henri V ; on trouvera l'écho de ces sentiments dans les premières œuvres de Roumanille.

Cela n'empêchait point du reste, et parallèlement, une certaine fermentation des masses populaires, où fleurissaient l'idéalisme et le socialisme chrétien, qui devaient aboutir à la République de 1848. La popularité de Lamartine était immense parmi les ouvriers, dont beaucoup étaient ou se croyaient poètes. N'avait-il point dès ses débuts signalé le boulanger de Nîmes, Jean Reboul ? N'avait-il point en 1832 traversé Marseille, en pleine gloire, pour commençer son voyage en Orient ? En 1847 on le retrouvait à Marseille, reçu par l'*Athénée Ouvrier*, parlant de poésie populaire, soignant une célébrité qui devait l'année suivante le porter au faîte du pouvoir.

**La Provence républicaine.** — La Révolution de 1848, conduite par des poètes, idéalistes et chrétiens, flattait tous les sentiments du peuple de Provence. Les esprits les plus sages, comme celui du jeune Mistral, y furent entraînés dans une ferveur contagieuse. Les journées de juin seules devaient amener le désenchantement, bien que le peuple de Marseille, qui, avec son chantre Victor Gelu, invoquait l'avènement de la *Sainte*, eût lutté pour le triomphe de la République sociale. Quelques années plus tard, les républicains du Var se révoltaient contre le coup d'État, qui supprimait la République au profit de l'Empire. Plus d'une chaude tête provençale fut déportée en Algérie et connut les rigueurs de Lambessa. Un grand parti républicain restait vivant, en Provence, sous l'Empire, et envoyait à la Chambre un Emile Ollivier ainsi qu'un Léon Gambetta. Aussi la République y fut-elle acceptée avec facilité en septembre 1870 et depuis les départements de la Provence ont envoyé aux deux Chambres une grande majorité de députés républicains, radicaux, radicaux-socialistes et socialistes. Toutefois le socialisme intégral et digne de ce nom n'a que peu d'adeptes vrais en ce pays où la propriété est divisée plus que partout ailleurs peut-être. Les troubles de la Commune à Marseille (mars-avril 1871) vite réprimés, et çà et là depuis des grèves, plus ou moins mouve-

mentées, n'ont pas prouvé que de façon générale la population provençale ne fût pas avant tout amie d'un régime d'ordre, de libéralisme et de traditions. Son désir d'indépendance est satisfait aisément par ses votes en faveur des partis dits « de gauche », qui lui semblent affirmer sa vieille défiance à l'égard du pouvoir central. Le parti royaliste lui-même qui reste vivace en certains cantons de la Provence rhodanienne et qui salue son chef en Charles Maurras, provençal des Martigues, combine son sentiment de loyalisme avec un certain fédéralisme, qui rejoint à sa façon l'opposition au pouvoir central des partis de gauche. Au reste, à mesure que les communications plus faciles, la diffusion plus grande des journaux et des revues ont fait entrer la Provence dans le concert français, on ne peut plus séparer ses sentiments politiques de ceux du reste de la France. Tout au plus peut-on noter ce sentiment de républicanisme, plus intense peut-être qu'ailleurs, et aussi un pacifisme sentimental, une horreur de la guerre qu'expliquent la douceur de la race et son éloignement de la frontière menacée. Car depuis le retour de Nice à la France (2 avril 1860) et la cession par le prince de Monaco de Menton et de Roquebrune (2 février 1861) la frontière d'Italie est devenue si sûre que les Provençaux n'ont plus le sentiment qu'ils avaient jadis d'être sur un front toujours menacé par l'ennemi.

**La Grande Guerre.** — Au reste la guerre de 1914-1918, par la neutralité bienveillante et puis par l'alliance de l'Italie, a confirmé ce sentiment ; c'est donc loin de chez eux, sur une frontière tout opposée, dans un climat brumeux et froid, que les Provençaux ont eu à défendre la France contre l'agression allemande. Leur mérite s'en est accru et leur courage n'en a pas été diminué ; en dépit de l'infâme calomnie, répandue sciemment au début de la guerre pour voiler certaines incapacités du commandement, contre le XV^e^ corps d'armée, issu de la région provençale, l'histoire de ce corps, définitivement établie par M. Belleudy sur des témoignages irréfutables, a prouvé que cette odieuse légende ne reposait sur aucun fait et que, loin d'en être coupables, les Provençaux en ont été victimes. D'ailleurs mobilisés souvent dans des unités particulièrement exposées

(chasseurs alpins, troupes coloniales) leurs pertes ont été lourdes ; à ces pertes subies sur terre il faut ajouter toutes celles des batailles maritimes, et tous comptes faits, on verra de quelle glorieuse et douloureuse façon la Provence, quatre siècles et demi après le testament du roi René, a scellé sa fusion définitive avec la France.

**La Provence régionaliste.** — Cette fusion cependant ne devrait pas, aux yeux de beaucoup de bons esprits, comporter l'abandon total des traditions et de la vieille langue de Provence. C'est la revendication de Mistral et du Félibrige. Toute littéraire d'abord, elle a pourtant abouti à la création de la doctrine régionaliste, et même fédéraliste, qui demande une indépendance plus réelle des diverses régions françaises, une mise en valeur plus juste de leurs ressources, la création d'utiles contrepoids à la masse parisienne, qui pèse d'une façon désormais trop lourde sur l'organisation et les destinées de la France. Ce mouvement de protestation régionaliste est parti de cette Provence, qui voyait ainsi s'exprimer de façon nouvelle, adaptée au monde moderne, son vieux sentiment d'indépendance.

C'est là l'aboutissement de toute son histoire. Si confuse qu'elle soit, cette histoire est pourtant, si l'on s'en tient à ses grandes lignes, caractéristique et glorieuse. La Provence a joué par rapport à la France le rôle d'introduire dans les Gaules la culture grecque, l'administration romaine, la doctrine chrétienne. Pour son compte, dominée par ces trois influences, conditionnée aussi par sa position géographique et son climat, elle a conservé, malgré le nivellement moderne, une certaine originalité, un désir de vie autochtone, une fierté de son indépendance morale. Si elle ne peut plus prétendre à jouer un rôle diplomatique et politique, elle peut cependant maintenir dans la communauté française sa place toute spéciale au point de vue économique et intellectuel.

## III. — LES LETTRES ET LES ARTS

**La littérature de langue provençale.** — La Provence a su affirmer ce rôle en rendant la vie à sa littérature de langue provençale assoupie depuis le moyen âge.

**Les Troubadours.** — Quand on parle de cette littérature, le souvenir des *Troubadours* vient aussitôt à l'esprit. Ces poètes, ingénieux et subtils, dont les œuvres sont mal connues, mais dont le nom est resté populaire, résument pour la plupart des lettrés eux-mêmes toute la vieille littérature de la Provence, qui est nommée souvent dans leurs œuvres. Pourtant, nous l'avons fait remarquer déjà, quand les Troubadours disent : *Provenza,* ils entendent par là tout le pays de langue d'oc, tout ce qui est devenu depuis, de l'est à l'ouest, la France du Midi. Au juste d'ailleurs la plupart d'entre eux ne sont pas originaires de notre Provence proprement dite, ils n'y ont pas vécu, ils n'en ont pas employé exactement la langue : le Limousin, la Gascogne, le Languedoc, l'Auvergne même ont donné plus de troubadours que la Provence, si bien que la langue de ces poètes a pu être appelée souvent, et avec raison, la langue limousine et non la langue provençale.

*Perdigon.*
Miniature du XIII^e^ siècle. Bibliothèque Nationale.

Cependant on peut citer avec honneur à la belle époque troubadouresque, c'est-à-dire au XII^e^ siècle, le comte d'Orange Raimbaut III, dont la statue s'élève aujourd'hui sur une place de la petite ville dont il fut le seigneur, et surtout la comtesse de Die, dont la poésie ardente a défié la morale et le temps ; au début du XIII^e^ siècle, Folquet, de Marseille, qui de troubadour devint évêque, et, comme tel, ayant persécuté les Albigeois, a mérité la réprobation posthume des Félibres ; Cadenet, Perdigon, Raimbaud de Vaqueiras, Gui de Cavaillon, Blacas, etc..., dont les œuvres ne sont pas sans intérêt, mais n'égalent point celles des grands troubadours gascons ou limousins.

Mais si l'on ne peut revendiquer pour la Provence une part consi-

dérable dans la poésie troubadouresque, on doit lui accorder l'honneur d'avoir mis en contact avec cette poésie, qui a vivifié leur génie, des poètes italiens comme Pétrarque assurément et Dante peut-être. Si l'on songe à la grande influence de cette poésie amoureuse de langue d'oc sur le poète de la *Vita Nuova* et celui des immortels sonnets, écrits du reste à Vaucluse en l'honneur d'une dame de Provence, Laure de Sade, on peut voir en ce pays une des sources de la meilleure poésie italienne.

Cette poésie vit grossir dans la péninsule son flot harmonieux, alors que la source même s'en desséchait peu à peu. Ce n'est pas que la Provence ait été atteinte, comme on l'a dit trop souvent, par la Croisade contre les Albigeois ; la langue d'oc elle-même n'en a point souffert en son usage quotidien ; mais la disparition des petites cours méridionales, où s'étaient alimentées la verve et la vie des troubadours, amena cependant dans tout le Midi une décadence assez rapide de la poésie provençale, que ne put compenser l'institution du *Gay-Saber* par les sept bourgeois de Toulouse en 1323, ni les concours des Jeux Floraux qui en sortirent et fleurirent en langue d'oc jusqu'au XVI^e^ siècle. Cette poésie de concours académique ne pouvait avoir qu'une existence artificielle, sans grande influence. La Provence n'en fut point touchée.

**Le déclin de la littérature troubadouresque.** — Cependant sa langue subsistait, parlée couramment par le peuple, la bourgeoisie, le clergé, malgré l'édit de Villers-Cotterets, par lequel François I^er^ en 1539 rendait obligatoire l'emploi du français pour tous les actes publics. C'est la mode, bien plus que l'administration, qui introduit cet emploi de plus en plus courant du français dans toutes les provinces du Midi, à partir du milieu du XVI^e^ siècle. Cependant Racine, se rendant à Uzès en 1662, ne comprend rien à ce qu'on dit autour de lui et se fait comprendre avec peine ; l'on peut dire qu'à la veille de la Révolution l'usage de la langue provençale était encore fort répandu dans toutes les classes de la société. Elle avait été même cultivée de la fin du XVI^e^ siècle à la fin du XVIII^e^ siècle par quelques poètes, comme Bellaud de la Bellaudière, le facétieux Antonius Arena, et, plus sérieux, Gaspard Zerbin, Claude Brueys, à Aix, J.-B. Coye à Arles,

Germain et Gros à Marseille, Étienne Pelabon, à Toulon, auteur de *Maniclo*, une comédie dont le succès dura jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle.

**Les prédécesseurs du Félibrige.** — Une certaine curiosité scientifique semblait pousser aussi quelques érudits de Provence à retrouver les origines de cette langue dans les œuvres des Troubadours, dont le souvenir ne subsistait que par les récits ingénieux et mensongers de Jehan de Nostradame, frère du célèbre astrologue de Salon, dit Nostradamus. Cette curiosité gagnait même le grand érudit français, qu'était Lacurne de Sainte-Palaye, dont les recherches aboutissaient au *Choix de poésies des troubadours*, publié après sa mort par son disciple, l'abbé Millot (1770). Interrompues par la Révolution, de telles études devaient être reprises, sous la Restauration, en Languedoc par l'amiral de Rochegude, à Paris par François Raynouard; originaire de la petite ville provençale de Brignoles, et secrétaire perpétuel de l'Académie française, il posa les premières bases solides de la science romane. Sous son influence les travaux de ce genre se multiplièrent tant en France qu'à l'étranger, remettant à l'honneur la littérature provençale et la langue même, qui avait soutenu cette littérature et qu'avait frappée une injuste proscription.

Archives Palais du Roure.
*François Raynouard.*
Dessin de Bailly.

C'était là de quoi encourager les poètes qui s'obstinaient à la pratiquer, à Aix, Avignon ou Marseille, D'Astros, Diouloufet, Michel de Truchet, Hyacinthe Morel, Pierre Bellot, F. Chailan, G. Benédit. Cependant la plupart de ces poètes manquent de foi; ils se proclament avec mélancolie, mais non sans quelque complaisance, les derniers poètes de langue d'oc; pour eux ils ne visent,

comme le grand chansonnier de Marseille, Victor Gelu, qu'à exprimer à leur façon, dans la seule langue qui leur convienne, les joies et les souffrances du peuple méridional.

C'est là aussi le dessein des poètes-ouvriers, qui, eux, pour la plupart, écrivent en français et se multiplient de 1830 à 1848 jusqu'à former à Marseille une véritable académie populaire, appelée l'*Athénée Ouvrier*. Le boulanger de Nîmes, Jean Reboul, le maçon de Toulon, Ch. Poncy, le portefaix de Marseille, Louis Astouin, la couturière d'Aix, Reine Garde, brillent au premier rang dans cette pléiade de poètes ouvriers, qu'encourageaient les maîtres de la littérature française et entre tous Lamartine et George Sand. Paris d'ailleurs avait fait déjà la gloire du poète populaire d'Agen, le coiffeur Jasmin, qui, lui, écrivait en gascon. Aux environs de 1850 l'atmosphère préparée par les romanistes, les poètes ouvriers et les poètes dialectaux était donc favorable à l'éclosion d'une vraie poésie en langue d'oc, ayant des caractères littéraires de sérieux et de dignité, loin des grossièretés patoises.

**Le Félibrige.** — C'est là ce que vit à merveille Joseph Roumanille, fils de jardiniers de Saint-Rémy, qui avait été envoyé au collège pour y faire ses études en vue de la prêtrise ; devenu professeur, et non prêtre, à Nyons, puis en Avignon, il rêve de restaurer la langue et la littérature provençales et, pour l'encourager dans ce dessein, rencontre au petit pensionnat, où il est professeur, le jeune Frédéric Mistral, né en 1830 au village de Maillane.

Ses études littéraires couronnées par son baccalauréat, et ses études de droit terminées à Aix, F. Mistral revient dans ce village et promet de se consacrer au relèvement de sa langue maternelle. Roumanille et lui posent les principes d'une orthographe renouvelée, établie selon le principe phonétique, par simplification et suppression des lettres étymologiques qui ne se prononçent plus : Is convient à l'union tous les poètes provençaux, dont ils éditent une anthologie (*Li Prouvençalo*, 1852) et qu'ils réunissent en congrès, à Arles, en 1852, à Aix, en 1853.

Mais si une telle prise de contact était utile, elle montrait aussi combien il était difficile de convaincre les *patoisants* impénitents et

de leur faire adopter les principes d'une réforme orthographique et littéraire. Les poètes d'Avignon décidèrent donc de faire bande à part, et réunis au nombre de sept, au petit château de Font-Ségugne près de Châteauneuf de Gadagne (Vaucluse), le 21 mai 1854, jour de la Sainte-Estelle, ils décident de fonder une association littéraire et provençale, qu'ils appellent le Félibrige, et se nomment eux-mêmes les Félibres, empruntant ce vieux mot mystérieux et incompréhensible à une pieuse chanson populaire, recueillie par F. Mistral.

Il était utile de se grouper et de manifester, mais pour appuyer ces revendications il fallait aussi des œuvres ; sans doute Roumanille avait déjà donné et publié des contes savoureux, des dialogues plaisants, des poèmes charmants, mais si agréable et si nouvelle que fût cette production, elle ne pouvait attirer sur la Provence tous les regards. Une œuvre allait s'imposer souverainement à l'attention générale, c'était *Mireille*, que publiait en 1859 F. Mistral, qui venait donc, à vingt-huit ans, de terminer un grand poème en douze chants.

Archives Palais du Roure.
*Mistral.*
Dessin de Hébert.

**Frédéric Mistral.** — Désormais le nom et l'œuvre de Mistral vont dominer souverainement toute la production provençale : après le succès de *Mireille*, saluée par Lamartine d'un magnifique *Entretien littéraire* et à sa suite par toute la grande critique, Mistral, acclamé par les lettrés parisiens, a pourtant le courage de revenir dans son village et d'y poursuivre pendant cinquante années son œuvre de restauration provençale.

Deux grands poèmes en douze chants (*Calendal*, 1867, *Le Poème du Rhône* 1897), deux recueils de poésies lyriques (*Les Iles d'Or*, 1875, *Les Olivades*, 1912), une tragédie (*La Reine Jeanne*, 1890), une nouvelle en vers (*Nerto*, 1884), tel est, avec *Mireille*, le bilan de l'œuvre poétique de Frédéric Mistral ; il faut y ajouter en prose

ses *Mémoires* (1907) et une traduction de la *Genèse* (1910), il faut y ajouter surtout le *Trésor du Félibrige*, grand dictionnaire en deux volumes, où le poète, devenu philologue par amour de son pays, a réuni tous les termes de tous les dialectes de langue d'oc, avec leurs équivalents dans la plupart des langues néo-latines, vrai travail de bénédictin, œuvre d'infinie patience et de dévouement patriotique.

Il faut y ajouter encore tous les articles que Mistral a fait paraître çà et là dans le journal félibréen qu'il dirigea de 1891 à 1898, *L'Aioli*, ou dans l'*Armana prouvençau*, rédigé uniquement en langue provençale, organe officiel du Félibrige, qui paraît depuis 1855, et contient, avec de la prose et des vers de fort bonne qualité, tous les renseignements qui peuvent intéresser la vie de la Provence. Il faut y ajouter enfin toutes les lettres que Mistral a eu l'occasion d'écrire, pendant cinquante ans, et dont un grand nombre ont été adressées à d'éminentes personnalités de la littérature française ou félibréenne. Quand on pourra réunir et publier cette correspondance, on y trouvera un intérêt égal à celui que l'on peut prendre à la correspondance de Voltaire, le reflet de tout un demi-siècle de poésie et d'action.

Mais si l'on peut ainsi jauger, de façon presque matérielle et pour ainsi dire au poids, le travail de F. Mistral, il n'est pas aisé d'en apprécier l'incomparable qualité, le charme sans précédent. Pour la goûter pleinement il faut être à la fois Provençal et lettré comme Mistral l'était lui-même. A celui qui se trouve placé dans de telles conditions la poésie mistralienne révèle tous ses prestiges. Elle a la grâce sérieuse et souple de la poésie gréco-latine, en même temps que le sens du mystère et du mysticisme de la plus haute poésie chrétienne ; elle est raffinée et naïve, elle est savante et populaire, c'est une perpétuelle gageure, une réussite perpétuelle, le miracle inattendu d'un art très personnel, d'un tempérament original de grand poète servi par une langue, qui n'était point encore usée au moment où Mistral l'élevait à la dignité littéraire.

On a souvent contesté la légitimité de cette tentative, en objectant à Mistral que cette langue s'éloignait des dialectes populaires qu'elle prétendait glorifier. Certes la langue mistralienne est plus riche et plus souple qu'aucun de ses dialectes, mais elle ne contient

aucun mot qui n'ait été vivant de quelque façon, dans tel ou tel coin de Provence ; aussi bien le peuple français n'a-t-il pas autant de mots à sa disposition que le Victor Hugo de la *Légende des Siècles*.

Au reste, s'il est vrai qu'on prouve le mouvement en marchant, l'œuvre de Mistral a prouvé sa valeur et sa légitimité par sa popularité. Le type de Mireille s'est détaché du poème, qui lui a donné le jour, pour s'incorporer au pays de Provence et y vivre d'une vie indépendante, parce que les lettrés et le peuple du Midi y ont vu peu à peu le symbole de la jeune fille de Provence, et puis l'incarnation même de toute l'âme provençale.

Archives Palais du Roure.

*J.-B. Laurens.* — Provençale de 1850-1860.
Musée Arlaten.

Ainsi Mistral a créé une Provence idéale supérieure à la Provence historique ; ce pays qui n'a jamais pu, nous l'avons vu, se réaliser dans l'histoire, il l'a réalisé de façon définitive dans son œuvre :

> Ton cœur enveloppe ta race
> Et ton pays descend de toi,

lui dit avec raison M^me^ de Noailles ; il a fait sortir sa patrie de son cœur, il est le père de celle qu'il a nommée sa mère Provence. Cependant poète de Provence ne veut pas dire ici poète de clocher ou de province. Pour avoir exprimé de façon nouvelle et subtile un pays où sont venues se fondre toutes les cultures successives qui ont civilisé l'humanité occidentale, Mistral a pu se dire avec raison l'humble écolier du grand Homère en même temps que le poète de la race latine et l'interprète de la pensée catholique ; ainsi il a sa place toute marquée à côté de Virgile et de Dante parmi les grands inspirés de la poésie méditerranéenne. « *Sian gau-rouman e genti-*

*lome* », dit-il encore avec raison ; gallo-romain oui, c'est-à-dire que, tout en participant à ce génie méditerranéen, il tient aussi, comme poète de la terre gauloise, au génie celtique et idéaliste de la France ; aussi intéresse-t-il toute la France et toute l'humanité.

**Les amis et les disciples de Mistral.** — Si l'œuvre de Mistral domine de haut toute la renaissance provençale du XIX^e^ siècle, elle n'en épuise pourtant pas l'intérêt ; auprès de lui, il convient de placer ses compagnons de lutte d'abord, ses disciples ensuite. Au premier rang de ces compagnons, Roumanille qui fut, à vrai dire, son initiateur ; poète mineur, mais souvent exquis, il reste un conteur inimitable ; il a épuré et restauré dans toute sa dignité le conte populaire, dont la saine morale n'exclut pas le rire le plus joyeux ; dans sa prose véritablement attique, vivante et souple, il a su crayonner des types charmants et justes de vieux Provençaux.

A ses côtés et faisant avec lui un contraste presque violent, le fougueux Théodore Aubanel a chanté l'amour, de manière très personnelle, d'abord de façon chaste, dans son exquise *Grenade entr'ouverte* où passe le profil mélancolique d'une jeune fille, qui, loin de l'amour humain, se réfugie au couvent, puis de façon plus réaliste dans *Les Filles d'Avignon* ou dans *Le Pain du Péché*. Lyrique et romantique, Aubanel a exprimé le double idéal chrétien et païen de son pays et son âme, torturée et déchirée entre ces deux sentiments, n'a su ni choisir entre eux ni les concilier. De ce divorce sentimental il a fait jaillir de beaux cris pathétiques, toute une fougueuse poésie d'un accent nouveau. Plus légers sont les accents d'Anselme Mathieu, qui a mené sur un rythme joyeux la farandole des beaux rythmes. Il a exprimé la joie traditionnelle du pays des danses et des chansons, cependant que le pauvre paysan Alphonse Tavan disait plutôt la mélancolie et les épreuves de sa condition populaire.

Ce sont là, avec J. Gièra et Jean Brunet, les sept fondateurs du Félibrige, et avec Crousillat, de Salon, J.-B. Gaut, d'Aix, les premiers ouvriers de la Renaissance ; mais bientôt, entraînés par leur exemple, encouragés par l'apparition régulière de l'*Armana prouvençau*, d'autres poètes affluaient, en même temps que le Félibrige

étendait dans tout le Midi, et même jusqu'en Catalogne et en Roumanie, son action et son influence. Réorganisé en 1876 de façon large, le Félibrige, sous la direction de *capouliés* qui se sont appelés Mistral, Roumanille, Félix Gras, Pierre Devoluy, Valère Bernard, le Dr Fallen, Marius Jouveau, a groupé tous ceux qui s'intéressent à la langue d'oc, les mainteneurs (*mantenèire*), dirigés par un consistoire de *majoraux* aidés par des associés (*sòci*) français ou étrangers et présidés poétiquement par une reine, choisie tous les sept ans par le lauréat des Grands Jeux Floraux. L'action du Félibrige a été considérable ; grâce à elle on a pu recenser les ressources de tous les dialectes d'oc et les fixer littérairement avant qu'ils ne soient trop altérés. Contre cette altération le Félibrige n'a cessé de protester, en demandant qu'on organisât l'enseignement de la langue d'oc ; mais jusqu'à présent il n'a pu être instauré que dans certaines Universités de façon officielle et dans certains lycées de façon officieuse. Quant à l'enseignement primaire, il n'est pas encore question de l'ouvrir aux dialectes et ce serait pourtant là leur véritable terrain d'action. Mais c'est précisément cette action que l'Université redoute encore pour l'enseignement du français, bien que l'on puisse concevoir une méthode bilingue, qui aurait l'avantage de clarifier et d'épurer en les séparant les deux courants linguistiques.

Archives Palais du Roure.
*Roumanille.*
Dessin de C.-A. David.

Quoi qu'il en soit, et sans vouloir soulever ici une question de cette importance, la production provençale reste considérable au point de vue littéraire et digne en tout cas d'étude. De plus, pour nous placer au point de vue qui doit surtout nous intéresser ici, sa lecture éclaire et commente la Provence dans ses paysages, ses coutumes et ses mœurs : on ne peut prétendre maintenant à la connaître de façon totale, si l'on ignore l'œuvre de Mistral, de ses amis, de ses disciples.

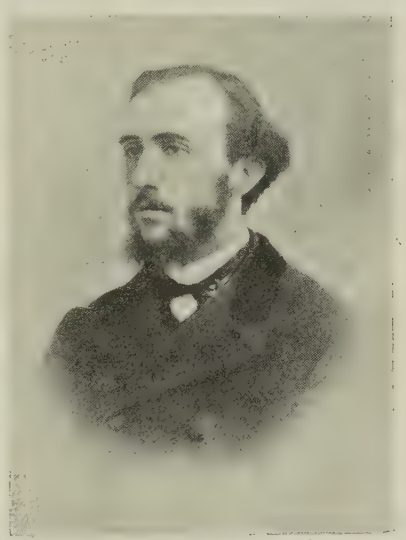
Ces disciples sont nombreux et sont importants. Félix Gras

(1844-1901), beau-frère de Roumanille, capoulié du Félibrige, a donné des poèmes lyriques d'inspiration méridionale, un poème épique et rustique, des nouvelles charmantes, du temps des Papes, un roman de l'époque révolutionnaire ; Marius Girard (1838-1906) a mis en deux volumes (*Les Alpilles* et *La Crau*), les horizons, les paysages, les légendes de la Provence arlésienne ; Eugène Plauchud (1831-1909) a fait un sort littéraire au dialecte des Basses-Alpes, en un poème historique et des contes savoureux ; Jean Monné a publié des vers éloquents et nombreux ; Baptiste Bonnet, vrai paysan, a conté les joies et les tristesses de sa rustique enfance ; Charloun Rieu a donné de vrais chefs-d'œuvre de chanson populaire ; Valère Bernard a publiée deux romans curieux et pittoresques à côté de poèmes savoureux d'une veine bien marseillaise, veine sensible aussi dans les œuvres de Pierre Bertas, de Louis Astruc, du Dr Fallen, d'Auguste Marin, de J.-B. Astier, de Joseph Chevalier. D'autre part, Folcò de Baroncelli, Marius Jouveau, Joseph d'Arbaud ont chanté les horizons et les travaux de la Camargue, Marius André, Pierre Devoluy ont donné une poésie savante et symboliste, enfin de jeunes poètes se sont levés, affirmant leur volonté très nette de continuer la tradition, Joseph Loubet, Bruno Durand, Pierre Fontan, Alexandre Peyron, Sully-André Peyre, et pour orner de grâce la poésie provençale, les Félibresses n'ont jamais manqué d'Antoinette de Beaucaire à Mme d'Arbaud, Brémonde de Tarascon, Eugénie Houchard ou Lazarine de Manosque. Dans ce rapide raccourci, je ne puis jeter que de rares noms, mais le mouvement n'est point arrêté, comme on l'a dit, trop souvent, par la mort de Mistral : aussi vaillants que jamais, en dépit des oppositions entêtées, de jeunes Félibres proclament les droits imprescriptibles de la langue provençale.

**La littérature de langue française.** — Quel que soit l'intérêt de cette littérature de langue d'oc, ne disons pas, avec certains, qu'elle est la seule à pouvoir exprimer les paysages, les sentiments, l'âme de la Provence. En fait, depuis le XVIe siècle, ce pays, par une grande partie de son aristocratie et de sa haute bourgeoisie, depuis le XIXe siècle par sa bourgeoisie moyenne, est entré en contact avec la

vie française, et, pour une grande partie de ses enfants, le français est devenu une langue maternelle.

Dès le XVI^e^ siècle, nous pouvons saluer dans la famille des Nostradamus, non seulement le célèbre astrologue, qui fut écouté des Médicis, mais aussi son frère Jehan de Nostredame et son neveu César, qui ont à leur façon raconté la vie des troubadours et l'histoire de Provence. De ces érudits attentifs Aix, Marseille peuvent en montrer bon nombre; au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, un Peiresc, un Ruffi, un de Haitze, un Bouche, un Papon, apportent à l'érudition provençale d'utiles contributions. Quand Malherbe vient à Aix et y séjourne plusieurs années au début du XVII^e^ siècle, il y trouve toute une charmante société cultivée, et de même quelques années plus tard M^me^ de Sévigné et son gendre, M. de Grignan, gouverneur de Provence, et tant d'autres voyageurs de marque.



Phot. J. Thierry

*Paul Arène.*

Au reste des sociétés savantes, telles que l'Académie d'Arles, fondée au XVII^e^ siècle, l'Académie de Marseille, au début du XVIII^e^ siècle, indiquent le vif désir de travailler à la culture française de la Provence.

Au XIX^e^ siècle enfin, si la littérature maladroite des poètes ouvriers, qui a préparé l'éclosion félibréenne, n'a pas survécu, il faut cependant considérer, parallèlement au mouvement félibréen, tout un mouvement littéraire de langue française avec Joseph Autran, poète de la mer et des campagnes de Provence, Adolphe Dumas, qui célébra les bords de la Durance et révéla Mistral à Lamartine, Barthélemy, polémiste vigoureux de la *Némésis*, Léon Gozlan, romancier intarissable, Joseph Méry, poète agréable, mais surtout conteur exquis et fécond, qui prépare les voies à ces deux charmants conteurs, plus connus, Paul Arène et Alphonse Daudet.

L'œuvre de Paul Arène est moins populaire que celle de Daudet, sans doute parce qu'elle est plus discrète et plus juste ; nul, si ce n'est Roumanille et Mistral, n'a fait vivre avec plus d'exactitude et de sobre élégance les gens des petites villes et des villages de Provence ; l'auteur de *Jean des Figues* et de la *Chèvre d'Or* est assurément le plus délicat et le plus sûr des écrivains français de Provence.

*Eugène Carrière*. — Alphonse Daudet et sa fille.
Musée du Luxembourg.

C'est d'un sel assez semblable qu'Alphonse Daudet a su assaisonner les *Lettres de mon Moulin* et certes ce moulin a su donner au public français de la jolie farine provençale, parfois même empruntée à Roumanille. Mais il y a quelque exagération vulgaire et facile dans les *Tartarin* et dans *Numa Roumestan*. On n'y peut chercher que la caricature de la Provence. « Sans doute, comme l'a dit Mistral, la mère lionne n'en veut pas au lionceau qui l'égratigne en jouant », mais il faut prendre garde qu'autour de ces égratignures une nuée de mouches désagréables, depuis cinquante ans, s'est abattue, et l'on conçoit que leurs piqûres aient irrité à la

longue l'épiderme provençal. Aussi la popularité d'Alphonse Daudet diminue-t-elle rapidement dans les milieux provençalisants, si l'on met à part son beau drame rustique et large de l'*Arlésienne*, qui reste le meilleur de son œuvre provençale.

Du moins, dans ses charges contestables, a-t-il sauvé sa réputation d'écrivain par un style étincelant et personnel. On n'en saurait dire tout à fait autant de Jean Aicard, poète sincère, mais conteur parfois maladroit, et qui a commis entre autres erreurs celle de vouloir créer son œuvre française contre le Félibrige et non en accord avec lui. On peut cependant retenir de lui, sinon *Maurin des Maures* à la gaîté factice et assez lourde, au moins bon nombre de ses *Poèmes de Provence*, gracieux et colorés, pittoresques, d'un ton sobre et juste. On peut encore citer l'excellent Clovis Hugues, à la verve éloquente et trop facilement abondante de romantique attardé, Raoul Gineste, qui a fait chanter la flûte montmartroise en même temps que le galoubet provençal.

Archives Palais du Roure.

*Jean Aicard.*

Dessin de Régamey.

Mais surtout, bien qu'il ait peu parlé de son pays, mais parce que son œuvre est tout imbibée de grâce, de lumière, de gaîté ou de mélancolie, de gentillesse provençale, il faut revendiquer Edmond Rostand, né à Marseille d'une vieille famille, originaire d'Orgon. Le poète de la *Princesse lointaine* et de *Chantecler*, par son sens du moyen âge méridional comme par son amour de la lumière, appartient à la tradition provençale, à laquelle l'avait formé son père Eugène Rostand, lui-même poète de talent bien que bon économiste.

Poètes lumineux aussi, Joachim Gasquet, âme ardente, épris de belles évocations antiques, son ami Emmanuel Signoret, orphique et dionysiaque comme lui, Émile Sicard, plus mélancolique, sorte de Rodenbach du Midi, Lionel des Rieux, noble descendant des

comtes d'Orange, à la poésie large et sûre, Elzéard Rougier, poète des crêches, délicat miniaturiste, Achille Richard, poète d'amour et d'art tragique, Germain Nouveau, mystique caché sous le nom d'*Humilis*, Paul Guigou et Émile Turle, disparus à l'aube de leur talent. D'autres poètes, encore vivants, sur lesquels il est difficile de porter un jugement, maintiennent hautement cette tradition de la poésie de langue française associée à l'exaltation de la Provence.

Cependant, terre de poètes, la Provence a donné aussi des logiciens, des moralistes, des historiens, des politiques : la clarté sèche d'un Gassendi, originaire de Digne, dont la logique, un peu grêle, s'apparente à l'âpreté lumineuse des horizons bas-alpins, la morale austère de Vauvenargues, fleur de l'aristocratie aixoise, l'esprit curieux du marquis de Mirabeau, l'Ami des Hommes, la fougue déchaînée de son fils, le grand tribun, impétueux comme le Rhône, a dit Michelet, comme le mistral, a dit Mistral, au XIX^e^ siècle la finesse avisée de Thiers, la robuste conscience de Mignet, enfin plus près de nous, Léon de Berluc-Pérussis, Charles Maurras, Ch. de Ribbe, Gaston de Saporta, l'abbé Henri Bremond, M. Camille Jullian, et tant d'autres historiens, ou érudits locaux, qui nous ont donné des travaux pleins de mérite, notamment au sein des Académies de Marseille, d'Aix, de Toulon et de Nice, dont l'activité s'est réveillée de la plus belle façon.

*Vauvenargues.*
Dessin de E. Gauthier.

Il faut noter enfin que cette Provence a été le cadre tout préparé, pittoresque et coloré, des études entomologiques du grand J.-H. Fabre ; s'il est originaire du Rouergue, il fut élève de l'École normale d'Avignon, professeur au collège de Carpentras, au lycée d'Avignon ; il se retira à Orange et puis à Sérignan ; les paysages de Provence sont incorporés à son œuvre et lui-même fut un exquis et profond poète de langue d'oc.

Notons aussi les méditations de Maurice Barrès en Arles dans sa jeunesse, à Mirabeau dans son âge mûr, le travail solitaire de Paul Bourget à Costebelle, près d'Hyères. Car dans ces cent dernières années la Provence a fourni des couleurs, des motifs, des sujets d'exaltation à bien des écrivains français ; la liste en serait longue,

*Thiers.*
Dessin de Lafosse.

de Stendhal à George Sand, à Michelet, Alexandre Dumas père, Lamartine, Maupassant, Maeterlinck, J. Normand, Camille Mauclair, Jean Bertheroy, Louis Bertrand, Ch. Géniaux, Gabriel Faure, etc... Il n'est presque point d'homme de lettres qui n'ait à l'horizon de son esprit les souvenirs d'un voyage ou d'un séjour en Provence. Elle apparaît à tous comme une sorte d'Italie familière, adaptée à la mesure française.

**Les Arts.** — Pays de poètes, la Provence n'est pas au même titre un pays d'artistes. Ce n'est pas que des tempéraments ne s'y soient çà et là, et souvent, révélés ; mais ils semblent n'avoir jamais été servis de façon très efficace par les circonstances ni surtout par des Mécènes. Le destin tourmenté de la Provence n'a permis ni au moyen âge ni à l'époque de la Renaissance l'éclosion d'artistes sûrs de leur vie et de leurs commandes : petite noblesse, batailleuse et peu fortunée, commerçants marseillais assez riches, mais

*Le pont de Saint-Chamas.*
Dessin de Bance.

sans goût artistique, ce n'était point là de quoi faire travailler des architectes, des peintres et des sculpteurs. Quand la France rétablit dans le pays une paix relative et permet à Aix la constitution d'une société aristocratique et parlementaire, un certain cadre s'y constitue, mais sans grande originalité, imité de l'art français, de même qu'il s'était sous les Papes constitué en Avignon, d'après des modèles italiens.

Au reste alors que la poésie provençale a été, soit au moyen âge, soit aux temps modernes, autochtone et originale, les arts y ont été importés : de la Grèce d'abord, dans l'antique Massilia ; même quand on découvre quelques essais d'art gaulois, comme les bas-

reliefs d'Antremont, conservés au musée d'Aix, on les voit aisément imités avec maladresse des modèles grecs. Quand ensuite la Provence romaine se peuple de monuments et de statues, c'est à l'exemple de Rome, et si belles que soient les statues qu'on a découvertes dans son sol, de la Vénus d'Arles au Diadumène de Vaison, en passant par tout ce que recèlent encore d'intéressant les musées d'Arles, de Marseille ou de Nîmes, on ne peut y trouver un caractère spéci-

Phot. Touring-Club.

*Fréjus.* — La Porte Dorée,

fique. Quant aux monuments, tels que les arènes d'Arles, de Nîmes, les arcs de triomphe d'Orange, de Saint-Rémy, de Carpentras, les théâtres tels que ceux d'Orange ou de Vaison, les aqueducs de Fréjus ou du Pont du Gard, s'ils sont plus majestueux et mieux conservés que les monuments romains d'Italie, cependant il y faut voir l'œuvre d'architectes, travaillant d'après des méthodes romaines, et non la manifestation d'un art spécial à la Provence. L'historien du mouvement artistique n'y trouve rien qui puisse ajouter à ses connaissances. Mais c'est pour l'archéologue une source précieuse de faits précis et c'est pour le poète comme pour

la foule l'occasion de laisser travailler son imagination. Par ces belles ruines la Provence participe à la plus haute civilisation romaine.

C'est avec le christianisme et ses premiers essais de construction qu'on voit apparaître un art plus original, quoique moins brillant, dans les parties primitives des églises de Vaison, de Saint-Maximin, d'Apt, de Montmajour, de Saint-Victor de Marseille ; architecture encore rude et pauvre, comme le christianisme primitif, plus primitif peut-être en ce pays que partout ailleurs ; c'est selon cette première tradition que se constitua le style roman provençal, mieux adapté que le gothique à ce pays de lumière excessive, où la préoccupation de l'architecte doit être, non d'admettre largement, mais de limiter et de filtrer la clarté extérieure.

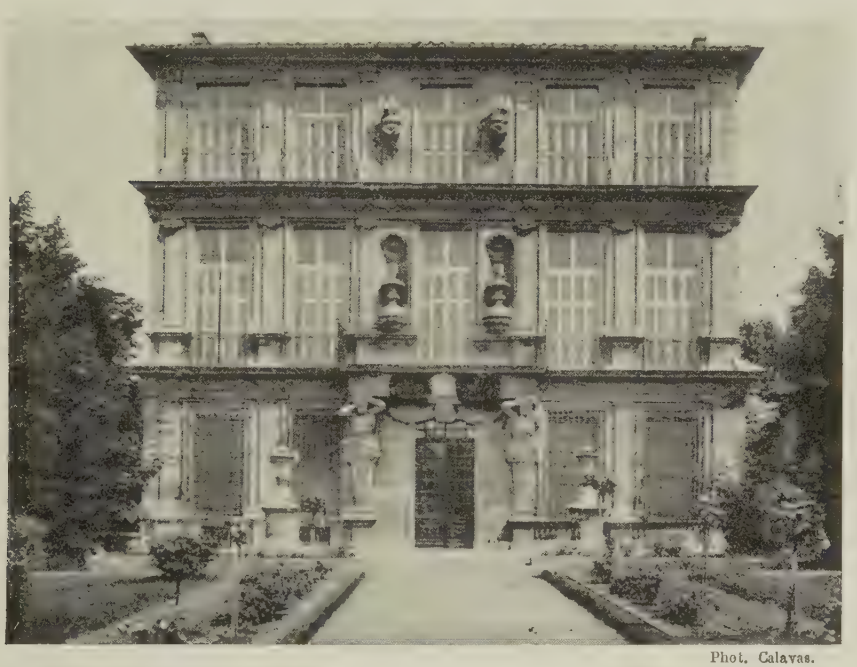
D'ailleurs les ouvriers de cet art roman avaient sous les yeux comme modèles la voûte et le plein cintre des grands monuments laissés par Rome ainsi que leur décoration et leurs colonnades. On peut admirer de beaux spécimens d'un tel art, dans l'église de Saint-Trophime d'Arles, dont le portail est célèbre, et encore à Vaison, à Digne, à Sisteron, au Thoronet, au Thor, à Montmajour, à Forcalquier, bref dans la Provence rhodanienne et bas-alpine.

Le style gothique, sans doute, pour les raisons que je viens d'indiquer, n'a point fleuri en Provence d'une manière importante : il a été réduit à des proportions simplifiées : nef très large, sans bas côtés, chapelles latérales logées dans les contreforts, fenêtres assez étroites, lignes simples, extérieur sans ornements, tel est le type banal de la petite église gothique en Provence, si l'on met à part la belle église de Saint-Maximin.

C'est au XVII^e^ siècle qu'a été fait l'effort le plus net d'architecture religieuse ; peu touchée par le style gothique, l'architecture religieuse de la Provence a passé aisément du roman au classique. C'est en ce genre que sont établis ses sanctuaires les plus nombreux et les plus harmonieux. Saint-Jean-Baptiste d'Aix, Saint-Louis de Toulon, Notre-Dame de Beaucaire, nombre d'églises d'Avignon, les chapelles hexagonales de Sainte-Marthe de Tarascon et de Saint-Honorat des Alyscamps.

Au reste le goût italien s'est introduit de façon aisée par Avignon

et par Nice et a imposé à ces églises classiques une décoration un peu théâtrale, chargée de dorures et de sculptures sur bois ou en stuc, avec des autels aux marbres incrustés, surmontés de baldaquins que soutiennent des Anges. Ce n'est pas là de quoi satisfaire les amateurs septentrionaux d'art mystique, mais c'est un style bien d'accord avec le goût méridional et qui déjà prépare le voyageur à la pompe et aux dorures des églises d'Italie.



Phot. Calavas.

*Aix.* — Pavillon de Vendôme.

Le XIX^e^ siècle n'a ajouté que fort peu de chose à cette architecture religieuse ; tout au plus peut-on citer à Marseille la Cathédrale et la chapelle de Notre-Dame de la Garde, qui, avec leur allure byzantine, s'accordent bien au paysage méditerranéen ; d'autres églises neuves çà et là (Les Réformés de Marseille, Notre-Dame de Nice) ne sont que des imitations sans valeur esthétique, mais ce qui touche le mieux les yeux et le cœur, ce sont assurément les petites chapelles rustiques, dédiées la plupart du temps à la Vierge, invoquée sous des noms divers, de Notre-Dame de la Garde à Notre-

Dame de Lumière, humbles chapelles dont la simplicité parmi les pins et les oliviers rappelle les petits sanctuaires de l'Ombrie, embaumés par l'esprit de saint François, dont la mère était provençale.

L'architecture militaire a laissé sur le sol de Provence les remparts d'Avignon, dus aux Papes, et les beaux travaux des rois de France, du XV^e^ au XVIII^e^ siècle, où éclate là, comme ailleurs, le génie réaliste et harmonieux de Vauban (Toulon, Marseille, Sainte-Marguerite, Antibes, Basses-Alpes).

Archives Palais du Roure.

*Avignon.* — Porte du Palais du Roure (XV^e^ siècle).

L'architecture civile peut montrer avec orgueil les hôtels d'Avignon, d'une majesté ou d'une grâce italienne, et les hôtels d'Aix, d'une grandeur et d'une élégance françaises. Là encore c'est l'art étranger qui triomphe sur le sol de la Provence.

Où les Provençaux se sont montrés plus originaux, c'est dans le simple aménagement de leurs *mas*, de leurs *bastides* populaires, constructions fortes, sobres, carrées, aux murs dorés de soleil, à l'allure rustique et noble tout à la fois...

Ce qu'il faut remarquer, c'est la pauvreté de la Renaissance en cette Provence, déchirée par les luttes civiles, et la floraison du XVII^e^ siècle, où, à la faveur de la paix revenue, s'aménagent sur des plans nouveaux les villages et les villes, dont l'allure générale ne s'est modifiée depuis que dans les faubourgs.

C'est alors qu'on voit se lever le grand artiste, en qui s'est incarné le génie provençal, dans son âpreté et sa volonté, c'est Pierre Puget, sculpteur, peintre, décorateur naval, constructeur d'hôtels et de bâtiments publics ; bien que limité par l'avarice de ses compatriotes, il a fait de toutes parts éclater le cadre, trop étroit

pour lui, de son pays et il a mérité de figurer, aux côtés de Michel-Ange, au nombre des grands artistes de l'humanité.

La peinture n'a point vu de tel génie, mais cependant des manifestations intéressantes des Primitifs en Avignon et dans le Comté de Nice, et puis au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle bien des artistes agréables, depuis J.-B. Van Loo, les Parrocel, Nicolas Mignard, jusqu'à Joseph Vernet et Fragonard, sans oublier Arnulphy, Boze, Raspal, Françoise Duportal ou Marguerite Girard. Au XIX^e^ siècle toute une riche école de paysagistes et de portraitistes, depuis Granet et Ricard jusqu'à Monticelli et Cézanne, en passant par Grivolas, Loubon, Cordouan, Aiguier, Guigou, et bien d'autres noms excellents qu'il serait trop long de citer ici. Il était naturel que la Provence, pays de couleur et de lumière, inspirât fortement les peintres, plus encore que les sculpteurs (parmi lesquels cependant on peut citer, avec Puget, Veyrier et Chastel, sous l'Ancien Régime, au XIX^e^ siècle, Turcan, Ramus et quelques artistes de talent vivant encore), et plus que les graveurs, au nombre desquels il faut noter cependant au XVII^e^ siècle l'arlésien Balechou, et de nos jours Valère Bernard, par ailleurs peintre, sculpteur et poète provençal.

Archives Palais du Roure.

*Loubon.*

Dessin de G. Ricard, 1884.

Enfin citons, bien que sa carrière se soit déroulée tout entière à Paris, le grand Daumier, dont la rude verve rappelle le génie de Marseille, sa ville natale.

Plus encore peut-être que la peinture, la Provence a aimé la musique, non sans doute la musique compliquée des maîtres germaniques ou modernes, mais une harmonie adaptée à sa race éprise de clarté, d'allégresse ou de mélancolie discrète, et entre toutes donc

la musique italienne, dont les airs et opéras ont fait longtemps les délices du vieux parterre marseillais et des dimanches au *cabanon*. Il y a aussi une musique populaire, qui a donné quelques fleurs exquises, dont Bizet, dans l'*Arlésienne* plus que Gounod dans *Mireille*, a su heureusement s'inspirer. De la *Marche des Rois* à l'air

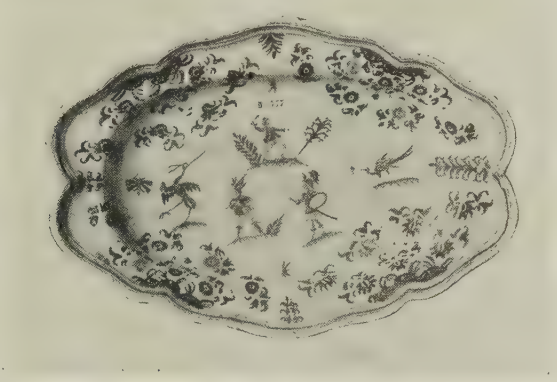
Phot. Bulloz.

*Ingres.* — Portrait de Granet.
Musée d'Aix.

populaire de *Magali* ou à la farandole, c'est tout un folk-lore musical, sur lequel Saboly et Peyrol ont su écrire des Noëls et Mistral plus d'une chanson devenue populaire. Mais la Provence a donné aussi à la France des musiciens, tels que Félicien David ou que Reyer, des chanteurs, des chanteuses, des exécutants de toute sorte, et même dans le genre moderne du café-concert, quelques artistes, qui ont su transporter un peu partout le comique et la fantaisie marseillaise.

Cependant ce n'est pas dans les arts de luxe que l'âme provençale s'est le mieux exprimée, mais dans ceux qui tiennent à la vie quotidienne, et qui affirment le caractère pratique de la race, puisqu'ils ont pour objet l'embellissement de la demeure, mais plus encore en son intérieur qu'en sa façade.

La céramique d'abord, qui donne au décor de la table la forme la plus agréable, les couleurs les plus délicates. Cet art a fleuri au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, dans les petites villes de Moustiers, d'Apt, de Varages, tout aussi bien qu'à Marseille, où il se continue, en



*Faïence de Moustiers, XVIII^e^ siècle.*
Musée de Sèvres.

même temps qu'à Aubagne, Biot et Vallauris, quoique de façon plus populaire aujourd'hui. De belles collections privées et publiques assemblent encore ces plats, ces assiettes, ces vases, où la grâce de la vieille Provence se survit à elle-même.

Elle se survit aussi dans ces meubles arlésiens, qui, de Louis XIV à la Révolution, ont peu évolué, ayant atteint dès le début une sobre perfection ; armoires à rinceaux fleuris, pétrins, panières, buffets, chaises, fauteuils, coffres délicatement ouvragés, aux motifs simples, parfois rustiques. Notre siècle a remis à l'honneur cet art familier et fabriqué des imitations, parfois excellentes, de ces meubles d'autrefois, dont le *Museon Arlaten*, le Musée du Vieux-Marseille et bien des collections privées nous offrent encore mille exemples.

Un art aussi familier et charmant avait fixé l'ensemble et les détails des vieux costumes : costumes des femmes d'Arles, de Marseille, de Nice, rubans et coiffes, *chapelles* et *drolets*, croix et bijoux, il y a eu là autour de la beauté de la femme provençale tout un déploiement gracieux d'invention artistique toujours adaptée au sujet. De ces vieilles modes, seule survit aujourd'hui celle du costume d'Arles, qui a atteint toute la perfection où nous le voyons vers le milieu seulement du siècle dernier, c'est-à-dire au moment où Mistral en fixait aussi le type dans Mireille. Mais depuis cette date, c'est un lent abandon, que le poète de *Mireille* a essayé de combattre en instituant des *Festo Vierginenco*, sorte de prise de costume arlésien, sans être arrivé à un résultat décisif. Le sculpteur Férigoule et plus encore le peintre Léo Lelée ont fixé, avant qu'elle disparaisse, cette beauté arlésienne, l'un par des statuettes au galbe tanagréen, l'autre par des estampes, des dessins, des portraits à l'observation aiguë, à la grâce vraie, sobre et charmante comme ses modèles.

Collections du Palais du Roure.

*Armoire arlésienne.*

## IV. — LA VIE ET L'AME PROVENÇALES

Les femmes d'Arles sont une des fleurs de la race provençale : toutefois, cette pure beauté qui rappelle l'antique, servie par un costume qui lui est approprié, ne représente pas la moyenne des

femmes et des jeunes filles de Provence. Sans avoir le galbe parfait des belles Arlésiennes, elles offrent, dans quelque région que ce soit, des types très agréables : le plus fréquent est celui de la femme assez grande, quelquefois un peu forte à mesure qu'elle avance en âge, aux cheveux et aux yeux noirs : toutefois il existe en Provence des blondes exquises, dont les cheveux ont des reflets chauds et les yeux des couleurs maritimes ; le type non plus n'est pas rare de la brune aux yeux bleus.

Comme la femme, l'homme est plus varié qu'on ne le croit d'ordinaire, et le type blond aux yeux bleus est assez fréquent sur la Durance et sur la côte, descendant peut-être des Celtes ou des Ligures.

Archives Palais du Roure.

*Arlésienne : coiffure du matin.*

Mais il est difficile de parler de race provençale, car c'est précisément ici le grand, l'incessant mélange de toutes les races, Ligures, Grecs, Celtes, Romains, Barbares du Nord, Sarrasins, Italiens, Juifs, Corses, Syriens, Barbaresques, des échantillons de toutes les races méditerranéennes.

Si disparates que soient leurs origines, le pays les a façonnées de son influence toute puissante : après deux ou trois générations il est malaisé de distinguer entre elles les familles, et si l'on veut établir des distinctions en Provence, ce n'est point en se rapportant à l'origine qu'il faut les chercher, mais au lieu d'habitation. C'est ainsi qu'on distingue le Provençal rhodanien ou aixois, fin, doux et discret, à l'accent un peu nasillard, mais peu bruyant, parfois mélancolique, le Marseillais, plus expansif, plus démonstratif, plus actif aussi, dont les exagérations légendaires ont fait quelque tort à la Provence, l'habitant des Basses-Alpes, le *gavot*, plus travailleur et plus rude, volontiers taciturne, le Varois, tout aussi rude, mais

plus bavard et plus vif, le Niçois, plus policé, plus souple, un peu italianisé déjà...

**La vie rurale**. — Mais dans quelque contrée que ce soit, le caractère de la race dépend aussi de son activité. La vie rurale inspire naturellement aux paysans de Provence, comme à ceux de tous les pays, l'amour de la terre, mais il faut ici distinguer entre le paysan de la Provence rhodanienne, aux vastes propriétés, où la terre fertile produit avec générosité le blé, les légumes, les primeurs, devenus une grande source de richesse, et le paysan des Bouches-du-Rhône ou du Var, qui peine sur des lopins de terre, trop divisés, pour de petites récoltes de fruits, d'olives, d'avoine ou de vins. Plus loin sur la côte la culture des fleurs destinées à l'expédition ou à la parfumerie lui a procuré une plus large aisance ; là comme partout, la guerre a fait monter le prix de la terre et relevé l'agriculture qu'avaient compromis autrefois le phylloxéra, la mévente des vins, le manque d'initiative.

Archives Palais du Roure.

*Femme de Draguignan.*

Mais en général la terre étant fort divisée, l'exploitation de chaque lot en est faite surtout par une famille, petits propriétaires ou plus souvent métayers, qui s'adjoignent parfois le concours d'ouvriers italiens, venus du Piémont ou de la Ligurie, soit pour un séjour temporaire soit pour une assimilation définitive.

**La vie maritime**. — C'est le même régime familial qui s'applique à la vie maritime. Il ne peut être question de grande pêche sur une côte trop exploitée, parmi des populations qui ne sont pas pourvues

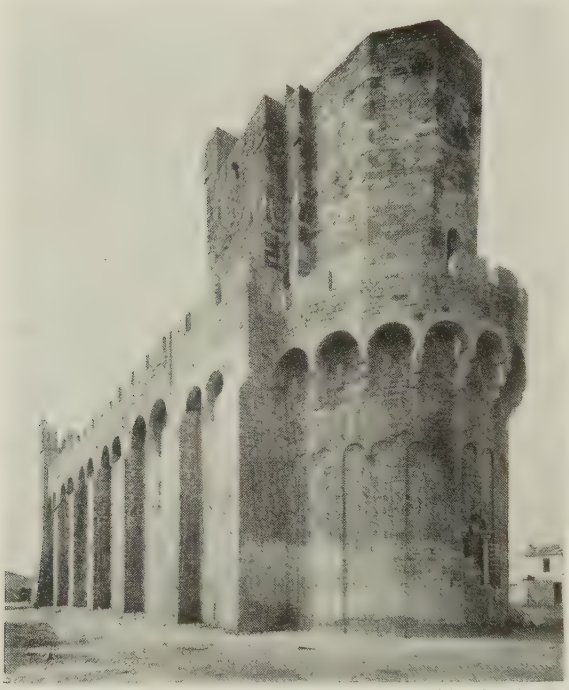
de grands moyens d'action, de puissants chalutiers allant au large. La pêche se fait près des côtes, par coopération familiale ou amicale ; elle n'atteint point l'ampleur d'une véritable industrie, mais elle suffit à faire vivre un certain nombre de familles, où se recrutent aussi des équipages de la marine de guerre ou de commerce.

Par là toute une partie de la population provençale a des vues sur le vaste monde africain et oriental, et les maisons de la côte ne sont point rares, où des chinoiseries et des japoneries mettent une atmosphère exotique, qui en élargit le décor dans un rêve romanesque. Près des vastes ports de Marseille le petit port de La Ciotat reçoit pour les réparer ou construire les grands paquebots qui portent ses travaux jusqu'aux plus lointaines contrées.

**Les traditions, les fêtes.** — A côté de ce pittoresque dont le XIX^e^ siècle surtout a doté la Provence par le percement de l'isthme de Suez et la colonisation française, subsistent les survivances d'un passé original, qui ne s'efface que lentement et que s'efforcent à faire revivre les Félibres et les écrivains de Provence. Si depuis le milieu du XIX^e^ siècle, Aix ne voit plus la célèbre procession du roi René, le jour de la Fête-Dieu, que Mistral a vue encore en 1850, et décrite dans *Calendal,* si l'anticléricalisme a obtenu presque partout la suppression des processions qui, juin venu, embaumaient les villes de Provence d'un parfum d'encens, de genêts et de roses, parmi les rues pavoisées de draps et de couvertures, quelques fêtes religieuses ou civiles subsistent tout de même.

Il faut placer au premier rang le pèlerinage des Saintes-Maries, qui attire, au mois de mai, vers le célèbre sanctuaire de la Camargue, les fervents et les touristes, et ces étranges pèlerins que sont les Bohémiens, accourus là de temps immémorial pour honorer Sara, la servante des Saintes-Maries. Il faut noter ensuite le pèlerinage du 22 juillet à la Sainte-Baume en souvenir de sainte Marie-Madeleine, qui, selon la légende, y pleura dix ans ses péchés dans une grotte ; la procession à Tarascon de la fameuse Tarasque enchaînée par sainte Marthe, la procession des bouteilles à Boulbon, le pèlerinage de saint Gènt, le laboureur du Bausset chanté par

Mistral, la fête de la Saint-Éloi dans bon nombre de villages de Provence avec la charrette couverte de feuillages et la bénédiction des animaux, les fêtes de Saint-François de Paule à Saint-Tropez où les *bravadeurs* font retentir l'air de leur mousqueterie, les fêtes de mai, à Marseille, où la Belle-de-Mai règne encore un jour en sa robe blanche dans les faubourgs populaires, et surtout la Noël, qui



Phot. Lévy-Neurdein.

*Les Saintes-Maries.* — L'Église.

voit aux Baux l'offrande des bergers, et déchaîne à Marseille une animation singulière autour de la foire aux *Santons*. Il y a là tout un art populaire, qui, si ancien soit-il, conserve une vie spontanée ; des modeleurs naïfs évoquent autour de la divine naissance la vie de tout un village de Provence, depuis les pâtres auxquels l'ange annonce la grande nouvelle, jusqu'au remouleur, au meunier, au bohémien, au chasseur, qu'un charmant anachronisme pourvoit déjà d'un fusil. Cet art s'apparente à celui de la *Pastorale* théâtrale,

verte comédie évangélique qu'on ne cesse de jouer pendant un mois, où différents auteurs se sont exercés et dont le héros est, avec le maire du village, Barthoumieu, le naïf et rusé compère, joie des grands et des petits spectateurs.

La Noël est aussi, pour une part, une fête gastronomique, où la cuisine provençale déploie ses trésors, soit au *gros souper*, la veille de Noël, où le repas maigre n'est certes pas un maigre repas, faisant alterner la *recte* de morue avec les cardons et le *mugi*, que couronne la *pompe* et le vin cuit. En d'autres temps les tables provençales s'orneront avec joie de la bouillabaisse, de l'*aiòli*, de la *bourride*, des pieds et paquets, tous ces plats où triomphe la cuisine de Marseille, capitale de la gastronomie provençale, qui, par ailleurs, peut invoquer cependant le saucisson d'Arles, les confitures d'Apt, les biscotins et les calissons d'Aix, la pissaladière niçoise, les « pommes d'amour » (tomates) de tout le pays.

*Sainte Marthe.*
Gravure populaire.

Malgré ce goût pour les plats et les produits locaux, pour les épices, l'ail, l'oignon, les Provençaux sont en général fort sobres, ils ne se grisent que de paroles et de chansons, et, gourmands à l'occasion, savent manger fort peu et fort simplement, à l'ordinaire.

Leurs grandes joies sont ailleurs ; ce sont celles des fêtes de plein air, d'abord les bals publics, l'été, sur la place des villages, où malheureusement les danses d'autrefois (olivettes, cordelles, treilles, farandoles) ne sont plus ranimées que par exception à un titre littéraire ; c'est par exception aussi que s'y font entendre le

tambourin et le gaboulet : ces deux instruments, conjugués, l'un grave, l'autre aigu, l'un triste, l'autre gai, qui expriment à merveille la double sensibilité de l'âme provençale, et qui lui viennent peut-être des Sarrasins, tant ils rappellent, je l'ai dit, le tambour et la flûte arabe. Toutefois, grâce aux efforts félibréens, cet art tend à se relever d'une injuste décadence : les sociétés des tambourineurs se sont multipliées ces temps derniers et figurent dans bien des fêtes provençales.

Ces fêtes sont en général dans la Provence rhodanienne les jeux des gardians de Camargue, qui se livrent dans les arènes ou sur les places à des tournois équestres, les *ferrades*, où l'on marque au fer les jeunes taureaux de chaque *manade*, les courses de taureaux, très suivies, qu'elles soient les courses provençales, qui ne comportent point de mise à mort, ou, d'importation relativement récente, les *corridas de muerte* espagnoles, contre lesquelles s'est élevée sans succès la société protectrice des animaux. La Provence maritime, elle, se passionne pour les *targo*, les joutes, où, dans ses petits ports, elle met aux prises les pêcheurs, perchés sur la haute *tintaine* (plate-forme) qui domine les grandes barques, lancées l'une contre l'autre, de façon à ce que se heurtent les jouteurs, armés d'une lance, et dont le plus ferme sur ses jambes doit rester debout, alors que son adversaire tombe à l'eau, aux rires et aux applaudissements du public. Jeu pacifique, sans danger et sans cruauté, qui correspond mieux que tout autre au vrai caractère débonnaire du Provençal, et qui assemble sur les quais des ports de Provence une foule colorée, chatoyante et gaie, enveloppée dans la lumière rude, puis adoucie peu à peu des beaux soirs d'été.

A ces fêtes populaires il convient d'ajouter — populaires, bourgeoises, aristocratiques, tout ensemble, — celles du Carnaval, qui, coquettes et déjà colorées à Aix, atteignent sur la Côte d'Azur, à Cannes et surtout à Nice, une fièvre de plaisir et de luxe, une somptuosité, qui n'a d'équivalent qu'à Venise ou à la Nouvelle-Orléans.

Plus « spirituelles » sont les fêtes théâtrales que chaque été la Provence moderne, renouant avec la tradition antique, offre en ses théâtres de plein air, qu'elle utilise le cadre romain et splendide-

ment ruiné d'Orange pour d'inoubliables représentations des grands chefs-d'œuvre servis par les plus beaux interprètes, ou, pour des manifestations moins grandioses, mais encore très intéressantes, le théâtre romain de Vaison ou grec d'Arles, les arènes de Fréjus, le décor médiéval du Palais des Papes d'Avignon, ou qu'elle aménage en des décors naturels, à Pierrelatte, à La Ciotat, surtout à Marseille des scènes curieuses, où le peuple peut venir écouter, sous le ciel libre, les chefs-d'œuvre de la tragédie ou de l'opéra.

Archives Palais du Roure.

*La fête de saint Éloi.*
D'après une gravure de 1820.

**L'âme provençale.** — Mais sans nier l'intérêt des fêtes traditionnelles, il ne faut pas nous représenter trop facilement la Provence comme un pays où l'antiquité et le moyen âge doivent se survivre à eux-mêmes. Mistral au trésor de ses œuvres a recueilli le legs d'un passé charmant, mais il serait contraire à l'esprit mistralien de le galvaniser de façon artificielle et de ne pas accepter avec bonne humeur l'évolution nécessaire d'un pays. L'âme provençale est attachée à son passé, mais elle est aussi avide d'avenir.

C'est que cette âme est complexe et déconcertante. Au moment qu'on croit la tenir et la définir, elle échappe et défie toute dissertation. Elle est semblable à cette Magali, que Mistral a chantée, qui se transforme à mesure que son amoureux veut la saisir ; elle est de la sorte protéenne, instable, et semble sourire de tous ceux qui veulent essayer de la prendre au filet de leurs phrases.

Au fait tout ce que l'opinion commune pense des Provençaux, sans être radicalement faux, n'est pourtant jamais exact.

On imagine les Provençaux comme des bavards ou du moins comme des causeurs enjoués, et le type n'est pas rare du Provençal taciturne, qui écoute beaucoup, se replie sur lui-même, communique peu ses impressions. Et même le Provençal bavard — il en existe — en vous racontant bien des histoires, vous tiendra celée sa vie intime, sa vie familiale, ses affaires les plus essentielles ; quand vous aurez longuement causé avec lui, vous aurez peu appris de ce qui pourrait vous intéresser sur son compte. Une certaine pudeur délicate de sentiments en même temps qu'une certaine prudence méfiante l'engagent à se livrer difficilement.

On imagine encore le Provençal indolent, pour ne point dire paresseux, et cela sans doute est assez souvent exact. Mais ce peuple de paresseux a défriché et cultivé une terre difficile, souvent ingrate, mal arrosée, des collines en pente raide, où il a su aménager des cultures ; de ce peuple de paresseux est sorti un Raynouard, constructeur de la science romane, un Mistral, travailleur acharné, et tant de commerçants subtils et actifs, qui font, en causant au café, les affaires les plus brillantes. Avec cet air élégant et grec d'être toujours de loisir, le Provençal est très souvent un travailleur qui ne veut pas avoir l'air accablé de sa besogne, mais paraître à tous les yeux l'homme libre qu'il prétend être.

On imagine le Provençal enclin aux jouissances matérielles, à la vie facile, en un mot sensuel et voluptueux ; certes le sentiment du bien-être, de la bonne chère, de la beauté physique, n'est point absent au pays de la Vénus d'Arles, célébrée avec fougue par le poète Aubanel. Mais ce même poète, Théodore Aubanel, faisait partie d'une confrérie de pénitents, et, dévot à la Vierge Marie, était marguillier de sa paroisse et imprimeur du pape. Mais ce même peuple de Provence a dressé depuis le moyen âge toutes sortes de sanctuaires en l'honneur de cette Vierge Marie, invoquée avec une ferveur toute particulière, a multiplié les cultes des saints locaux, les pèlerinages, les ex-voto. Le mysticisme le plus subtil s'est exprimé dans les poésies des troubadours ; Mistral a donné dans *Mireille* le seul grand poème catholique que la France possède ;

comme l'Italie la Provence a su concilier le legs de l'antiquité païenne et le christianisme le plus élevé. Il s'en est formé dans les âmes populaires un mélange savoureux, où parfois se sont amal gamées aux croyances nouvelles les croyances antiques ; volontiers superstitieux, le paysan de Provence a cru jadis, comme partout, aux sorciers, aux loups-garous, à toute une mythologie populaire que Mistral a recueillie dans le sixième chant de *Mireille*.

On imagine le Provençal joyeux, *galejaire*, et l'on compare son

Phot. A. Bougault.

*Toulon.* — La targue.

âme à celle de la cigale, toujours prête à chanter sous le soleil. Mais le soleil, s'il a sa gaîté, apporte aussi avec lui sa mélancolie. Grands espaces dévorés de lumière, Crau et Camargue, pentes de montagnes déboisées, plateaux désolés où souffle le mistral, plaintes du vent d'est à l'automne sur les plages balayées, sécheresses suivies d'orages, rien dans cette brusque nature n'est semblable au trop joli tableau conventionnel, qui s'accroche de façon banale aux imaginations prévenues. « Cette poétique Provence n'en est pas moins un rude pays », disait Michelet, invoquant la fureur des vents et l'âpreté du soleil, et voyant aussi, historien, les ruines accumulées sur son territoire. « Je ne vois partout que ruines », s'écriait-

il, en songeant qu'il y avait eu là plusieurs essais de civilisation originale, tous avortés, une sorte d'Italie, qui n'a pas réussi, une destinée sans aboutissement, une floraison que les fruits substantiels n'ont pas suivie. De là vient sans doute la mélancolie de ce pays, et souvent de ses habitants. Un certain fatalisme oriental pèse sur cette race, accablée par la lumière et par les souvenirs, et qui participe aussi à cette mélancolie des trop beaux pays, où l'homme, constatant que la vie est triste, ne peut rêver l'évasion vers un plus agréable séjour. Au reste il est peu de pays de France où le culte des morts soit aussi vivace, comme l'atteste la beauté des nécropoles, déjà italiennes en ce sens, de Marseille et de Nice, et la bonne tenue des plus humbles cimetières.

On imagine encore le Provençal prudent, pour ne pas dire timide, et détestant jusqu'à l'excès le danger, bien que facilement vantard ; le Tartarin de Daudet a popularisé cette image facile et grossière. Or si cette espèce de Provençaux existe, ce n'est certes pas la plus fréquente, et le type le plus commun est celui du Provençal qui parle peu de lui-même, de ses exploits, les traite avec une certaine négligence, tout en ayant manifesté devant le danger une audace peu commune. De ce peuple de gens prudents sont sortis, depuis le bailli de Suffren et l'amiral de Grasse jusqu'aux innombrables héros de la grande guerre sous-marine, toutes sortes de marins fougueux et sublimes, et depuis Vauvenargues jusqu'aux *diables bleus* de 1914, une foule innombrable de soldats glorieux ou obscurs, mais braves jusqu'à la témérité. Il y a même dans le vieux tempérament provençal quelque chose de l'aventurier, du corsaire, qui le pousse à courir les mers et la fortune. Très attaché à sa terre, qu'il aime passionnément, le Provençal est aussi très prompt à s'expatrier, pour tenter sa chance et « voir du pays ».

C'est que, peut-être, ce qui domine toute sa psychologie, c'est sa passion de la liberté, ou mieux encore, le sentiment de son individualité. Ce sentiment lui dicte le meilleur et le pire de ce qu'il manifeste. Intelligent et sensible, il répugne à travailler en sous-ordre, et quand il est obligé de le faire, s'en venge en critiquant, avec esprit souvent, celui qui lui est supérieur. Subalterne médiocre, il devient un chef excellent, parce que, la vanité satisfaite, sa douceur

naturelle trouve à son tour une satisfaction à commander avec bonté et familiarité. N'aimant pas être bousculé par ses supérieurs, il ne traite pas avec morgue ses inférieurs ; de telles dispositions ont toujours établi dans la société provençale un va-et-vient de bonne humeur et de services réciproques.

Elles y ont aussi entretenu un grand sentiment de la liberté, qui, déjà réel au moyen âge et comprimé à grand'peine sous l'Ancien Régime, a éclaté sous la Révolution. Ce n'est point une vaine rencontre si le chant de la liberté s'est appelé *La Marseillaise*. C'était une revanche de la Provence contre le pouvoir excessif que s'étaient arrogé sur elle les rois de France.

Ce sentiment de l'indépendance a développé en Provence, au détriment de la vie municipale, la vie individuelle et la vie familiale, qui en est le prolongement harmonieux et doux. Ici encore particularisme et tendresse se sont accordés pour maintenir longtemps le cadre familial dans la maison familiale, petite et tassée, où chacun, même dans une ville comme Marseille, se trouve bien isolé chez soi.

La famille, ainsi repliée sur elle-même, observe d'un œil aiguisé, soupçonneux, la famille voisine, suppute ses gains, ses pertes, ses honneurs ; elle se réjouit des insuccès du voisin à l'égal de ses propres succès, quelquefois davantage. Individualisme, sentiment familial, sentiment démocratique, jalousie, dispersion des efforts, peu de sens civique et national, tous ces caractères sont ceux de la race provençale ; ils expliquent en grande partie l'histoire tourmentée dont on vient de voir le développement, aucune liaison entre les villes, nulle possibilité d'organiser un état stable sous le nom de Provence, acceptation des modes étrangères, avec un certain regret tout platonique des traditions anciennes.

Ainsi entre le passé, invoqué avec attendrissement, et le futur, où se précipite son imagination, le Provençal flotte, incertain. Il aime voir les mœurs d'autrefois se prolonger ou ressusciter, mais il veut aussi s'adapter aux nécessités de la vie contemporaine et regarder vers l'avenir.

**L'avenir de la Provence.** — Cet avenir est au reste très séduisant à imaginer. Pour qui ne veut pas se borner à voir dans la Provence

une terre de ruines et de traditions, pour qui ne met pas tout son orgueil de Provençal à perpétuer la vie de tel costume, de telle fête, de telle façon de s'exprimer, — il y a dans le ciel de ce pays des signes indéniables de rajeunissement et d'espoir.

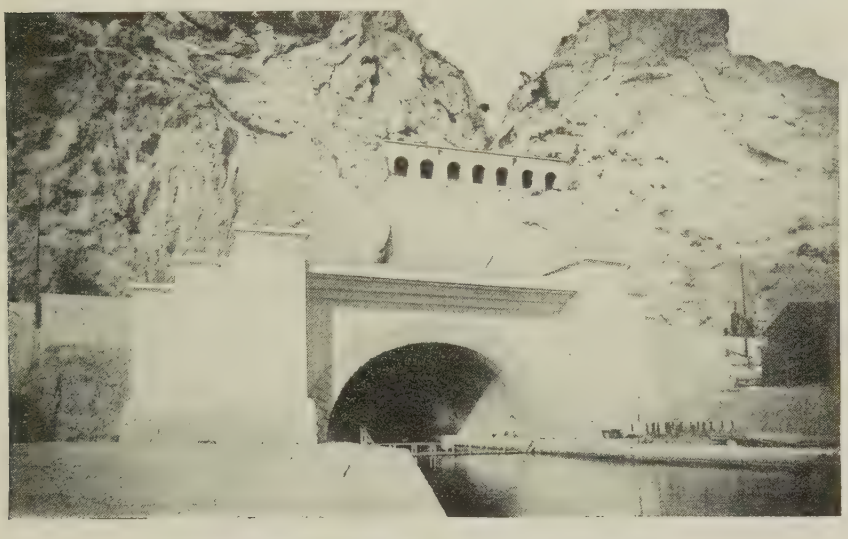
Loin de nuire, comme on le croit trop souvent, à son développement, le XIX^e^ siècle lui a fourni de nouvelles sources de richesse. D'abord il a ouvert devant le commerce marseillais l'isthme de Suez et l'Afrique du Nord, et il a ainsi replacé la Provence dans le grand courant de la civilisation, qui semblait s'être détourné d'elle, comme de toute la Méditerranée, depuis la découverte de l'Amérique. Aussi Marseille a-t-elle mérité son nom de Porte d'Orient, et aussi de Porte de l'Afrique et en un mot de toutes les colonies françaises, dont les Expositions coloniales de 1906 et de 1922 ont montré, dans le cadre provençal, le prodigieux développement. Reine de la Méditerranée occidentale, mais aussi métropole coloniale, la Provence maritime est ainsi devenue, en quelque sorte, le centre géographique de la France, si l'on entend par là non seulement la France continentale, mais la France africaine et asiatique, récemment aménagée.

On conçoit dans quelles proportions ont pu déjà et pourront encore profiter d'un tel état de choses l'industrie et le commerce de Marseille, et en général de toute la Provence, ainsi placée sur une grande route moderne d'échanges de toute sorte. Alors qu'avant la guerre Marseille recevait un peu plus de 550.000 passagers, c'est près de 800.000 qu'elle voit maintenant s'embarquer et débarquer chaque année sur ses quais, non compris les émigrants. Elle est le premier des ports français et le premier des ports de la Méditerranée occidentale : depuis le second Empire, laissant son Vieux-Port aux bateaux de plaisance, elle a ouvert aux grands paquebots et cargo-boats une série de bassins qui s'allongent de la Joliette à l'Estaque sur une longueur de dix kilomètres. Un tunnel, hardiment percé sous les collines du Rove, vient de rejoindre la rade de Marseille à l'étang de Berre et de là au Rhône, qui, de plus en plus, la mettra en communication avec le nord de la France et les pays rhénans. Marseille-Berre sera quelque jour une formidable agglomération industrielle et commerciale, qui dominera sans conteste toute

la Méditerranée et deviendra, toujours mieux, ce qu'elle est déjà : la capitale de la Provence.

Intimement unie à la ville d'Aix, qui deviendra de plus en plus proche d'elle par le moyen de communications plus aisées, Marseille sera le siège de l'Université de Provence, qui, assistée par la Société de Géographie et l'École de Commerce, deviendra de mieux en mieux un grand centre d'études coloniales et méridionales.

Avec cette Université la presse marseillaise, répandue sur toute



*Marseille.* — L'Estaque. Canal du Rhône.

la Provence, d'Orange à Saint-Raphaël — et qui ne cède à la presse niçoise que sur la Côte d'azur — peut jouer un grand rôle d'éducation. Les journaux de Paris, ne pouvant pénétrer en Provence que douze heures après leur apparition et ne comportant que peu de nouvelles locales, ne peuvent disputer la première place aux organes régionaux, qui, tels que le *Petit Marseillais*, l'*Éclaireur de Nice*, le *Petit Niçois*, le *Petit Provençal*, disposent d'une grande influence. De nombreuses revues ont essayé aussi de jouer en Provence un rôle intellectuel, parmi lesquelles le *Feu*, fondé il y a vingt ans par le poète Émile Sicard, continue, malgré sa mort, à tenir une place intéressante. Le jour où de tels organes intellectuels se seront mul-

tipliés à Marseille, servis par une maison d'édition, on pourra rêver d'en faire une Alexandrie moderne, la capitale, ainsi que le lui prédisait Mistral, de l'Empire du Soleil.

C'est aussi une grande source de richesses qui vient vers la Provence, depuis que le chemin de fer et plus encore l'automobile ont facilité les déplacements et les séjours sur sa côte. De Marseille à Vintimille la floraison est immense des villas, des hôtels, des jardins aménagés depuis moins d'un siècle, et sans doute ce ne sont pas là toujours des chefs-d'œuvre de goût, mais beaucoup ont un style fort agréable, et c'est tout de même le signe d'une prospérité, à laquelle il faut ajouter le commerce croissant des fleurs et des parfums, l'industrie hôtelière, l'aisance de tous ceux qui vivent du tourisme. La ville de Nice, capitale de la Côte d'azur, a vu croître sa population, sa richesse, son trafic, son importance ; elle est la seconde ville de Provence. Sa Chambre de Commerce, associée en première ligne à celle de Grenoble, a décidé pourtant de s'associer en deuxième ligne à l'*Union Économique* de la onzième région, constituée, en 1919, par les quatre départements provençaux (Basses-Alpes, Bouches-du-Rhône, Vaucluse, Var), auxquels se sont adjoints les arrondissements de Gap, d'Alès, de Nîmes. Ainsi par le jeu même des forces économiques, en dépit du particularisme local, le mot de Provence a repris une certaine réalité matérielle, qui correspond à son unité morale.

Trait d'union avec nos colonies, lieu de repos et de plaisir, où l'on peut goûter la douceur de vivre, la Provence est plus encore dans le domaine intellectuel : elle a eu le rôle essentiel de maintenir chez elle cet idéal latin, qui est une des raisons d'être de la France. Elle le maintient grâce à l'afflux incessant d'une population italienne, qui s'assimile facilement au bout d'une ou deux générations et qui continue le mouvement d'immigration utile, commencé dès les temps romains ; elle le maintient encore, grâce à l'emploi populaire et littéraire de la langue provençale, grâce à l'amour de la clarté et de l'ordre intellectuel qu'a conservé sa race, grâce à son sentiment complexe de l'amour, à la fois sensuel et mystique, à son sentiment de la religion catholique, harmonieuse combinaison du paganisme le plus gracieux et du christianisme le plus subtil.

Ainsi dans la communauté française la Provence conserve une grande place intellectuelle ; si elle ne peut plus prétendre à une autonomie politique ou linguistique, toutefois elle peut et doit conserver jalousement — avec ses deux langues française et provençale également honorables — un idéal traditionnel de clarté, de liberté, de tolérance, de bonté, de poésie.

Cliché Touring-Club.

*Menton.*

« Toi, Provence, trouve et chante », s'est écrié Mistral, lui dictant son devoir actuel. Grande mission, indiquée par un grand poète, celle même de l'Attique, celle de l'Italie. Être une des voix harmonieuses qui se sont fait entendre parmi les hommes, cela ne vaut-il pas bien des royaumes ? Cet Empire idéal de la Provence est plus réel que bien d'autres dont la grandeur périssable s'est écroulée, alors que le sien est resté intact. Empire du Soleil et que le soleil fait chanter, voici qu'il s'ouvre à nous, à la voix des grands écrivains, qui, fils de Provence ou d'ailleurs, en langue provençale ou française, en ont fixé les aspects essen-

tiels, évoqué l'histoire, les coutumes, fait vibrer l'âme profonde et lumineuse.

Mais ces grands écrivains sont légion, de langue provençale ou de langue française, originaires ou voyageurs de Provence. Le choix dans leurs œuvres était difficile; certains auteurs pleins de mérite ne figurent pas ici, certains morceaux dignes d'intérêt ont paru trop longs ou peu en rapport avec le genre d'une telle publication.

C'est ici une mosaïque de textes, qui ne prétend point être achevée ni définitive ; qu'elle paraisse agréable, ce sera déjà la récompense de ceux qui l'ont composée en toute conscience et patience.

Émile Ripert.

*Armes de la ville de Marseille.*

Phot. Bulloz.

*Émile Loubon.* — Menons dans la Crau.
Musée d'Aix.

# ANTHOLOGIE

## I. — LE PAYS

*FRÉDÉRIC MISTRAL*

### L'âme de la Provence.

..... Amo de moun païs,
Tu que dardaies, manifesto,
E dins sa lengo e dins sa gèsto ;
Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun,
Sarravon Toulouso e Bèu-Caire,
Tu qu'empurères de tout caire
Contro li nègri cavaucaire
Lis ome de Marsiho e li fiéu d'Avignoun;

Pèr la grandour di remembranço
Tu que nous sauves l'esperanço ;

Tu que dins la jouinesso, e plus caud et plus bèu,
Mau-grat la mort e l'aclapaire,
Fas regreia lou sang di paire ;
Tu qu'ispirant li dous troubaire,
Fas pièi mistraleja la voues de Mirabèu;

Car lis oundado seculàri
E si tempèsto e sis esglàri
An bèu mescla li pople, escafa li counfin,
La terro maire, la Naturo,
Nourris toujour sa pourtaduro
Dóu meme la : sa pousso duro
Toujour à l'óulivié dounara l'òli fin;

Amo de-longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro e vivo,
Qu'endihes dins lou brut dóu Rose e dóu Rousau!
Amo di séuvo armouniouso
E di calanco souleiouso,
De la patrio amo piouso,
T'apelle ! encarno-te dins mi vers prouvençau!

*Calendal.* Chant I, A. Lemerre, édit.

..... Ame de mon Pays.

Toi qui rayonnes, manifeste, — dans son histoire et dans sa langue ; — quand les barons picards, allemands, bourguignons, — pressaient Toulouse et Beaucaire, toi qui enflammas de partout — contre les noirs chevaucheurs — les hommes de Marseille et les fils d'Avignon;

Par la grandeur des souvenirs, — toi qui nous sauves l'espérance; — toi qui, dans la jeunesse, et plus chaud et plus beau, — malgré la mort et le fossoyeur, — fais reverdir le sang des pères; — toi qui, inspirant les doux Troubadours, — telle que le mistral, fais ensuite gronder la voix de Mirabeau;

Car les houles des siècles, — et leurs tempêtes et leurs horreurs, — en vain mêlent les peuples, effacent les frontières : — la terre maternelle, la Nature, — nourrit toujours ses fils — du même lait; sa dure mamelle — toujours à l'olivier donnera l'huile fine ;

Ame éternellement renaissante, — âme joyeuse et fière et vive, — qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent! — âme des bois pleins d'harmonie — et des *calanques* pleines de soleil, — de la patrie âme pieuse, — je t'appelle! incarne-toi dans mes vers provençaux!

*LOUIS MÉRY*

## La diversité de la Provence.

Bien des provinces l'emportent sur la Provence en industrie et en fécondité, mais nulle n'est plus abondante en contrastes, plus riche en cités antiques, en glorieux souvenirs ; nulle n'éveille dans

Phot. Touring-Ciub.

*La Corniche, vue prise près de la Turbie.*

le voyageur plus d'affection et de curiosité par son tiède climat, ses productions orientales, sa mer, son peuple, ses monuments. On dirait que chaque contrée méridionale du globe y est représentée avec son caractère particulier. A Arles, on retrouve l'Égypte, le delta du Rhône, où paissent d'immenses troupeaux de bœufs, le désert de la Crau, où se reproduit le phénomène du mirage, et dans ce mélange de fécondité puissante et d'éternelle aridité, surgissent de larges murailles antiques, des temples, des colonnes, des

obélisques, colorés des mêmes teintes que les monuments du Nil. L'illusion est complète, si l'on aperçoit parmi ces grandes ruines un groupe de femmes arlésiennes avec la coiffure d'Anubis.

Le Martigue attend encore son illustration. Des canaux d'eau vive et salée le divisent en îles de maisons ; on y circule par des ponts et des gondoles ; sa population est toute de marins ; toute sa richesse vient de la mer, la pêche et le sel. Rien n'est beau comme cette ville par un soir d'été. Bâtie sur un étang immense, coupée de canaux, bordée de salins, de barques et d'oliviers, avec ses débris de murs crénelés, ses clochers italiens, sa vieille architecture ; c'est la Venise de la Provence.

Marseille n'a plus rien d'ancien que son nom. Trop de civilisation et d'industrie l'ont dépouillée de ce vernis du moyen âge qui plaît au voyageur. Après vingt incendies, il a fallu la rebâtir tant de fois qu'on s'est vu forcé de demander des pierres à tous ses vieux monuments. Mais son commerce avec l'univers lui a conservé cet attrait, cette vie, ce bruit de chantiers et de môle qui rappelle Carthage et Tyr. Tous les peuples inondent ses quais, tous les pavillons flottent dans son port, tous les idiomes sonores du Midi se croisent et retentissent sur les larges palissades de pierre qui descendent à la mer. Ce n'est pas ce fracas de roues et de chevaux qui étourdit le voyageur dans une capitale, c'est un long murmure de gaieté laborieuse ; c'est un long drame de travailleurs et de marins, entremêlé de chants espagnols, provençaux, napolitains, dans un bazar en plein air où tombent les oranges de Majorque, l'huile de la Canée, les morues de Terre-Neuve, les denrées des Deux-Indes, le blé de Sicile et d'Odessa.

A Toulon, autre physionomie. C'est Naples, avec les remparts de Lille et les chantiers de Rochefort. Point de commerce de peuple à peuple comme à Marseille ; point de gaieté vive et d'étalages industriels ; mais un développement de force créatrice plus grandiose et plus imposant ; dans son port et dans son arsenal, tout est gigantesque : chantiers, vaisseaux, monuments. Les travaux s'y accomplissent dans un grave silence, et leurs résultats confondent l'imagination. Autour de la ville, le génie de Vauban a fait serpenter des remparts à fleur de glacis, et la nature a prodigué des bois de pins et d'oliviers, comme autour du Pirée et du Parthénon.

Si l'on suit la verte dentelure du rivage, en remontant vers l'Italie, on rencontre Hyères, Eden de la Provence, jardin de parfums et d'orangers, golfe sans tempête et sans hiver, que rafraîchit en été la brise odorante de l'Archipel voisin. Les îles fortunées, où les anciens portaient leurs rêves de vie épicurienne, ont leurs fièvres et leurs volcans; Hyères est un hospice naturel où le malade aspire

Phot. Touring-Club.

*Le lac d'Allos.*

une atmosphère de guérison, où l'homme heureux ne trouve que des parfums, des bains tièdes et des fleurs.

En revenant sur ses pas, par une route idéale, on n'admire que contrastes de rocs nus et de champs de vignobles et d'oliviers ; puis on gravit les versants grisâtres de la Sainte-Baume, et du sommet on croit voir sous ses pieds la forêt sombre de la Grande-Chartreuse; tout à coup, la végétation colossale expire devant des champs de blé ; on suit une arête de rochers, aqueduc immense qui porte les eaux du Mont Cassien au vallon de Gémenos; là, c'est la

Thessalie ; c'est la Pénée limpide et le frais Tempé, à côté des âpres montagnes d'Ossa et de Pélion.

Aix est une ville à part ; ville d'aspect féodal, avec de vieux hôtels sans habitants, et pavée de gazons ; elle est animée, comme Salamanque, par ses jeunes bacheliers ; elle est morte en leur absence : c'est un vaste cabinet d'étude, avec des maisons et des rues où nul bruit ne trouble la méditation ; vue au mois d'août, à midi, elle est comme un autre Herculanum déblayé qui attend son peuple. L'architecture romane et gothique y a bâti quelques églises et des clochers à flèches ; son fondateur lui a légué ses eaux thermales. La campagne d'Aix est ravissante à voir ; elle est fécondée par la petite rivière de l'Arc et d'immenses réservoirs d'eau vive ; c'est un contraste continuel de collines boisées, de rochers nus, de vignobles étagés, de vastes prairies, de touffes de pins, de gaies bastides, et de résidences féodales voilées de sycomores et de marronniers.

De Riez à Barcelonnette, on croit souvent voyager en Suisse ; la nature y est plus puissante et moins gaie qu'au Midi ; le vert des feuilles y est plus sombre, comme dans le Nord ; il y a des lacs dans les plaines, des ravins et des torrents sur les flancs des montagnes. De Sisteron à Manosque, la campagne est désolée par la Durance, rivière capricieuse qui s'oppose à toute culture voisine en changeant de lit et semant des cailloux. Çà et là quelques touffes de chênes tristes, des bordures de collines sans végétation, de pauvres villages.

On retrouve les parterres embaumés de Pestum dans la campagne de Grasse ; là le peuple fait un commerce de roses et de parfums ; il n'en est pas de plus doux au monde ; chaque usine s'y révèle de loin, comme un boudoir de Sybarite ; les brises printanières y sont embaumées d'orange et de réséda. Grasse doit ce luxe à ses belles eaux et à son tiède climat.

Ce tableau, tout incomplet qu'il est, suffit pour donner une idée de cette belle Provence dans laquelle certains observateurs aveugles n'ont vu qu'un pays frappé de stérilité, qu'un vaste sol pierreux sans ombrage et clairsemé d'orangers. Il est impossible d'apprécier en deux mots l'aspect physique de la Provence, comme on ferait en

parlant de la Bourgogne et du Poitou. On s'exposerait, en généralisant, à trop d'omissions et d'erreurs. Quel singulier coin de France que celui où l'on trouve des landes pierreuses et des prairies, des orangers et des sapins, des oliviers et des mélèzes, des chênes et des aliziers, des montagnes nues comme des îles sur une plaine féconde, des collines vertes auprès d'un roc pelé, des rivages arides

Phot. J. Giletta.

*Cueillette du jasmin aux environs de Grasse.*

auprès des promontoires couverts de pins ; presque toujours la fraîcheur de l'ombre et de l'eau, à côté d'un sol brûlant, poudreux et sans végétation.

Tant de contrastes dans l'ordre physique de la Provence doivent avoir leur effet sur le caractère de ses habitants. Et d'abord, c'est chose prouvée par de frappantes analogies, qu'une latitude méridionale imprime aux hommes, la chaleur et la vivacité du sang, avec les défauts et les qualités qui résultent d'une ardente organisation. Les Provençaux participent du caractère espagnol et italien ; ils sont indolents par nature, et laborieux par résignation, passionnés

pour les jeux et les fêtes, amants du merveilleux ; enclins à la superstition, partisans des pompes d'église et des plaisirs mondains, dévots par occasion, prompts à la colère ; faciles à apaiser ; hardis et jamais calmes dans le péril ; légers dans les relations sociales ; amoureux de leurs foyers domestiques et de leur soleil ; contempteurs des nations voisines ; oublieux des affronts récents ; francs avec rudesse ; semi-républicains à leur insu, en haine des supériorités nobiliaires trop orgueilleuses ; idolâtres du commerce ; tour à tour esclaves des impressions de haine, d'amour, de vengeance, d'amitié, de fanatisme profane ou religieux ; gais, spirituels, railleurs, hommes d'émeute et de forum dans les crises d'état ; ils rappellent par leur vive mobilité de caractère les Athéniens d'Aristide et de Périclès.

*Histoire de Provence.* Lecointe, édit.

*ANDRÉ HALLAYS*

### La Descente du Rhône en bateau.

C'est seulement du pont du bateau que le Rhône apparaît dans sa majesté, tantôt se brisant aux récifs comme un grand torrent, tantôt coulant des eaux vertes, nonchalantes et perfides, au milieu des joncs, des saules, des peupliers et des herbages ; et surtout c'est de là qu'on peut goûter la séduction unique de cette descente vers des pays de joie et d'azur, car il n'est pas un fleuve qui d'une traite aussi directe, aussi soudaine, conduise les hommes du Nord vers le rayonnement du Midi.

On quitte Lyon : des brumes, des fumées d'usines, un ciel pâle et toujours pluvieux, des verdures toutes septentrionales. Vienne : un des paysages les plus parfaits qui soient au monde, mais les lignes en sont encore estompées, rien ne vibre. A droite, le Pilat domine la vallée de ses forêts et de ses côtes rocheuses : à gauche, dans le lointain, blanchissent les cîmes neigeuses du Dauphiné : ce sont encore les limbes. A Valence se lèvent les clartés du Paradis. Les flots d'une lumière nouvelle, de la lumière, ruissellent sur le

donjon de Crussol, sur les vergers du Vivarais, sur les ruines de Rochemaure, sur les oseraies des archipels. Des oliviers ! des oliviers ! Tout à coup l'œil distingue en plein ciel les formes grandioses du Ventoux. Un soleil de feu inonde les collines pierreuses

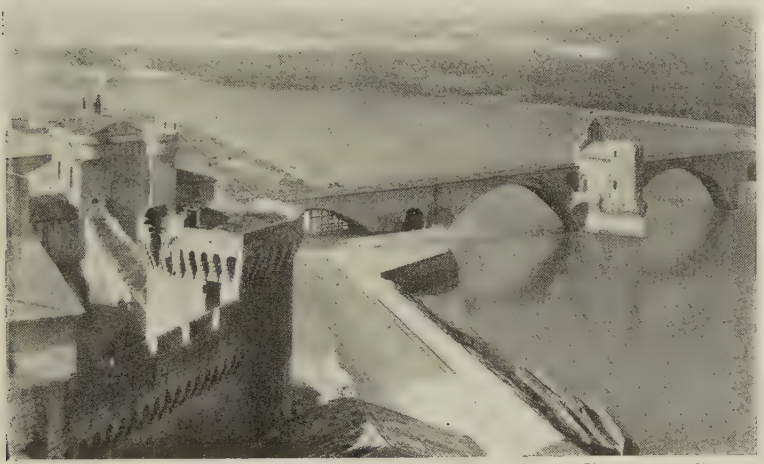


Photo Touring-Club.

*Avignon.* — Pont Saint-Bénézet.

et les châteaux ébréchés. Voici les vingt arches du Pont Saint-Esprit.

Acò's la porto santo e courounello
De la terro d'amour.

Le Ventoux grandit; le Rhône s'élargit et bleuit... C'est enfin Avignon, « la sonneuse de joie » qui surgit, illuminée par le soleil couchant.

*La Provence.* Perrin, édit.

*MICHELET*

### La Provence, rude pays...

Cette belle lumière, ce climat puissant trempe admirablement l'homme, elle lui donne la force sèche, la plus résistante; elle fait

les plus solides races, les plus robustes. Le marin provençal, catalan, celui de Gênes, de Calabre, de Grèce s'acclimatent partout. Cuivrés et bronzés, ils passent à l'état de métal. Riche couleur qui n'est point un accident de l'épiderme, mais une imbibition profonde de soleil et de vie.

La Provence a visité, a hébergé tous ces peuples et bien d'autres. Tous ont chanté les chants, dansé les danses d'Avignon, de Beau-

Archives Palais du Roure.

*Coiffe du Comtat.*

caire; tous se sont arrêtés au passage du Rhône, à ces grands carrefours des routes du Midi. Les saints de Provence (de vrais saints que j'honore) leur ont bâti des ponts et commencé la fraternité de l'Occident. Les pâles et belles femmes d'Arles au masque romain, les vives filles d'Avignon, continuant cette œuvre, ont pris par la main le grec, l'espagnol, l'italien, leur ont bon gré mal gré mené la farandole, la turque, la mauresque. Et ils n'ont plus voulu se rembarquer. Ils ont fait en Provence des villes grecques, mauresques, italiennes. Ils ont préféré les figues fiévreuses de Fréjus à celles d'Ionie ou de Tusculum, combattu les torrents, cultivé en terrasses

les pentes rapides, exigé le raisin des coteaux pierreux qui ne donnent que thym et lavande.

La Provence grecque commence visiblement près de Toulon, avant Ollioules, Gémenos, Evenos. Les hommes deviennent très fins, les femmes jolies, d'un type qui ne se trouve qu'entre Aix et Toulon. Le tout un peu maigre, un peu mesquin, mais non trapu comme les vrais Provençaux. Ceci, c'est l'homme du Var, figure fine, un peu aiguisée.

Cette poétique Provence n'en est pas moins un rude pays. Ce vent éternel qui enterre dans le sable les arbres du rivage, qui pousse les vaisseaux à la côte, n'est guère moins funeste sur terre que sur mer. Les coups de vent brusques et subits saisissent mortellement. Le Provençal est trop vif pour s'emmailloter du manteau espagnol. Et ce puissant soleil aussi, la fête ordinaire de ce pays de fête, il donne rudement sur la tête, quand d'un rayon il transfigure l'hiver en été. Il vivifie l'arbre, il le brûle. Et les gelées brûlent aussi. Plus souvent des orages, des ruisseaux qui deviennent des fleuves. Le laboureur de la Durance et du Rhône ramasse son champ au bas de la colline, ou le suit voguant à grande eau, et s'ajoutant à la terre du voisin. Nature capricieuse, passionnée, colère et charmante.

*Notre France.* A. Colin, édit.

*LIONEL DES RIEUX*

### A la Provence.

Au détour du chemin, Provence,
Déjà cette heure qui s'avance
Fait tinter du départ les grelots et les clés;
Déjà mon chien pleure et pantelle,
Déjà le cheval qu'on attelle
D'un ongle impatient martèle
La cour où pour l'adieu les gens sont assemblés...

Ah! revoir, d'azur couronnées,
Les printanières matinées;
Revoir, cuirassés d'or, les midis de juillet,

Le banc, le fuseau des aïeules,
Les chars qui transportaient les meules,
Le troupeau parmi les éteules,
Le pin où la cigale heureuse brasillait...

Revoir la mer âpre ou tranquille,
Giens et sa moite presqu'île,
Les Maures, leurs rochers qui saignent dans les flots,
Le varech, le sable de l'anse,
Et le bateau qui se balance
Et le filet que ma main lance,
Le vol du goëland, les bonds des cachalots;

Parmi l'algue et les salicornes,
Revoir les bœufs aux belles cornes
Et la blanche cavale et le brusque grignon;
Et ces fiers gardiens de Camargue,
Dont le chef justement se targue
Qu'à tout prince il peut faire nargue,
Etant l'arrière-fils d'un pape d'Avignon;

La plage où Sara dans sa crypte
Entend l'ibis de son Égypte
Chanter sous un ciel rose au ciel du Nil pareil,
La baume où pleura Magdeleine,
Et, d'os et d'armes encore pleine,
Cette victorieuse plaine
Où l'aigle ensanglanté éclipsa le soleil;

Revoir la source de Pétrarque
Et la grève où toucha la barque
De l'homme qu'un laurier innombrable avait ceint,
Et là-bas, mausolée antique,
Là-bas, forteresse gothique,
Là-bas, fontaine poétique,
Maillane, Saint-Rémy, les Baux, triangle saint!

Enfin sous la double colonne
Revoir Mistral lorsqu'il couronne
D'un ruban de velours les vierges de quinze ans,
La farandole et la ferrade,
Le toréador qui parade,
Les joutes sur l'eau de la rade,
Orange et ses héros mêlés aux paysans...

*Saint-Rémy.* — L'arc de triomphe et le mausolée de Jules.
Dessin de C. Lamy.

Provence ! ah ! combien de visages
M'ont souri dans tes paysages !
Mon cœur sous ton soleil chante comme Memnon ;
Ma mémoire en exil t'emporte,
Et si, sur le seuil de ma porte
Je trouve l'hiver, que m'importe ?
Pour me croire en été je me dirai ton nom.

*La Belle Saison.* Fontemoing, édit.

*JEAN-HENRI FABRE*

### Un repas au Mont Ventoux.

Mais déjà le ciel blanchit. Un âne brait sous les fenêtres. C'est l'heure : levons-nous. Autant eût valu ne pas se coucher. Provisions de bouche et bagages chargés, ja ! hi ! fait notre guide, et nous voilà partis...

Peu à peu, disparaissent, la température devenant trop froide, l'olivier et le chêne vert, d'abord. Puis, la vigne et l'amandier ; puis encore le mûrier, le noyer, le chêne blanc. Le buis devient abondant. On entre dans une région monotone qui s'étend de la fin des cultures à la limite inférieure des hêtres et dont la végétation dominante est la sarriette des montagnes, connue ici sous le nom vulgaire de *Pébre d'ase*, poivre d'âne, à cause de l'âcre saveur de son menu feuillage, imprégné d'huile essentielle. Certains petits fromages, faisant partie de nos provisions, sont poudrés de cette forte épice. Plus d'un déjà les entame en esprit, plus d'un jette un regard d'affamé sur les sacoches aux vivres que porte le mulet. Avec notre rude et matinale gymnastique, l'appétit est venu, mieux que l'appétit, une faim dévorante, ce qu'Horace appelle *latrantem stomachum*. J'enseigne à mes collègues à tromper cette angoisse stomacale jusqu'à la prochaine halte ; je leur indique, au milieu des pierrailles, une petite oseille à feuilles en fer de flèche, le *Rumex scutatus ;* et prêchant moi-même d'exemple, j'en cueille une bouchée. On rit d'abord de ma proposition. Je laisse rire, et bientôt, je les vois tous occupés, à qui mieux mieux, à la cueillette de la précieuse oseille.

Tout en mâchant l'acide feuille, on atteint les hêtres, d'abord larges buissons, isolés, traînant à terre ; bientôt arbres nains, serrés l'un contre l'autre ; enfin, troncs vigoureux, forêt épaisse et sombre, dont le sol est un chaos de blocs calcaires. Surchargés en hiver par le poids des neiges, battus toute l'année par les furieux coups d'haleine du mistral, beaucoup sont ébranchés, tordus, dans des positions bizarres, ou même couchés à terre. Une heure et plus se passe à traverser la zone boisée, qui, de loin, apparaît sur les

flancs du Ventoux, comme une ceinture noire. Voici que, de nouveau, les hêtres deviennent buissonnants et clairsemés. Nous avons atteint leur limite supérieure et, au grand soulagement de tous, malgré les feuilles d'oseille, nous avons atteint la halte choisie pour notre déjeuner.

Nous sommes à la fontaine de la Grave, mince filet d'eau reçu au sortir du sol dans une série de longues auges en tronc de hêtre,

Archives Palais du Roure

*Jean-Henri Fabre à sa table de travail.*

où les bergers de la montagne viennent faire boire leurs troupeaux. La température de la source est de sept degrés, fraîcheur inestimable pour nous, qui sortons des fournaises caniculaires de la plaine. La nappe est étalée sur un charmant tapis de plantes alpines, parmi lesquelles brille la paronyque à feuilles de serpolet, dont les larges et minces bractées ressemblent à des écailles d'argent. Les vivres sont tirés de leurs sacoches, les bouteilles exhumées de leur couche de foin. Ici, les pièces de résistance, les gigots bourrés d'ail et les piles de pain ; là, les fades poulets, qui amuseront un moment les molaires, quand sera apaisée la grosse faim ; non loin, à une place d'honneur, les fromages du Ventoux épicés

avec la sarriette des montagnes, les petits fromages au *Pébre d'ase ;* tout à côté, les saucissons d'Arles, dont la chair rose est marbrée de cubes de lard et de grains entiers de poivre ; par ici, en ce coin, les olives vertes, ruisselantes encore de saumure, et les olives noires assaisonnées d'huile ; en cet autre, les melons de Cavaillon, les uns à chair blanche, les autres à chair orangée, car il y en a pour tous les goûts ; en celui-ci, le pot aux anchois, qui font boire sec pour avoir du jarret; enfin les bouteilles au frais dans l'eau glacée de cette auge. N'oublions-nous rien ? Si, nous oublions le maître dessert, l'oignon, qui se mange cru avec du sel...

Alors commence un de ces repas homériques qui font date en la vie. Les premières bouchées ont quelque chose de frénétique. Tranches de gigots et morceaux de pain se succèdent avec une rapidité alarmante. Chacun, sans communiquer aux autres ses appréhensions, jette un regard anxieux sur les victuailles et se dit : « Si l'on y va de la sorte, en aurons-nous assez pour ce soir et demain ? »

*Souvenirs entomologiques.* Delagrave, édit.

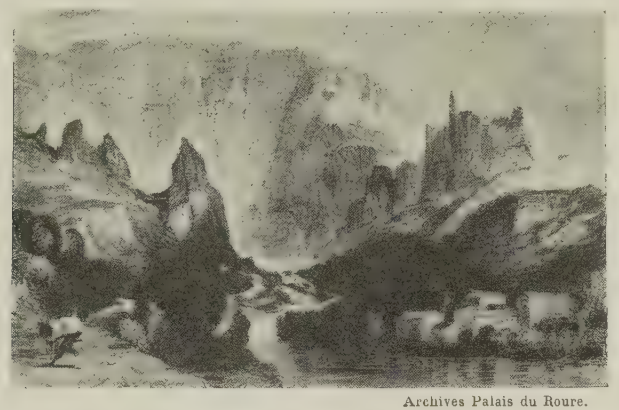
## *L'ABBÉ PAPON*

### La Fontaine de Vaucluse.

D'Avignon on peut aller voir la Fontaine de Vaucluse, si célèbre par les noms de Pétrarque et de Laure. Ce voyage, si on le fait dans la belle saison, sera d'autant plus agréable que, pour y aller, on traverse la plus belle partie du terroir d'Avignon et celui de Lîle qui est dans une plaine charmante. On passe ensuite dans un vallon, le long duquel s'élève, en fer à cheval, une montagne de pierre vive, et l'on arrive par un chemin étroit et pierreux, au pied d'un rocher fort haut et taillé à pic, où l'on trouve un antre assez vaste, dont l'obscurité a quelque chose d'effrayant. On peut y entrer, si l'eau est basse; on y voit deux grandes cavernes, dont la première a plus de soixante pieds de haut sur l'arc qui en forme l'entrée ; l'autre paraît avoir cent pieds de large, presque autant de pro-

fondeur, et n'a qu'environ vingt pieds d'élévation. C'est vers le milieu de cet antre que s'élève, sans jet et sans bouillon, dans un bassin ovale, d'environ dix-huit toises dans son plus grand diamètre, la source abondante qui forme la Sorgue, et porte bateau presque en sortant du rocher.

Quand elle est dans son état ordinaire, l'eau s'échappe par des conduits souterrains jusqu'à son lit ; mais, après de grandes pluies, elle s'élève au-dessus d'une espèce de môle qui est devant l'antre, y forme un bassin dont la surface est unie comme la glace, ensuite



Archives Palais du Roure.

*T. Allon.* — Fontaine de Vaucluse et Château des évêques de Cavaillon.
Gravure de J.-C. Bentley.

elle se précipite avec un bruit affreux à travers les débris des rochers, les blanchit de son écume, et semble faire des efforts pour fuir vers l'endroit où, ne trouvant plus d'obstacles, elle prend un cours paisible. Je l'ai vue dans cet état, et il faut avouer que le bruit de l'eau, répété par l'écho, l'écume bondissante, la solitude du lieu, l'aridité et la hauteur du rocher, les blocs énormes qui, étant déjà séparés de la masse par de larges crevasses, sont suspendus sur votre tête, et semblent vous menacer, ceux qui sont près de s'arracher, par leur pesanteur et par leur situation inclinée, du terrain rapide dans lequel ils se sont enfoncés quelques pieds en tombant de la montagne : tous ces objets font sur l'âme une impression qu'il faut avoir éprouvée.

*Voyage littéraire de Provence*, 1780.

*PAUL MARIÉTON*

## Sur la route de Maillane.

J'approche de Graveson : la route serpente au pied de la Montagnette qui cache maintenant la vue de Barbentane. Très singulière, cette petite chaîne isolée le long du Rhône, entre Avignon et Tarascon. Toute en vallons sauvages, incultes, déserts, elle ne fait pas soupçonner dans ses replis, le monastère de Frigolet (de *ferigoulo*, thym) qui s'y abrite avec ses dépendances et son enceinte de forteresse. Elle a ici des tons de feuille morte et c'est un singulier contraste avec la mousse blanche et rose, tremblante, des pêchers et des amandiers en fleurs, qui ondulent sur la plaine jusqu'à sa base. Comment exprimer l'attrait mystérieux de cette Montagnette pelée, tigrée de saxifrages, avec çà et là de petites combes bien garanties du vent, pleines de pins au vert feuillage, et tendre dans l'éclat du roc argenté? Et tout à coup ces abruptes falaises où se suspendent, plus orientaux, des pins parasols! Toute la vision est serrée, courte, si poétique!

Archives Palais du Roure.

*La tombe de Mistral au cimetière de Maillane.*

Nous reprenons la plaine, la blanche Montagnette poursuivant son moutonnement bas et aride le long du Rhône, pour garantir ce pays fortuné des violences du mistral purificateur. Voici l'olivier : le paysage change. L'horizon est borné de même, en haut par le Ventoux qui prend des airs de vieux fantôme dans la brume dorée, en bas par les Alpilles. Après Graveson au clocher ciselé en choux de pierre, — comme sont la plupart des clochers au pays d'Arles, —

et autour de Maillane, les cyprès en haie serrée abondent maintenant. Ils s'alignent, par rangées hautes donnant l'illusion de cathédrales, entre l'immuable horizon lointain, dentelé des montagnes, et la floraison vaporeuse des jeunes pêchers. C'est une symphonie à trois couleurs que m'a jouée le paysage...

J'ai déjà expliqué en deux mots ce qu'était la maison de Mistral. C'est la villa du poète, dans sa simplicité. Il a cherché sans doute, comme son aïeul de Tibur, l'*aurea mediocritas*. Mais la demeure de Mistral est plus et mieux que cela. Dites-vous que cet inspiré, ce chanteur, est à sa manière un représentant du peuple, le symbole vivant de sa Provence, de sa race et de son génie. Aussi Maillane voit-elle arriver chez le maître, les pèlerins du Midi, de l'*empire du soleil*, chaque année plus nombreux.

*La Terre provençale*, A. Lemerre, édit.

*ALEXANDRE DUMAS*

### Le Mistral dans la Crau.

... Au reste, c'est quelque chose d'étrange à la vue que cette vaste plaine qui a ses mirages et ses ouragans comme le désert : c'est là que ce bon mistral, avec lequel nous avions fait connaissance à Avignon, a établi sa résidence. Comme rien ne s'oppose à ses rafales, il s'y déploie dans toute sa majesté ; aussi à ses premières haleines, troupeaux, chiens et bergers, qui connaissent leur ennemi, se hâtent de se rapprocher, de se serrer les uns contre les autres, et d'opposer une masse compacte à toutes ses attaques. Alors le mistral gémit, siffle, rugit, éclate ; tantôt il parcourt la Crau sous la forme d'un tourbillon, et alors les pierres s'élèvent en tournoyant comme une trombe ; tantôt il s'élance en rafales étroites, et alors il chasse les pierres devant lui comme des feuilles ; tantôt enfin il rase la terre comme une vaste herse de bronze et alors s'il trouve isolés, moutons, bergers ou cabanes, il les emporte, les roule, les meurtrit, les brise, les anéantit : on dirait que dans sa course, il les dévore, car on ne trouve pas même, lorsqu'il est rentré dans ses

montagnes, les débris des choses que sa colère a enveloppées en passant dans les plis de son terrible manteau.

Aussi chez les anciens, le mistral passait-il pour un dieu, et Sénèque, qui en énumère les salutaires influences, raconte-t-il qu'Auguste lui éleva un temple.

*Impressions de voyage.* Calmann-Lévy, édit.

Archives Palais du Roure

*P. Vayson.* — Berger de la Crau.
Musée Arlaten.

## *JEANNE DE FLANDREYSY*

### Le désert de sel.

Peu de paysages s'imposent à l'âme avec moins de moyens que cette plaine sans relief, par où le Rhône vient jusqu'à la mer. Des différentes lignes que l'esthétique a nommées, une seule se montre ici et règne souverainement, certains même diraient despotiquement : la ligne horizontale. En pleine Camargue, il faut faire bien du chemin pour rencontrer un plan vertical, nous ne sommes pas assez prétentieuse pour dire une maison ou un homme, mais simplement un pin ou un tamaris. Un buisson devient une manière de personnage ; on vous dit : « Après avoir passé près *du Pin*, vous

vous dirigerez vers *le Tamaris.* » Toutefois, gardons-nous de tourner en raillerie cet hommage indirect à la pureté d'une atmosphère si limpide que l'on peut se guider, de très loin, sur une touffe d'herbe. Songeons aussi, et cela ne va pas sans mélancolie, que ce pin, penché là-bas sur une humble cabane de gardian, est le dernier vestige d'une forêt ancienne, mentionnée dans les plus vieux textes,

Archives Palais du Roure.

*Dunes de la Petite-Camargue.*

autrefois pleine d'ombre et de fraîcheur, dans ce désert où maintenant délire Mireille, sous un implacable soleil :

« *Et la chaleur, de plus en plus vive, — de plus en plus devient ardente ; — et du soleil qui monte au zénith du ciel pur, — du grand soleil les rayons et le hâle, — pleuvent à verse comme une giboulée* : *— tel un lion dans la faim qui le tourmente, — dévore du regard les déserts abyssins.* »

Sur la plaine sans limites, que les *enganes* et les *saladelles* revêtent d'un épais tapis nuancé par les saisons, la lumière est pour ainsi dire le seul être vivant. A chaque heure elle est différente, blonde et calme le matin, vermeille et riche dans les midis accablants, elle fait, au crépuscule, courir des ruisseaux d'argent sur les

chemins. Dans les lointains bleutés se dessinent les derniers contreforts des Cévennes et des Alpes, lignes tremblantes et heurtées sur le ciel profond. Alors l'esprit se reporte vers l'époque géologique, si éloignée de nous, où les flots bleus de la Méditerranée occupaient encore cet immense golfe, avant d'en être chassée peu à peu, lentement, au cours de dizaines de siècles, par la masse sans cesse envahissante des alluvions. Le fleuve fait reculer la mer, il passe sur les terres comme une force niveleuse, rendant à la plaine qu'il exhausse tout ce que l'érosion a pris aux montagnes. Aucun détail joli, menu, séduisant, ne détourne ici la pensée ; avec le peu que chacun sait de géologie, il est facile d'évoquer, en un tel paysage, ces grandes luttes des éléments, guerres éternelles et sans trêve, où les forces engagées sont supérieures à toutes les forces humaines; à constater de pareilles lois, la science la plus impersonnelle prend une poésie large, intense, profonde que pourraient lui envier bien des épopées.

Pour comprendre parfaitement ces caractères de la Camargue, il faut y vivre la vie rude des habitants ; il faut au moins la traverser lentement à cheval ou en voiture, d'Arles aux Saintes-Maries-de-la-Mer et des Saintes à Aigues-Mortes. Mais ce n'est pas un itinéraire à recommander aux touristes pressés ou très soucieux de confortable. Ceux-là viennent directement de Nîmes et ne voient que la lisière de la Camargue, zone frontière où les laisses du Rhône mettent de légères ondulations, où les haies d'arbres ne sont pas rares et s'élèvent même, quelquefois, sur un étroit remblai de terre entre deux étangs.

C'est une région plus civilisée, plus transformée par la main des hommes que la vraie Camargue ; les canaux sont nombreux et larges, bien entretenus, animés à certaines saisons, par une batellerie assez intense, qui transporte sur de vieilles péniches de bois les gros fûts alignés le long des quais. Le canal est bien dans ce pays la véritable artère vivante, et l'on aime à voir sur ces rives l'effort de ces attelages aux grands colliers aragonais, parés de pompons en laine rouge et souvent garnis de sonnailles. Quelle différence avec ces *roubines* que l'on rencontre entre Arles et les Saintes, envahies par une haie frissonnante de roseaux, asile presque inviolable des poules d'eau et des sarcelles.

Ailleurs, en Bretagne, par exemple, comme l'a dit d'une façon si large le maître de Hérédia :

« La Mer sans fin commence où la terre finit. »

Il n'en est pas de même ici, la terre et l'eau se pénètrent et n'ont pas entre elles cette rigoureuse limite du granit armoricain. Cette eau même qui dort sans remous et sans rides, est-ce la mer, est-ce un étang ? Toute vie semble l'avoir abandonnée et cependant elle couvre de richesses ce sol, qu'autrefois se réservaient les rois avec une convoitise jalouse, et qu'exploitent maintenant des usines bien outillées.

Ainsi, une région de transition entre la terre et la mer, où l'on ne saurait dire lequel l'emporte de ces deux éléments, un filet brillant de canaux qui semble retenir dans ses mailles d'argent toutes les parties solides de terre brune contre une dérive possible, voilà le pays où s'est élevée un jour une église forteresse, l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer, sur la terrasse de laquelle Mireille est venue mourir.

*Le Figaro*, Supplément littéraire, 9 mars 1909.

*VICTOR HUGO*

### A l'estuaire du Rhône.

Je suis descendu ce matin d'Arles à dix heures par le paquebot à vapeur. A partir d'Arles les embarcations marines se montrent sur le fleuve, les rivages reculent et s'aplatissent, puis l'énorme plaine déserte de la Camargue s'empare de la rive gauche, puis l'horizon devient immense. Au midi, le ciel semble se lever comme si sa voûte grandissait. Tout à coup une ligne bleue apparaît. C'est la Méditerranée.

Le vent soufflait de terre, les matelots avaient largué les voiles du paquebot qui avançait rapidement; les rives basses des issues du Rhône se repliaient derrière le navire, et s'évasaient à droite et à gauche comme les bords de la bouche d'une conque; la terre ne nous montrait déjà plus que les hautes collines où vint s'abriter la

colonie phocéenne, et le mont Coudon qui fait une magnifique ampoule dans l'horizon de Marseille comme le mont Ventoux dans l'horizon d'Avignon[1]. L'atmosphère était si transparente que, bien qu'à une distance de douze ou quinze lieues, j'apercevais distinctement toutes les nervures de la montagne, les pentes verdâtres des pâturages et les capricieuses déchirures des torrents.

Photo Lévy-Neurdein.

*Marseille.* — Tartane dans l'avant-port.

La vague se gonflait; cependant l'eau était encore fangeuse, mais nous voyions devant nous grandir, s'épaissir et s'approcher la ligne bleue où apparaissaient d'éclatantes flaques d'écume. De temps en temps nous rencontrions des espèces de croix penchées au loin au milieu des vagues, ce sont des mâts de navires naufragés que le hunier coupe vers le haut comme la traverse d'une croix.

Nous étions encore dans le dégorgement du Rhône. Le moment où l'on entre dans le flot de la Méditerranée est admirable. Le flot

1. Erreur géographique, le mont Coudon domine Toulon et n'est pas visible de l'estuaire du Rhône. C'est sans doute du massif de *Marseille-Veyre* que veut parler Victor Hugo.

de la mer est séparé du flot du fleuve d'une manière si distincte et si tranchée qu'il y a un instant appréciable où la proue du navire est dans l'eau bleue tandis que l'arrière est encore dans l'eau jaune. Je ne comprends pas comment le Rhône fait pour venir à bout de se mêler à cette chaste mer.

Une fois qu'on est dans le flot bleu, le Rhône devient à son tour une ligne blonde qui s'enfonce et se perd derrière les vagues et l'on a sous les yeux un spectacle ravissant. La mer est un saphir, comme je le disais tout à l'heure ; le ciel est une turquoise.

Ce matin le vent était violent, la Méditerranée bondissait joyeusement : il y avait de la mer, comme disent les matelots. Ce n'étaient pas les larges lames de l'Océan qui vont devant elles et qui se déroulent royalement dans l'immensité ; c'étaient des houles courtes, brusques, furieuses. L'Océan est à son aise, il tourne autour du monde ; la Méditerranée est dans un vase et le vent la secoue, c'est ce qui lui donne cette vague haletante, brève et trapue. Le flot se ramasse et lutte. Il a autant de colère que le flot de l'Océan et moins d'espace. De là ces effrayantes tempêtes de la Méditerranée.

*En voyage : Alpes et Pyrénées.* Marseille, 30 septembre 1839, Hetzel, édit.

*ALPHONSE DAUDET*

### Le Vacarès.

Ce qu'il y a de plus beau en Camargue, c'est le Vacarès. Souvent abandonnant la chasse, je viens m'asseoir au bord de ce lac salé, une petite mer qui semble un morceau de la grande, enfermé dans les terres et devenu familier par sa captivité même. Au lieu de ce desséchement, de cette aridité qui attristent d'ordinaire les côtes, le Vacarès, sur son rivage un peu haut, tout vert d'herbe fine, veloutée, étale une flore originale et charmante, des centaurées, des trèfles d'eau, des gentianes et ces jolies *saladelles*, bleues en hiver, rouges en été, qui transforment leur couleur au changement d'atmosphère, et, dans une floraison ininterrompue, marquent les saisons de leurs tons divers.

Vers cinq heures du soir, à l'heure où le soleil décline, ces trois lieues d'eau sans une barque, sans une voile pour limiter, transformer leur étendue, ont un aspect admirable. Ce n'est plus le charme intime des *clairs,* des *roubines,* apparaissant de distance en distance entre les plis d'un terrain marneux sous lequel on sent l'eau filtrer partout, prête à se montrer à la moindre dépression du sol. Ici l'impression est grande, large. De loin ce rayonnement de vagues attire des troupes de macreuses, des hérons, des butors, des flamands au ventre blanc, aux ailes roses, s'alignant pour pêcher tout le long du rivage de façon à disposer leurs teintes diverses en une longue bande égale ; et puis des ibis, de vrais ibis d'Égypte bien chez eux dans ce soleil splendide et ce paysage muet. De ma place, en effet, je n'entends rien que l'eau qui clapote, et la voix du gardien qui rappelle ses chevaux dispersés sur le bord. Ils ont tous des noms retentissants : « Cifer ! (Lucifer)... L'Estello !... L'Estournelle !... » Chaque bête, en s'entendant nommer, accourt la crinière au vent, et vient manger l'avoine dans la main du gardien...

Plus loin, toujours sur la même rive, se trouve une grande *manado* (troupeau) de bœufs paissant en liberté comme les chevaux ; de temps en temps j'aperçois au-dessus d'un bouquet de tamaris, l'arête de leurs dos courbés, et leurs petites cornes en croissant qui se dressent. La plupart de ces bœufs de Camargue sont élevés pour courir dans les *ferrades,* les fêtes de villages ; et quelques-uns ont des noms déjà célèbres par tous les cirques de Provence et de Languedoc. C'est ainsi que la *manado* voisine compte entre autres un terrible combattant appelé le *Romain,* qui a décousu je ne sais combien d'hommes et de chevaux aux courses d'Arles, de Nîmes, de Tarascon. Aussi ses compagnons l'ont-ils pris pour chef ; car, dans ces étranges troupeaux, les bêtes se gouvernent elles-mêmes, groupées autour d'un vieux taureau qu'elles adoptent pour conducteur. Quand l'ouragan tombe sur la Camargue, terrible dans cette grande plaine où rien ne le détourne, ne l'arrête, il faut voir la *manado* se serrer derrière son chef, toutes les têtes baissées tournant du côté du vent ces larges fronts où la force du bœuf se condense. Nos bergers provençaux appellent cette manœuvre : *vira la*

*bano au giscle* (tourner la corne au vent). Et malheur aux troupeaux qui ne s'y conforment pas. Aveuglée par la pluie, entraînée par le vent, la *manado* en déroute tourne sur elle-même, s'effare, se disperse, et les bœufs éperdus, courant devant eux pour échapper

Archives Palais du Roure.

Le Vacarés.

à la tempête, se précipitent dans le Rhône, dans le Vacarés ou dans la mer.

*Études et paysages : En Camargue.* Flammarion, édit..

## *CHARLES MAURRAS*

### Les collines battues du vent.

Passé Arles, commencent de grands pays muets, peu différents de ceux qu'aima le funèbre Vigny. Cependant cette plate et maréca-

geuse campagne, dure plaine où, dit un poète, les derniers enfants de la terre essuyèrent les coups des puissances du ciel, ne conseille à l'esprit aucune détresse. Son silence a le caractère de la destinée accomplie. Rien ne change, tout est fixé. Entre le ciel de saphir bleu et la lointaine mer d'opale, on y semble à couvert de vicissitudes et de labeur.

Mais, après Miramas, sur la limite des arrondissements d'Arles et d'Aix, la nappe des terrains se plisse et s'ondule, les choses recommencent de souffrir et de sangloter à l'envi des choses humaines. Sur les tertres lépreux apparaissent des lots de pauvre terre jaune que parsèment des cailloux blancs. De tous côtés, le roc affleure, déchirant l'étoffe subtile du terreau. Le mistral et le vent d'ouest s'y déchaînent en liberté, au milieu des peuplades d'amandiers frêles et chétifs, tordus en des formes plaintives et levant leurs bras noirs sur la terre empourprée comme s'ils imploraient une vengeance et un pardon. Mais le ciel ne s'arrête pas de les flageller. Aucun mot ne peut dire le désespoir de ces arbrisseaux misérables, sous les coups du vent éternel. Je le perçus à l'heure du coucher du soleil, quand la voix du mistral se fait déchirante et cruelle. Ce n'est d'un bout à l'autre de cette plaine abandonnée qu'un geste et qu'un cri de pitié.

L'étang de Berre est entouré d'un demi-cirque de collines qui se plient en arc byzantin et qui s'ouvrent vers le couchant pour lui frayer une communication à la mer. Ces collines sont d'une grande sévérité. Tout le haut de leurs corps est nu. Depuis de très longs âges, les ondées d'hiver et d'automne ne cessent de précipiter la terre meuble qui donnait à la pierre sa toison et son vêtement. Maintenant le squelette du sol est visible partout. Tout ce plateau élance, du linceul végétal attaché encore à son flanc, des têtes rasées et brillantes comme les ossements d'un héros déterré. Cette surface nue enduite d'une couleur livide ou sanglante, je ne sais rien d'aussi lugubre ! Sur les pentes s'agrippent des touffes de kermès et de ces chênes nains dont la verdure sombre ne cède point à la lumière, mais fait une tache éternelle par les plus beaux soleils d'été. Les arbustes enracinés dans le calcaire ne plient pas non plus sous le vent. Raidissant leurs baguettes, ils se contentent de gémir en égra-

tignant le mistral. Musique aiguë, mais incessante, à laquelle s'ajoute le ton grave du pin.

Le train s'arrête au cœur de cette terre d'affliction. C'est là que je descends, à la petite gare que l'administration a nommée le Pas-des-Lanciers. Le nom provençal de ce lieu est *lou pas de l'ancié*, c'est-à-dire, selon les uns, *pas de l'angoisse*, selon d'autres, *du défilé*. Peut-être, après tout, que nos pères avaient voulu signifier

Photo Lévy-Neurdein.

*La Sainte-Baume.* — Col et pic de Bretagne.

l'âme tragique d'une solitude battue du vent. Mais leur sentiment s'est perdu, et leur mot s'est défiguré.

Les cartographes ont massacré la Provence, les ethnographes ne l'ont pas beaucoup mieux traitée. Je voudrais y conduire les esprits simples à qui tout le paysage du Midi semble fait de pure allégresse et qui placent au Nord le refuge définitif des cœurs tristes et repliés. Il me serait facile de leur montrer ici les tristesses de la lumière à l'heure de son agonie. La sensation s'accroît des reflets de la nappe d'eau qui étend, au milieu d'une terre maigre et dorée, ses pâles successions de nuances demi-mourantes. Sur la plage éloignée de Vitrolles et de Berre, les salins réfléchissent au fond de leurs carreaux la pulsation régulière du crépuscule. Aussitôt

le soleil disparu sous les nuées fauves, un souffle d'extinction accourt en gémissant sur le monde décomposé et l'on dirait qu'eux-mêmes, les sages oliviers, aient, sur leurs troncs inébranlables, cédé à la voix du chagrin qui s'exhale de tout. Leurs cimes claires sont touchées du frémissement et palpitent ensemble dans le nocturne effroi qui tourmente plus loin la plume des roseaux et l'écharpe des tamaris.

*Anthinéa* Champion-Flammarion, édit.

*ÉMILE ZOLA*

### Paysage Aixois.

Le pays s'étendait à deux lieues, fermé par un mur de collines jaunes, que des bois de pins tachaient de noir; pays terrible aux landes séchées, aux arêtes rocheuses déchirant le sol. Les quelques coins de terre labourable étalaient des mares saignantes, des champs rouges, où s'alignaient des files d'amandiers maigres, des têtes grises d'oliviers, des traînées de vignes rayant la campagne de leurs souches brunes. On aurait dit qu'un immense incendie avait passé là, semant sur les hauteurs les cendres des forêts, brûlant les prairies, laissant son éclat et sa chaleur de fournaise dans les creux. A peine, de loin en loin, le vert pâle d'un carré de blé mettait-il une note tendre. L'horizon restait farouche, sans un filet d'eau, mourant de soif, s'envolant par grandes poussières aux moindres haleines. Et tout au bout, par un coin écroulé des collines de l'horizon, on apercevait un lointain de verdures humides, une échappée de la vallée voisine, que fécondait la Viorne, une rivière descendue des gorges de la Seille.

*La Faute de l'abbé Mouret.* Fasquelle, édit.

*MAURICE BARRÈS*

### Le printemps à Mirabeau.

De ce haut promontoire (la terrasse du château) le regard s'étend sur un cercle parfait de collines. Voulez-vous que nous regardion.

ensemble les aspects de ce paysage où les pierrailles, la broussaille et le dur soleil dominent, et sur qui l'éloignement recompose une beauté si touchante ?

A gauche, au fond de l'étroite vallée où passe le chemin d'Avignon à Sisteron, et par la trouée qu'elle creuse entre les collines, s'ouvre et s'épanouit la plus belle vue sur la Durance. La rivière, à

*Gustave Gagliardini.* — Le village de Roussillon.
Musée du Luxembourg.

cet endroit, forme un coude et s'étale, en sorte qu'elle apparaît de loin comme un lac de montagne. Cette eau qui luit entre les collines brûlées est la seule fraîcheur, le seul objet qui détende les nerfs dans ces étendues désertiques. Les champs et les mamelons de sable y sont semés de chapelles et parfois de pierres votives, dont la statue a disparu, survivance manifeste des dieux termes gallo-romains. Çà et là, des puits protégés par une maçonnerie en forme d'échauguette, qui remonte, dit-on, à la préhistoire, sont les vestiges mélancoliques d'un temps où l'endroit était habité. Au loin, sur un sommet, l'on voit briller un étrange petit village rose, et plus loin, par les grands jours de clarté, la neige des Alpes limite l'horizon.

A droite, dans une brèche des collines, le mont de la Victoire dresse son mur tragique et ne se laisse pas franchir par le regard. Et plus près, c'est la montagne du Saint-Sépulcre, une superbe masse ronde qui sépare du château « le Grand Jardin ». Ce « Grand Jardin », un vallon, une sorte de fond de lac, bien mis en culture, fait toute la richesse du village. Un ruisselet y serpente, le plus souvent desséché. Des soins séculaires ont créé sur ces versants arides des petits champs en terrasse, des vignes et des vergers d'amandiers, d'oliviers. Humbles merveilles du labeur, qui se perdent bientôt dans les rochers et la broussaille, et la grande montagne, trop souvent dévastée par les incendies, s'achève quasi nue.

Celui qui la contemple depuis notre belvédère, s'il se penche un peu sur le mur, aperçoit isolée sur sa petite colline, à la lisière du village, la vieille église. Ainsi placée sur un piédestal, au-dessous du château, elle semble une seconde maison forte. Parfois, l'on voit, si nets à travers la lumière, deux, trois enfants, en sautillant, y pénétrer. Qu'elle est solitaire, cette vieille église ombreuse ! Comme j'imagine, à cette place, sur cet Acropole, un Parthénon, quelque vestige de la Grèce ou de Rome.

Le promenoir ordinaire des hôtes de Mirabeau, c'est toujours le bois Saint-Jean. De plain-pied avec le château et la terrasse plantée de pins, on le gagne sans quitter la crête, en suivant ce qui subsiste de la route que l'Orateur fit construire afin de mener triomphalement sa jeune épouse. Et dès son abord on respire le parfum de toutes les plantes qui feutrent ce pauvre terrain. (L'odeur fraîche des lilas s'y mêlait, ce matin, à l'odeur chaude des pins.) Pauvre terrain, qui n'a que des produits rares, quelques amandes, quelques truffes, une forêt dont la maigreur ferait sourire un homme du Nord ; mais c'est, tout à l'abandon, la grâce divine de la Provence. A quelque heure du jour que l'on suive ses chemins mal entretenus, on y est sûr d'y trouver les jeux éblouissants du soleil et de l'ombre. On circule au milieu de pins élégants et droits, jeunes aristocrates élancés, au-dessous desquels les bizarres genévriers se livrent aux contorsions les plus maniérées. Çà et là des clairières où luisent des bouquets de chênes verts. Aux heures du soir, on imagine ce bois Saint-Jean comme un domaine consacré à une divinité de première

grandeur, comme une pinède digne d'inspirer Puvis de Chavannes, où se trouvent les petites chapelles de Pan et des Nymphes, les abris des cultes rustiques ; cependant le menu peuple garde ses droits, et le jeune chèvrefeuille enlace avec effronterie, de ses guirlandes parfumées, toutes les beautés en broussailles. Sur un sol d'aiguilles qui craquent, tandis que le vent met dans les arbres le bruit de la mer, la surprise que l'on attend c'est d'apercevoir un écureuil dont la faiblesse et la rapidité attendrissent. Et soudain l'on se trouve à l'extrémité du promontoire : par-dessus les pins qui dévalent avec la pente très rapide, on découvre, dans le fond, la Durance roulant ses eaux boueuses, et tout en face, sur l'autre rive, une masse imposante qui ferme à quelques centaines de mètres l'horizon. Décor tragique, inattendu ! C'est exactement la côte, encerclée par le Tage, qui supporte Tolède. Mais ici, rien que le pauvre toit d'une misérable ferme, posée sur le dos de l'énorme montagne, comme une mouche sur un bœut.

*Le Mystère en pleine lumière.* Plon-Nourrit, édit.

*LACORDAIRE*

### La forêt de la Sainte-Baume.

Au centre de roches hautes et alignées, qui ressemblent à un rideau de pierre, l'œil découvre une habitation qui y est comme suspendue, et à ses pieds une forêt dont la nouveauté le saisit. Ce n'est plus le pin maigre et odorant de la Provence, ni le chêne vert, ni rien des ombrages que le voyageur a rencontrés sur sa route ; on dirait que, par un prodige inexplicable, le Nord a jeté là toute la magnificence de sa végétation. C'est le sol et le ciel du Midi avec les futaies de l'Angleterre. Tout proche, à deux pas, sur les flancs de la montagne, on retrouve la nature vraie du pays ; ce point-là seul fait exception. Et si l'on y pénètre, la forêt vous couvre aussitôt de toute sa majesté, semblable en ses profondeurs, en ses voiles et ses silences, à ces bois sacrés que la hache des anciens ne profanait jamais. Là aussi les siècles seuls ont accès ; seuls ils ont

exercé le droit d'abattre les vieux troncs et d'en rajeunir la sève ; seuls ils ont régné et règnent encore, instruments d'un respect qui vient de plus haut qu'eux, et qui ajoute au saisissement du regard celui de la pensée...

*Vie de Sainte Marie-Madeleine.* De Gigord, édit.

Archives Palais du Roure.

*L'ancien monastère de la Sainte-Baume.*

*A. DE LAMARTINE*

## Dans le golfe de La Ciotat (Juillet 1832).

Soit hasard, soit manœuvre secrète de nos officiers, nous nous trouvons forcés par le vent à entrer à trois heures dans le golfe riant de La Ciotat, petite ville de la côte de Provence, où notre capitaine et presque tous nos matelots ont leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. A l'abri d'un petit môle qui se détache d'une colline gracieuse, toute revêtue de vignes, de figuiers et d'oli-

viers, comme une main amie que le rivage tend aux matelots, nous laissons tomber l'ancre. L'eau est sans ride et tellement transparente, qu'à vingt pieds de profondeur nous voyons briller les cailloux et les coquillages, ondoyer les longues herbes marines, et courir des milliers de poissons aux écailles chatoyantes...

Nous descendons à terre sur les instances de notre capitaine, qui

*La Ciotat.*
D'après une lithographie de Garneray, 1820.

veut nous présenter sa femme et nous montrer sa maison. La ville ressemble aux jolies villes du royaume de Naples sur la côte de Gaëte. Tout est rayonnant, gai, serein ; l'existence est une fête continuelle dans les climats du Midi. Heureux l'homme qui naît et qui meurt au soleil ! Heureux surtout celui qui a sa maison, la maison et le jardin de ses pères, au bord de cette mer dont chaque vague est une étincelle qui jette sa lumière et son éclat sur la terre !...

A un mille à l'ouest, sur la côte, les montagnes sont cassées comme à coups de massue ; les fragments énormes sont tombés, çà et là, sur les pieds des montagnes ou sous les flots bleus et verdâtres

de la mer qui les baigne. La mer y brise sans cesse, et de la lame qui arrive avec un bruit alternatif et sourd contre les rochers, s'élancent comme des langues d'écume blanche qui vont lécher les bords salés. Ces morceaux entassés de montagnes — car ils sont trop grands pour qu'on les appelle rochers, — sont jetés et pilés avec une telle confusion les uns sur les autres, qu'ils forment une quantité innombrable d'anses étroites, de voûtes profondes, de grottes sonores, de cavités sombres, dont les enfants de deux ou trois cabanes de pêcheurs du voisinage connaissent seuls les routes, les sinuosités et les issues. Une de ces cavernes, dans laquelle on pénètre par l'arche surbaissée d'un pont naturel couvert d'un énorme bloc de granit, donne accès à la mer et s'ouvre ensuite sur une étroite et obscure vallée que la mer remplit tout entière de ses flots limpides et aplanis comme le firmament dans une belle nuit. C'est une calangue connue des pêcheurs, où, pendant que la vague mugit ou écume au dehors en ébranlant de son choc les flancs de la côte, les plus petites barques sont à l'abri ; on y aperçoit à peine ce léger bouillonnement d'une source qui tombe dans une nappe d'eau. La mer y conserve cette belle couleur d'un jaune verdâtre et moiré, que voit si bien l'œil des peintres de marine, mais qu'ils ne peuvent jamais rendre exactement, car l'œil voit plus que la main ne peut imiter.

Sur les deux flancs de cette vallée marine montent à perte de vue deux murailles de rochers presque à pic, sombres et d'une couleur uniforme, pareille à celle du mâchefer quelque temps après qu'il est tombé de la fournaise. Aucune plante, aucune mousse n'y trouve même une fente pour se suspendre et s'enraciner, pour y faire flotter ces guirlandes de liane et ces fleurs que l'on voit si souvent onduler sur les parois des rochers de la Savoie, à des hauteurs où Dieu seul peut les respirer; nues, droites, noires, repoussant l'œil, elles ne sont là que pour défendre de l'air de la mer les collines de vignes et d'oliviers qui végètent sous leur abri. Images de ces hommes dominant une époque ou une nation, exposés à toutes les injures du temps et des tempêtes pour protéger plus faibles et plus heureux. Au fond de la calangue, la mer s'élargit un peu, serpente, prend une teinte plus claire à mesure qu'elle découvre plus de ciel,

et finit enfin par une belle nappe d'eau dormante sur un lit de petits coquillages violets, concassés et serrés comme du sable. Si vous mettez le pied hors de la chaloupe qui vous a porté jusque-là, vous trouvez à gauche, dans le creux d'un ravin, une source d'eau douce, fraîche et pure; puis, en tournant à droite, un sentier de chèvre, pierreux, rapide, inégal, ombragé de figuiers sauvages et d'azeroliers, qui descend des terres cultivées vers cette solitude des flots. Peu de sites m'ont autant frappé, autant alléché dans mes voyages.

*Voyage en Orient.* Hachette, édit.

*MELCHIOR DE VOGUÉ*

### Aux Iles d'Hyères.

Les Iles d'Or! L'admiration de nos pères les avait bien nommées, ces anneaux visibles de la chaîne sous-marine qui relie les Alpes du Littoral à la Corse et à la Sardaigne. Souvent, de la haute mer ou de la côte, mon regard avait convoité les trois sœurs, souriantes dans leur bain de lumière. J'étais surtout attiré par la mystérieuse Port-Cros : aucun de mes camarades n'y avait atterri; personne ne m'avait dit combien elle est belle. Je la découvre, l'explore, cette Corse en miniature, montagneuse et boisée. Du sommet culminant, un rameau se détache et court au Sud, parallèle à la mer qu'il domine d'une hauteur de 200 mètres; sa muraille abrupte dévale vers les caux. Nulle falaise bretonne ou normande ne peut rivaliser d'élévation et de pittoresque avec ce pan de montagne coupé à pic sur l'abîme. Une robe de pins tordus par le vent du large tremble perpétuellement sur les flancs de la roche, descend par endroits jusqu'à ses pieds; ailleurs, la paroi lisse et nue reçoit le soleil sur son miroir aveuglant, phare diurne que les navigateurs distinguent de très loin.

Au Nord et à l'Ouest, les chaînons s'inclinent doucement jusqu'aux plages qui regardent le continent. Sur leurs pentes, les forêts de chênes verts et de pins d'Alep alternent avec un épais maquis d'arbousiers, de myrthes, de romarins, de bruyères. Ces arbustes

atteignent et dépassent la taille d'un homme. Au moment où j'abordais à Port-Cros, les hautes bruyères blanches fleurissaient, l'île entière était couverte de ces grands bouquets vert et blanc, mariés aux étoiles bleu pâle du romarin, aux touffes argentées du cinéraire maritime. Abritées entre les coteaux, des vallées se creusent et s'évasent vers la mer, elles lui portent les ruisseaux qui vivifient dans ces fonds tièdes la végétation méridionale : oliviers, amandiers, mûriers, vignes, figuiers. Je ne retrouve pas à Port-Cros l'Afrique de parade et de serre chaude créée par les jardiniers de la Corniche sur quelques points de notre littoral ; on sent pourtant l'Afrique plus proche, dans ses vallées où l'oranger, le palmier, le chêne-liège, le laurier-rose ne survivent que par quelques représentants, témoins des anciennes cultures abandonnées. Les palets épineux du figuier de Barbarie et les glaives de l'aloès font sentinelle autour des vergers, autour des vieux forts, dont les glacis disparaissent sous un manteau de sorcie, cette plante grasse que le peuple appelle *patte de sorcière*, et qui jette sur les murailles une riche tenture de vert glauque et de fleurs vermeilles.

Photo Touring-Club.

*Porquerolles*. — La Pointe des Mèdes.

L'opulence de ce paradis terrestre, la douceur constante de la température, maintenue par l'haleine égale de la mer, la pureté de l'air et la splendeur de la lumière défient toute comparaison. On ne connaît à Port-Cros ni la froidure, ni les chaleurs accablantes ; la

gelée, la grêle sont des phénomènes ignorés. Les plus mauvais temps du continent ne se font sentir dans l'île que par quelques rafales de mistral, par quelques rares jours de pluie, au cours d'une année. Les arêtes de roche vive et de pins isolés qui dentellent les crêtes se profilent toujours sur le même azur, imbibé d'une clarté dorée; le même voile de lumière palpable, semble-t-il, flotte toujours sur les cimes des forêts. Et c'est une sensation étrange, quand on gravit les sentiers blottis entre les bruyères et les myrthes, tandis que le pied écrase la lavande, le fenouil, la germandrée, les cent herbes qui saturent l'atmosphère de leurs effluves amers, c'est un paradoxe délicieux, le contraste de l'air si doux avec cette végétation violente, ces plantes de passion âpre et de fort parfum.

*Jean d'Agrève.* Plon-Nourrit, édit.

*JULES BOISSIÈRE*

### Au flanc des Alpes Maritimes.

Pendant deux heures nous avions escaladé à pic, sous un ciel de plomb où la lumière éteignait la couleur, le versant le plus désolé de la montagne. Et les énormes pierres roulaient sous nos pieds. Nous montions loin de tout sentier, et nous ne pouvions nous accrocher — avec quelles précautions encore! — qu'à des ronces enracinées entre les rochers. Puis arrivés tout en haut, à la *Grotte des Fées*, nous nous étendions sur le dos, en pente, pour regarder la froide vallée de l'Estéron toute verte, et l'amas des montagnes étagées en gradins, qui couraïent dans la direction des Alpes italiennes : là-bas flamboyaient les vitres de Gilette, un village dont nous savions l'héroïque histoire : plus loin, s'échelonnaient Les Ferres, Conségudes, et toutes ces aires humaines, perchées au plus haut des monts, où vécurent tant d'hommes libres.

Sept heures du soir. Nous montons sans parler vers les cîmes du Cheiron, par de périlleux sentiers que borde d'un côté le précipice, de l'autre la falaise à pic. Des cailloux, des cailloux et des cailloux encore, tout blancs. Pour toute végétation, des ronces, du thym et

des lavandes en fleur, balançant leurs touffes violettes, et parfumant d'une odeur fine l'air frais et sain, un peu rude, des hauteurs. Quand nous eûmes atteint les plateaux élevés, la mer nous apparut par une large brèche, entre deux montagnes. Elle semblait toute voisine. Elle était bleue, d'un bleu tendre et presque gris, d'une douceur infinie, dans un léger brouillard ; elle reposait là-bas, et

Photo Lévy-Neurdein.

*Gourdon.* — Vue générale.

caressait le petit port d'Antibes où rentrait, sans hâte, une barque de pêcheur tendant au vent qui mourait sa voile latine.

Le soleil a disparu derrière les montagnes; une traînée rouge et lumineuse s'attarde dans le ciel; et au milieu du silence, nous sentons avancer à grands pas la mélancolie du crépuscule et nous fredonnons les vers d'Aubanel :

Darrié la mar e li mountagno
Quand s'es amoussa lou soulèu,
Sus lou mounde oumbrun et magagno
Venon lèu.

« Sur le monde ombre et tristesse viennent vite! » Puis la lumière s'éteint à l'occident, dans le ciel vert et glacé, et la lune apparaît à travers un brouillard rose. Le vent se lève, très froid...

Nous nous étions étendus côte à côte dans le foin de la bastide, sous un toit de chaume criblé de fissures par où filtraient des rayons stellaires. Le pâtre, dédaigneux des frileux citadins, la lampe éteinte, nous avait jeté son adieu pour aller dormir sous la lune. Dans ces âpres montagnes, le froid nous tint de longues heures éveillés.

Photo Bulloz.

*Meissonier.* — Antibes.
Musée du Louvre.

Nous entendions — quand l'un de nous ne s'agitait pas trop bruyamment sur sa couche — la *cascavèu* des moutons et les cliquettes des insectes qui s'éveillent à la tombée du serein. Nous comprenions enfin que la nuit n'est pas un repos du monde. Elle vivifie ceux qui sommeillent pendant le jour et que tuerait peut-être l'ardeur du soleil. Nous essayions de noter les différentes voix des êtres nocturnes et nous croyions parfois surprendre les conciliabules des tout petits. Puis chacun de nous s'endormit, roulé dans sa couverture, jusqu'à l'heure où par la lucarne se glissa lentement une clarté pâle. Alors je criai : debout! — et nous nous levâmes grelottant, nous secouant pour chasser les brins de foin qui nous piquaient aux jambes et dans le cou.

Au dehors, l'air était vif; d'errantes fumeroles se condensaient en brouillard au creux des vallées ; l'aube revêtait le golfe d'Antibes, la terre et le firmament, d'une teinte grise uniformément répandue, pour adoucir jusqu'à les fondre toutes les couleurs. Une paix immense enveloppait le monde : — et comme la voile isolée sur l'horizon matérialise et rend tangible l'infini de la mer et du ciel, — le lointain tintement d'un grelot de chèvre faisait par instants mieux percevoir l'infini du silence crépusculaire.

Or il faisait bien froid et nous étions assez tristes.

Cinq heures du matin. Nous nous étions arrêtés sur un plateau, pour assister au petit lever de Monseigneur le soleil. Étendus sur nos couvertures, les havresacs ouverts devant nous, nous buvions et nous mangions pour nous donner du courage. Mais le soleil ne se montrait pas. De gros nuages montaient du sud, et sur nos têtes le ciel était terne, bas, uniformément gris. Nous nous étions mis à l'abri d'un mur de pierres sèches ; mais le vent froid soufflait par les interstices, et la monotonie de ses plaintes nous attristait. Un brouillard floconneux, très épais, venait des vallées et nous envahit bientôt. Mornes, nous descendions à pas lents. Puis, sortis du brouillard, à mi-côte, nous fûmes tout à coup baignés de soleil. Et vive la Provence ! nous étions joyeux comme un vol d'alouettes.

*Provenza.* A. Lemerre, édit.

*GEORGE SAND*

### Sur la Corniche.

Un autre jour, nous voici sur la Corniche, trottant sur une route que surplombent et que supportent follement des calcaires en ruine. Ici, la France finit splendidement par une muraille à pic ou à ressauts vertigineux qui s'écroule, par endroits, dans la Méditerranée. On côtoie les dernières assises de cette crête altière, et pendant des heures, l'œil plonge dans les abîmes. Ici, la lumière enivre, car tout est lumière; l'immense étendue de mer que l'on domine vous renvoie l'éblouissement d'une clarté immense, et son

reflet sur les rochers, les îlots et les promontoires qu'elle baigne, produisent des tons qui deviennent froids et glauques en plein soleil, comme les objets que frappe la lumière électrique. A la distance énorme qui vous élève au-dessus du rivage, vous percevez le moindre détail ainsi éclairé avec une netteté invraisemblable. C'est bien réellement une féerie que le panorama de la Corniche. Les rudes décombres de la montagne y contrastent à chaque instant

Phot. J. Giletta.

*Le bourg fortifié d'Eze.*

avec la vigoureuse végétation de ces pampes et la fraîcheur luxuriante de ces fissures arrosées de fines cascades. L'eau courante manque toujours un peu dans ces pays de la soif ; mais il y a tant d'oranges et de citrons sur les terrasses de l'abîme que l'on oublie l'aspect aride des sommets, et qu'on se plaît au désordre hardi des éboulements. Les sinuosités de la côte offrent à chaque pas un décor magique. Les ruines d'Eza, plantées sur un cône de rocher, avec un pittoresque village en pain de sucre arrêtent forcément le regard. C'est le plus beau point de vue de la route, le plus complet, le mieux composé. On a pour premiers plans la formidable brèche de mon-

tagnes qui s'ouvre à point pour laisser apparaître la forteresse sarrasine au fond d'un abîme dominant un autre abîme. Au-dessus de cette perspective gigantesque, où la grâce et l'âpreté se disputent sans se vaincre, s'élève à l'horizon maritime un spectre colossal. Au premier aspect, c'est un amas de nuages blancs dormant sur la Méditerranée; mais ces nuages ont des formes trop solides, des arêtes trop vives : c'est une terre, c'est la Corse avec son monumental bloc de montagnes neigeuses dont trente lieues nous séparent.

*Nouvelles lettres d'un voyageur,* Éditions Montaigne.

*JEAN AICARD*

### La Cigale.

Je suis le noble insecte insouciant qui chante,
Au solstice d'été, dès l'aurore éclatante,
Dans les pins odorants, mon chant toujours pareil
Comme le cours égal des ans et du soleil.
De l'été rayonnant et chaud je suis le Verbe,
Et quand, las d'entasser la gerbe sur la gerbe,
Les moissonneurs, couchés sous l'ombrage attiédi,
Dorment en haletant des ardeurs de midi,
Alors, plus que jamais, je dis, joyeuse et libre,
La strophe à double écho dont tout mon être vibre,
Et tandis que plus rien ne bouge aux alentours,
Je palpite et je fais résonner mes tambours;
La lumière triomphe, et, dans la plaine entière,
On n'entend que mon cri, gaîté de la lumière.
Comme le papillon, je puise au cœur des fleurs
L'eau pure qu'y laissa tomber la nuit en pleurs.
Je suis par le soleil tout-puissant animée,
Socrate m'écouta; Virgile m'a nommée.
Je suis l'insecte aimé du poète et des dieux;
L'ardent soleil se mire aux globes de mes yeux;
Mon ventre roux, poudreux comme un beau fruit, ressemble

A quelque fin clavier d'argent et d'or qui tremble;
Mes quatre ailes aux nerfs délicats laissent voir,
Transparentes, le clair duvet de mon dos noir,
Et, comme l'astre au front inspiré du poète,
Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête.
Ce paysan m'a dit : « La cigale en un jour,
« Naît, chante au grand soleil, et meurt ivre d'amour.

Phot. E. Laurens.

*Avenue d'oliviers près de Nice.*

« Elle vit pour chanter, et chante pour la gloire.
« Personne ne la vit jamais manger ni boire,
« Car elle ne veut pas cesser un seul instant
« Sa chanson amoureuse au soleil éclatant.
« C'est pourquoi la cigale est, comme l'hirondelle,
« Sacrée, et les enfants seuls sont méchants pour elle;
« Aussi, quand ils la font souffrir, les gronde-t-on. »
Et, distrait, je lui dis : « Vous avez lu Platon? »
Quand le jour a chauffé la terre comme braise
Et qu'elle exhale encor des vapeurs de fournaise,

Bien que le soleil soit derrière l'horizon,
Alors j'aime écouter du seuil de la maison,
La cigale, au sommet d'une tige menue,
Qui s'attarde à chanter, la nuit presque venue,
Parce que l'air est chaud et lui fait oublier
Que le soleil ardent a cessé de briller.
Mais le paysan dit qu'elle chante à cette heure,
Lorsque, née au matin, il est temps qu'elle meure ;
La mourante, fixant vers l'Occident ses yeux,
Au soleil disparu prolonge ses adieux,
Et, plus mélodieuse en sa chanson dernière,
Meurt avec le suprême adieu de la lumière.

*Poèmes de Provence.* Flammarion, édit

*EMMANUEL SIGNORET*

### Les oliviers.

L'aile en fureur, l'hiver sur les monts vole et vente ;
Du sang glacé des fleurs se paissent les janviers :
Votre pleine verdure étincelle vivante,
Vous, oliviers que j'aime, oliviers, oliviers !

Votre être fortuné, c'est Pallas qui l'enfante ;
Sa mamelle est d'argent, jadis vous y buviez ;
Vos fruits broyés trempaient de flamme et d'épouvante
Les muscles des lutteurs par les dieux enviés.

Les siècles garderont ma voix, et d'âge en âge
Mon front resplendira sous un triple feuillage ;
Car à mes beaux lauriers, à mes myrtes nouveaux,

Vous dont le sang nourrit un peuple ardent de lampes
Sacrés oliviers d'or, vous joignez vos rameaux
Pour courber la couronne immortelle à mes tempes.

*Poésies complètes.* Mercure de France.

## II. — LES VILLES

*HIPPOLYTE TAINE*

### Orange.

D'abord, voyez l'énormité de ce théâtre : quinze à seize mille personnes. Le bâtiment qui comprenait le foyer, la scène, etc., et

Phot. Fevrot.

*Théâtre romain d'Orange.* — Vue extérieure.

faisait face aux spectateurs, a de trente-quatre à trente-six mètres de haut. C'est un prodigieux mur droit, rougeâtre, lézardé, formé de grands moellons gros comme le corps d'un homme, En face, adossés à la montagne, qui épargne les substructions et forme un amphithéâtre naturel, sont les gradins circulaires étagés, couverts de terre, sauf les cinq premiers rangs, mais de telle sorte que la forme des gradins est encore visible. Trois rangées d'arcades super-

posées, et au-dessus un très haut mur avec les trous très nets où s'inséraient les poutres de la charpente qui faisaient le paradis, les septièmes loges...

On voit là l'œuvre naturelle d'une civilisation indigène, méridionale, appropriée au climat. La civilisation actuelle vient du Nord, appartient non à des *citoyens*, mais à des gens habillés, laborieux, voulant le théâtre tous les soirs, pour s'amuser, parce que dans la journée ils ont des affaires, et un spectacle réaliste, parce qu'ils sont positivistes et observateurs. Ce théâtre, très bon à Paris, est déjà un disparate à Arles, Orange, etc... Le vrai théâtre du Midi, c'est celui-ci, en plein air, avec la magnifique lumière du ciel, fait pour des gens qui cherchent le frais dans les sombres vomitoires, qui flânent, qui dorment en plein jour sur les bancs de pierre; qui, à cause de leur génie extérieur, décoratif, exagérateur, s'accommodent du ronflement des périodes et de la déclamation tragique.

Quelques figuiers verts, tachés de figues violettes, des grenadiers, de petits arbustes, croissent çà et là entre les débris. Une ligne de chapiteaux cassés, de fûts de colonnes, de marbres ébréchés, marque le rebord de la scène. Il semble que tout ait été pillé. Dans l'énorme mur de la façade, on distingue une colonnette d'ornementation engagée dans un creux; de loin en loin, les points d'attache de quelque péristyle de marbre; deux ou trois élégantes petites roses. Rien n'a subsisté que ce qui était engagé dans la serre indestructible du pesant moellon. Du figuier au centre, vers l'orient, on aperçoit, béant, le triple étage des voûtes croulantes, l'azur lumineux coupé et déchiré par leurs courbes ou leurs crevasses, une sorte d'échafaudage branlant, disjoint, panaché d'herbes pâles et de graminées séchées. Plus à droite, la haute muraille tournante de l'enceinte extérieure, seule et sans appui, contre le saphir ardent du ciel. Plus haut encore, la croupe de la montagne grise et fauve, et tout au sommet des débris informes, la ruine du château des comtes d'Orange. Ils avaient fait de ce cirque un des bastions de leur forteresse.

L'effet est magnifique, c'est une richesse et un amoncellement de vainqueur, cela est aussi grand et aussi complet qu'aucune des plus belles ruines de l'Italie.

*Carnets de Voyage*. Hachette, édit.

*PIERRE DEVOLUY.*

## Avignon.

Le voyageur, qu'attire la gloire d'Avignon, doit prendre le Rhône ou la route du Pont pour aborder cette ville prestigieuse. Qu'il y arrive ainsi de Lyon, d'Arles ou de Nîmes, le spectacle, au soleil couchant, l'emportera sans doute sur l'image spontanée qu'il se plaisait à caresser. Vivifié par le mistral, l'azur vibre, éclatant; le

Archives Palais du Roure,

*Avignon au XVII^e^ siècle.*

fleuve sauvage se lame d'or et de feu sous les sombres verdures des Doms adoucies par le soir, et, parmi le serein paysage où s'estompent au loin les montagnes violettes de Vaucluse et du Léberon, émergeant d'un berceau de créneaux, tout Avignon élance vers le ciel ses clochers, ses tours, ses palais, porte hautainement le fardeau des siècles et l'ennui des heures sans lustre.

Flanqué de ses tours désarmées, le colossal palais des Papes entr'ouvre ses retraites ogivales, déploie sa façade illustre, de couleur éteinte et douce, et que n'ont pu déshonorer les rectangulaires fenêtres du Barbare. Les mâchicoulis sont tombés, le campanile seul

demeure de la chapelle où tintait la campagne d'argent ; le colosse, dépouillé d'ornements, garde son ossature, demeure debout, vigoureux vieillard qui s'obstine, tels les papes octogénaires qui l'ont hanté.

Oui, tout le XIVe siècle tient dans ces murs d'Avignon que le soleil couchant ensanglante pâlement.

Du moment que Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, coiffe la tiare et arrive sur sa mule par le pont Saint-Benezet, les acclamations du peuple annoncent une ère inouïe pour la ville. De toutes parts, les nations accourent ; les rois viennent mendier un sacre, tiennent la bride de la monture papale en tête des cortèges de princes, de consuls et de podestats, dans la magnificence des pourpres et de l'or, dans la joie de l'azur et des cloches. Le cœur de l'Europe bat sur la Roche des Doms. Guerres, spoliations, querelles de dogmes et d'ordres, ambitions, l'histoire, la beauté, la poésie, tout se décide, s'agite, se consomme, vit et fleurit dans Avignon.

Si tout le XIVe siècle tient dans Avignon, il s'en faut qu'Avignon tienne dans le XIVe siècle.

Ce marché pittoresque où des tentes multicolores flottent d'un bord à l'autre de la rue, ces larges échappées de soleil qui font flamber les fruits et retentir les rires, ces boutiques où règne la fièvre, les cris des marchands, l'allure des chevaux camargues, les noms des carrefours et des hommes, tout cela ne doit rien à l'époque papale, et les consuls de la République le connurent à peu près tel qu'aujourd'hui. C'est le même peuple, avec les mêmes mots, qui acclamait, en 1216, les comtes toulousains spoliés par la croisade, les mêmes hommes portant les mêmes noms, qui soutinrent héroïquement l'assaut de cent mille hommes commandés par le roi de Paris en personne. De ce siège de 1226, de cet effort suprême d'une race, qui connaît aujourd'hui l'histoire ? Cent mille cavaliers et piétons, rués sur la route du Rhône ; l'épouvante partout et le désespoir, les consuls offrant à genoux les clés des villes ; le seigneur naturel Raymond VII, marquis de Provence, abandonné de tous, un tronçon d'épée à la main, réduit à une petite guerre de partisans, telle était la situation, lorsque Avignon barra la route à la croisade.

En ces trois mois d'assauts fameux, la capitale du bassin provençal égala sa sœur glorieuse d'Aquitaine, la grande Toulouse. Le vainqueur démolit les glorieux remparts consulaires. Ils suivaient la ligne marquée par les rues Philonarde, des Lices et de la Grand'Calade. On en découvre çà et là des traces. La Sorgue, qui coulait dans leur fossé, suit encore le même cours, recouverte aujourd'hui par les maisons, ateliers et moulins dont elle fait tourner les roues.

*MAURICE BARRÈS*

### Arles.

Arles, visitée tant d'hivers, toujours me fut une cité de vie intérieure. Chevaux qui riez avec un entrain mystérieux dans l'*Adoration des Rois* de Finsonius, — petite vierge de quinze ans, grave et délicate, avec vos yeux à nous faire mourir, qui présidez un *Conseil provincial* de jolis hommes vêtus avec un soin extrême et une brillante diversité de chapes d'or, d'argent, de pourpre et de noir, tombant sur de longues robes blanches, et vous surtout, ma très chère reine de Saba, — de la seconde travée de la galerie est du cloître — vous qui existez à peine, mais que je maintiens dans mon imagination, — l'âme que je vous apporte, si différents que soient les gestes où elle se témoigne, n'a pas varié. Les petites intrigues auxquelles je semble participer ne me pénètrent que pour se modifier harmonieusement en moi ; elles sont les conditions dédaignables du culte nouveau que je vous rends.

Aux Alyscamps, un de ces soirs, mes années écoulées me parurent pareilles à ces sarcophages vides qui bordent, sous des platanes, cette mélancolique avenue. Mes années sont des tombeaux où je n'ai rien couché de ce que j'aimais; je n'ai abandonné aucune des belles images que j'ai créées, et Bérénice, qui me fut l'une des plus chères, est ressuscitée...

Au musée, devant les deux danseuses mutilées qu'on y voit, je m'arrêtai : Pauvres petites dames qui avez tant allumé les désirs

des hommes, vous êtes aujourd'hui mutilées! L'une a un pied nu qui appelle le baiser, un sein dévêtu, des draperies flottantes qui sont

Phot. Lévy-Neurdein.

*Arles.* — Les Alyscamps.

délicieuses. Mais sa jambe, qu'elle projetait dans un geste charmant, a été brisée ; les barbares n'ont pas épargné ces fleurs légères.

*Le Jardin de Bérénice.* Plon-Nourrit, édit.

*LOUIS BERTRAND*

### Sur les quais de Marseille.

Cinq heures et demie sonnèrent à l'horloge des docks.

Presque instantanément, l'immense rumeur bourdonnante, qui

remplissait toute l'étendue, s'apaisa. Les bruits des chantiers, les tintements métalliques, les fracas des charges qui s'écroulent, tout s'amortit peu à peu. Un silence subit régna, comparable à la tombée rapide du crépuscule sur le désert.

Mais, par les portes des docks, les grilles des môles, un flot humain se répandait sur la chaussée. D'abord, ce furent quelques groupes isolés, puis des bandes compactes. Puis, bientôt, une véritable armée occupa toute la largeur de la rue. Dix mille hommes défilèrent dans la pompe du couchant.

Emmanuel et son compagnon se confondirent parmi la foule, la grande foule houleuse et bigarrée de l'invasion italienne, où sonnaient tous les dialectes de la péninsule. De loin en loin, quelques Provençaux de pure race, reconnaissables à la finesse de leurs traits et à la jolie couleur blonde de leurs moustaches, coudoyaient les gars du Piémont, aux pommettes rouges et à l'encolure de taureaux. C'était bien les mêmes hommes que le matin, mais un rythme plus joyeux allégeait la pesanteur de leur marche. Le contentement du labeur accompli, le sentiment de la délivrance illuminaient les visages farouches. Les portefaix soulevaient d'un geste plus élégant la biasse qui pendait à leur épaule. En une longue nappe d'azur, pareille à la mer quand elle se nuance de turquoise, les bourgerons bleus ondulaient indéfiniment entre les berges des maisons... Cependant les lourds chariots, avec leurs chevaux constellés de cuivre, ébranlaient toujours les pavés et les rails, traînant un sillage dans la mêlée mouvante. Là-bas, le soleil se couchait vers l'ouverture du golfe, derrière les îles crayeuses, toutes noires dans l'embrasement des flots, comme des carcasses de navires incendiés.

Une lumière d'une transparence miraculeuse baignait le troupeau fatigué des hommes de peine, nimbant de reflets vermeils les profils funèbres des machines et des grues, décorant d'un fronton de neige éblouissante la cime enfumée des hangars et des docks. L'espace était un voile délicat, tramé d'or, de lilas et de rose, le rose teinté de mauve dont se colorent les bruyères sur les sommets de l'Estérel. Et ce voile de l'espace allait s'éclaircissant vers les hauteurs, — limpide et cristallin autour des coupoles dorées de La Major, presque incolore au-dessus de la tour de Notre-Dame-de-la-Garde.

Dans le firmament plus doux qu'une fleur de scabieuse, le phare mystique dardait l'éclair de sa statue, petite lueur indistincte, pâle et mince comme le croissant de la lune naissante. Et, du haut de la Colline sainte, cette suavité vespérale semblait descendre, en une bénédiction, sur le rude paysage de travail et de négoce, livré, tout le jour, au heurt des forces brutales, à la violence des blasphèmes et des cris. Purifiée, rachetée, bue par le ciel, l'inerte matière se résolvait dans de la splendeur...

*L'Invasion*, A. Fayard, édit.

*VALÈRE BERNARD*

### Dans les vieux quartiers de Marseille.

... Tout en causant ils passaient au milieu des tas de linges, enjambant les vieilles ferrailles, les rebuts, les outils et se heurtant aux gens qui marchandaient les guenilles.

Le marché des *Fregi*, tenu en plein vent, se dorait aux rayons du couchant.

Les ombres s'allongeaient. Le fond du Lazaret, immense, descendait et se perdait dans la rangée des docks, s'embrumait d'une vapeur violette. Les bateaux géants s'alignaient et formaient avec leurs cheminées, leurs vergues et leurs mâts, comme une grande toile d'araignée devant la splendeur de la mer flamboyante reflétant le flamboiement du ciel.

La bande s'était morcelée, les uns d'ici, les autres de là ; Panisso, Tirasso, Jorgui plantés devant un manège hurlant et grinçant, faisaient les gros yeux et bâillaient, pris par les miroirs, les peintures et la dorure des chevaux de bois. Les mains dans les poches, ils se dandinaient en faisant le tour. Toute une marmaille tournait et grouillait autour d'eux...

Mais, le soleil tombé, le jour faiblissait et les gitanes avec leur démarche légère, dansante, harmonieuse, disparurent dans la vapeur lointaine.

Les fripiers s'en allaient à la débandade après avoir ramassé leurs vieilleries, les uns sur des charretons, les autres sur l'épaule.

Des lumières s'allumaient au ciel et sur la terre. On entendait des cris, des appels de côté et d'autre. Une grande rumeur s'élevait.

Niflo et le vieux se dirigèrent vers la ville.

Ils cheminaient, pensifs, et ils vinrent se heurter à des charrettes de bohémiens alignées au hasard.

Copyrihgt Cie aérienne française.

*Marseille.* — Vue aérienne.

Des tas de gitanes se traînaient par terre autour des feux où se cuisait le souper dans de grands chaudrons de cuivre. Le reflet des flammes faisait grimacer les ombres fantasques. Les uns jouaient de la guitare. D'autres, à l'écart, causaient à voix basse. La marmaille roulant sur le sol, dans les jambes des chevaux, se déchirait et se battait.

*Bagatouni.* Traduit par Paul Souchon.

Ce livre, épuisé aux éditions de la *Plume*, est en réimpression aux *Éditions du Monde Moderne*, 79 *bis*, rue de Vaugirard, Paris.

*ÉMILE SICARD*

### La ville du Roy.

Beaux platanes au cœur mouillé,
Musique vive des fontaines,
Palais déserts, maisons sereines,
Jardins, comme vous m'accueillez!

Mettrez-vous ma nouvelle enfance
Entre vos bras qui reposaient,
O ville que Stendhal trouvait
La plus amoureuse de France?

Voici mes lèvres et mes mains
Appuyées sur vos paysages;
Voici l'amour de mon visage
Qui dévore votre destin.

Vasques, guirlandes, balustrades,
Cours d'honneur, pavillons, châteaux,
Cézanne qui souffre, Van Loo
Qui sourit, Chastel qui parade,

Tant d'allées de buis! Tant d'alcôves!
Tant de boudoirs! Tant de jets d'eau!
Vauvenargues meurt, Mirabeau
Fait du bruit, Pauline se sauve

Dans les bosquets de la Barben;
Et moi, ville si parfumée,
Je cours dans cette chevauchée,
Dans cette ombre et dans ce matin.

Que vous me donnez de clémence
Et déjà de fidélité!
Que de roses vous me jetez
O bouquetière de Provence,

Aix des Noëls de Saboly,
Des Fête-Dieu, des livres d'heures,
Des clochers qui chantent et pleurent,
Des jours de marchés éblouis,

Phot. C. Heiricis.

*Aix.* — Fontaine des quatre Dauphins.

Aix des messagers et des routes,
Des auberges, des champs de blé,
Aix du ciel le plus étoilé,
Aix que je sens et que j'écoute !

*Le Jardin du Silence et la ville du Roy*. Éditions du *Feu*.

*LIONEL DES RIEUX*

## Martigues.

La plus fine lumière est au ciel du Martigue :
Quand l'aurore s'éveille et pousse son volet,
O peintre, sois déjà devant ton chevalet
Aux étangs, sur ce môle ou dans l'âpre garrigue.

Peinds-moi ce noir feuillage où sourit une figue,
La maison au canal, mirant son clair reflet,

Phot. Lévy-Neurdein.

*Martigues.*

Ce pêcheur, sec et brun, qui remaille un filet
Ou le glabre prud'homme inspectant la bordigue.

Que ces homards, bardés comme des héros grecs,
Ces muges, le rouget, cardinal des varechs,
S'assemblent sur ta toile en un coin de la halle.

Et si ton art enfin aime de tels tableaux,
Imite au quai nocturne un bateau que l'on hale
Et le thon qui s'argente aux lueurs des falots.

*Les Neuf perles de la couronne,* Fontemoing édit.

*PAUL ARÈNE*

### Une vieille petite ville : Sisteron.

Personne, parmi tant de polissons érudits en ces matières, ne connaissait la ville et ses cachettes comme moi. Il n'y avait pas dans tout le quartier du Rocher, un trou au mur, un brin d'herbe

Phot. Touring-Club.

*Sisteron.*

entre les pavés dont je ne fusse l'ami intime. Et quel quartier, ce quartier du Rocher ! Imaginez une vingtaine de rues en escaliers, taillées à pic, étroites, jonchées d'une épaisse litière de buis et de lavande sous laquelle le pied aurait glissé, et dégringolant les unes par-dessus les autres, comme dans un village arabe. De noires maisons en pierre froide les bordaient, si hautes qu'elles s'atteignaient presque par le sommet, laissant voir seulement une étroite bande de ciel, et si vieilles que sans les grands arceaux en ogive aussi vieux qu'elles qui enjambaient le pavé tous les dix pas, leurs façades n'au-

raient pas tenu en place et leurs toits seraient allés s'entre-baiser. Dans le langage du pays, ces rues s'appellent des *androues*. Quelquefois même, le terrain étant rare entre les remparts, une troisième maison était venue, Dieu sait quand! se poser par-dessus les arcs entre les deux premières ; la rue alors passait dessous. C'étaient là les *couverts*, abri précieux pour polissonner les jours de pluie!

Nous descendions de temps en temps dans le quartier bas, aussi gai que le Rocher était sombre, avec ses rues bordées de jardinets, et de petites maisons à un étage; mais nous préférions l'autre comme plus mystérieux. On était là les maîtres toute la journée, tant que nos pères restaient aux champs, jusqu'au moment où, le soir venu, la ville s'emplissait de monde, de femmes aux fenêtres, d'hommes qui déposaient leurs outils sur l'escalier, de gens qui dînaient, assis dans la litière au milieu de la rue pour profiter d'un reste de crépuscule, et de vieux attardés poussant leur âne : *Arri! Arri! bourriquet!*

Ai-je assez couru dans les rues désertes! ai-je assez jeté des pierres contre la maison commune, où se balançaient, scellés au mur, les mesures et les poids confisqués jadis aux faux vendeurs! Quelle joie si on en ébranlait quelques-uns, car alors mesures et poids se heurtant à grand bruit les jours de mistral, semaient sur la tête des passants, chose positivement comique, des plateaux rouillés et des poires en fer.

Ai-je, au péril de ma vie, déniché assez de pigeons dans les trous des tours, et dans les remparts tout dorés au printemps de violiers en fleur qui sentaient le miel! Pauvres vieux remparts, pauvres vieilles tours républicaines, ils ne nous défendent plus maintenant que de la tramontane et du vent marin; mais derrière eux, pendant mille ans, nos aïeux se maintinrent fiers et libres.

*Jean des Figues.* Plon-Nourrit, édit.

## *JOSEPH MÉRY*

### Toulon.

J'étais en train de m'applaudir de ressembler à cet illustre navigateur sous le rapport des marsouins, lorsque je découvris, par-

dessus l'isthme argenté des Sablettes, un spectacle qui abaisse tout amour-propre et humilie tout orgueil. Toulon se révélait sous sa haute montagne grise avec son turban de voiles et sa chevelure de mâts. Arriver à Toulon par la voie de mer, c'est se donner une émotion incomparable : on est tenté de démentir le témoignage de ses yeux, car la fable et le songe ne peuvent atteindre à cette puissante réalité. Ce tableau immense est aussi, comme tout autre chose en France, encore inconnu. On continuera, de siècle en siècle,

Phot. Bulloz.

*Joseph Vernet.* — Le port de Toulon.
Musée du Louvre.

à citer avec tout l'acharnement de l'enthousiasme Gênes, Naples, Constantinople, Rio-Janeiro, mais personne ne parlera de Toulon, pas même les Toulonnais, qui n'ont pas encore découvert leur ville. Jamais, en aucun autre lieu du globe, on n'a vu une plus complète association de la grandeur, de la puissance, de la beauté, de la grâce, sous un plus doux ciel et dans un plus splendide cadre d'horizon. Rien ne peut égaler ces montagnes radieuses qui se séparent pour laisser couler la Méditerranée, cette rade qui est aussi une mer, cette bordure de collines qui la couronne d'arbres ou d'une étincelante aridité, ces vaisseaux superbes qui ressemblent à des îles noires cerclées de nacre et plantées de mâts, ces cales

couvertes qu'on prendrait pour des églises gothiques dépouillées de leurs murailles, ces hospices plus beaux que des palais de Rois, où le malade respire les aromates de la colline et les exhalaisons embaumées du golfe, ces grandes lignes de citadelles qui serpentent du sable de la rive au sommet de la montagne, tout ce tableau d'animation éternelle, où la main de l'homme a osé se faire assez puissante pour s'associer à la main de Dieu.

*Un voyage en promenade.* Fournier, édit.

*Cannes.*
Gravure de Rouargue.

*JACQUES NORMAND*

### A Cannes : Le Cagnard.

Au creux d'un rocher gris piqué de taches rousses
Qui surplombe la mer d'un mouvement hardi,
Trouver, sous le soleil bienfaisant de midi,
Un nid silencieux capitonné de mousses;

Comme en un lit moelleux s'y glisser sans secousses,
Et, dans le nonchaloir du fakir engourdi,
L'âme flottante et vague et le corps attiédi,
Y rêver doucement à des choses très douces...

Voilà, Parisiens, mes frères, ce qu'ici
Aux heures d'indolence et de bon sans-souci
La clémence du ciel à tout instant nous donne ;

C'est le divin « cagnard », le repos au soleil ;
C'est le mélange exquis, sous l'azur qui rayonne,
De la demi-pensée et du demi-sommeil...

*Soleils d'hiver*. A. Lemerre, édit.

## *PIERRE DEVOLUY ET PIERRE BOREL*

### Nice.

La grande surprise de l'étranger, qui débarque à Nice, est l'antithèse brusque et frappante qu'il aperçoit tout de suite entre la nouvelle ville et la vieille.

Sur la rive droite du Paillon — ce torrent alpin, qui a fourni matière à tant de plaisanteries faciles — se déploie à perte de vue et jusqu'aux plus lointaines collines, une capitale moderne des plus complexes et des plus perfectionnées : vastes avenues avec des arbres, rues neuves et gaies, magasins somptueux, brouhahas de tramways et d'autos, maisons monumentales où le marbre de Carrare voisine avec le ciment armé : hôtels, palaces, promenades, villas royales et impériales, tout parle ici de richesse, de luxe, d'élégance, de confort, de plaisir. L'art moderne y a même des temples, théâtres et casinos, où, régulièrement, des artistes renommés se font applaudir. Et la foule qui se presse dans l'avenue de la Victoire ou sur la célèbre Promenade des Anglais est faite de toutes les nationalités de l'Univers, qui s'interpellent dans toutes les langues.

Est-on à Cosmopolis, est-on à Babylone?

Et c'est beau, c'est vivant, c'est enivrant. Et l'on conçoit que,

brusquement transporté sous ce ciel toujours bleu, au bord de cette mer, d'où surgit un jour la déesse, et au sein d'une cité des Mille et une Nuits, l'étranger se croie en plein conte de fées.

Malgré lui, cependant, pour peu qu'il soit cultivé d'âme, il cherche à prendre pied dans l'espace et le temps ; il veut y situer cette ville cosmopolite, qui semble née spontanément, sans aïeux.

C'est alors qu'au sommet de la colline du *Château,* dont la base est baignée du flot marin, il aperçoit, émergeant des sombres ver-

Phot. J. Giletta.

*Nice.*

dures, une cité de marbre — colonnes, statues, monuments funéraires — éclatante au fond de l'azur. Et il lui semble que l'antique citadelle de Nice, privée de ses remparts depuis 1706, protège encore, avec ses tourbes vivaces, la ruche humaine qui bourdonne à ses pieds jusqu'au Paillon ; enchevêtrement de rues étroites, de culs-de-sac, d'arcs-boutants, de chicanes, de maisons vétustes, de palais ruinés, où se presse un peuple de pêcheurs portant la *barette* latine, de poissonnières criant la *poutina*, de marchands d'étoffes et de victuailles, de belles filles aux yeux de feu qui font rire et chanter sur leurs lèvres un des plus éclatants dialectes de notre Méditerranée.

C'est la vieille ville, c'est le nid premier. Ici le pittoresque sobre

de la Provence est déjà mêlé aux polychromies de la Rivière de Gênes : c'est Arles, c'est Antibes, c'est aussi San-Remo et Savone.

Et l'étranger comprend qu'il n'est pas, à Nice, dans une sorte de caravansérail des peuples, plus ou moins banal, mais sur le sol d'une patrie, au berceau d'une race orgueilleuse de ses destins, qui garde sa langue et ses mœurs, et a placé au sommet de sa forteresse, c'est-à-dire, au-dessus de tout, le culte des aïeux.

*Au gai royaume de l'azur.* Grenoble, Rey, édit.

Phot. Lévy-Neurdein.

*Le rocher de Monaco.*

*HENRY BORDEAUX*

### A Monaco.

Je m'accoudai à la balustrade de l'une des terrasses de marbre. Déjà le soir descendait. Le rocher de Monaco, avec ses verdures sombres, se profilait en noir sur la mer comme l'avant d'un gigantesque navire. Les flots bleus arrivaient lentement d'un lointain sans limites. La large barre, qui indique le bout de l'horizon pendant le

jour, avait disparu, et la mer se fondait en molles nuances avec le ciel rose et mauve. Le soleil venait de mourir ; mais derrière moi, le sommet des montagnes arides retenait son éphémère éclat et, du côté de Menton, les rochers gardaient encore les tons d'ocre et de terre de Sienne qu'il leur avait distribués. Ces couleurs et les palmiers étaient déjà l'Orient. Et ce furent dans tout l'espace les lumières atténuées, brillantes encore, de ces crépuscules du Midi qui découragent les étoiles. J'entendais le faible soupir des vagues sur la rive. Autour de moi, les corbeilles de fleurs embaumaient, me pénétrant de leur odeur où dominait la tubéreuse. Il semblait que ce parfum si fort ne montait pas seulement des jardins, mais de la mer, et du soir, et de la nature entière, semblable ici à une fleur vivante et capiteuse.

*La Fée de Port-Cros.* Plon-Nourrit, édit.

## III. — L'HISTOIRE

*ESCHYLE*

### Prométhée prédit à Hercule son combat contre les Ligures dans la Crau et le secours de Zeus.

Tu trouveras sur ton chemin l'intrépide armée des Ligures, — et, je le sais, si brave que tu sois, tu verras là des combattants — sans reproche ; c'est le destin que les traits te feront défaut — en cet endroit ; quant à prendre des pierres sur le sol, — impossible, car tout ce terrain est mou. — Te voyant dans l'embarras, Zeus aura pitié de toi ; — étendant sous le ciel une nuée, d'une grêle de cailloux ronds — il couvrira la terre, et toi, de ces armes — frappant tes ennemis tu disperseras facilement l'armée Ligure...

*Prométhée enchaîné.*

*MONTESQUIEU*

### L'ancienne république de Marseille.

Marseille vivait libre et heureuse sur ses institutions. Tous les auteurs de l'antiquité ont vanté la sagesse de ses lois. Poètes, orateurs, historiens, philosophes vantent Marseille comme la ville

*Dalou.* — La fondation de Marseille.

modèle, comme la république par excellence et le séjour de l'élégance, de la politesse et du bon goût.

Aristote composa un livre sur la République de Marseille, livre dont la perte est regrettable.

Marseille, retraite nécessaire au milieu d'une mer orageuse, Marseille, ce lieu où les vents, les bancs de la mer, la disposition des côtes ordonnent de toucher, fut fréquentée par les gens de mer. La stérilité de son territoire détermina ses concitoyens au commerce d'économie. Il fallut qu'ils fussent laborieux, pour suppléer à la nature qui se refusait : qu'ils fussent justes, pour vivre parmi les nations barbares qui devaient faire leur prospérité ; qu'ils fussent

modérés, pour que leur gouvernement fût toujours tranquille ; enfin qu'ils eussent des mœurs frugales, pour qu'ils pussent toujours vivre d'un commerce qu'ils conserveraient plus sûrement lorsqu'il serait moins avantageux.

On a vu partout la violence et la vexation donner naissance au commerce d'économie, lorsque les hommes sont contraints de se réfugier dans les marais, dans les îles, les bas-fonds de la mer, et ses écueils même. C'est ainsi que Tyr, Venise et les villes de Hollande furent fondées ; les fugitifs y trouvèrent leur sûreté. Il fallut subsister ; ils tirèrent leur subsistance de tout l'univers.

*Esprit des Lois.*

*BRUNO DURAND*

## La victoire de Marius.

Il n'est pas un Provençal qui ne connaisse ce glorieux trophée, sinon pour en avoir gravi les escarpements, du moins pour l'avoir contemplé de loin sur l'horizon lumineux de notre campagne aixoise. Cette barre de rochers bleus pâles, violette au déclin du jour, mais orgueilleuse comme si elle gardait l'obscure souvenance de l'ancienne victoire, constitue un élément essentiel du paysage auquel notre œil est accoutumé. La beauté du site, le prestige des souvenirs historiques, le mystère des légendes qui s'y rattachent, tout a contribué à faire de cette cime aride un foyer vivant, un belvédère idéal et comme le cœur de tout le terroir.

Ces falaises de calcaire furent jadis témoins d'un combat qui décida peut-être du sort de la république romaine. Il faut lire les péripéties de la lutte dans les pages de Plutarque, incomparables de vie, de mouvement et de grandeur épique.

Il est difficile — et, d'ailleurs bien vain — d'imaginer ce que serait devenu le monde, si les hordes teutoniques eussent écrasé les légions de Marius. On n'écrit pas l'histoire avec des conditionnels. Mais il est permis de supposer le recul qu'une telle défaite eût amené dans notre civilisation gréco-latine. Les destinées de notre patrie eussent été sans doute orientées vers un autre but. Le

fleuve triomphant eût peut-être recouvert notre sol d'un tel limon de barbarie qu'aucune fleur n'eût pu s'épanouir. Voilà pourquoi, après plus de vingt siècles, nous nous sentons encore émus en contemplant, du sommet de la montagne dont le nom rappelle la victoire, cette plaine silencieuse où les destins se sont accomplis. Elle nous paraît rouge encore du sang de tant d'inconnus à qui

Phot. C. Heirieis.

*Le barrage et Sainte-Victoire.*

nous devons un peu de notre âme et la langue même que nous parlons.

La tradition veut que Marius, consul pour la cinquième fois, ait érigé sur le roc un temple en l'honneur de la Victoire. Les premiers chrétiens changèrent ce temple en chapelle et la consacrèrent, dit-on, à une sainte du même nom. C'est ainsi que souvent, dans notre Provence religieuse, le culte nouveau prit insensiblement la place du paganisme agonisant. Les compagnons de saint Maximin convertirent non seulement les hommes, mais encore les choses. Le sanctuaire abandonné de Vénus abrita désormais la

Madone. Le petit oratoire de briques sèches que nous découvrons au carrefour des chemins remplace le terme antique ou la stèle oubliée de quelque divinité champêtre. Les mêmes pierres, les mêmes colonnes, le même autel ont parfois subsisté à travers les siècles. Le jeune arbre apporté de Palestine dans la barque miraculeuse des Saintes se greffa merveilleusement sur le rameau vivace des anciennes croyances. Les sèves se confondirent et le parfum de certaines fleurs révèle encore cette double origine.

*Le Feu*, 15 octobre 1920.

*CAMILLE JULLIAN*

## A travers la Narbonnaise.

C'est par la Gaule Narbonnaise que le voyage commençait. On pouvait y arriver par terre et par mer. Par terre, on suivait la voie aurélienne : comme aujourd'hui la route de la Corniche, la voie dominait le rivage de la mer Méditerranée ; elle passait au pied du célèbre trophée élevé par Auguste en souvenir de ses victoires sur les peuplades alpestres ; elle desservait Monaco, Nice, Antibes, mais à coup sûr moins fastueuse et moins bruyante que de nos jours. Ces villes étaient déjà les rendez-vous d'une villégiature élégante. Les voyageurs qui ne craignaient pas le mal de mer pouvaient se faire débarquer dans un des trois grands ports de la mer de Méditerranée gauloise : Fréjus, Marseille et Narbonne.

Mais de quelque manière qu'un Italien entrât en Narbonnaise, il était surpris et séduit par le pays. L'éclat bleu du ciel et de la mer, ces clairs paysages où le gris de l'olivier se mêle aux tons ardoisés des montagnes et à la verdure des vignes, la limpidité des horizons, lui rappelaient les beautés campaniennes du golfe de Cumes ou les grâces attiques de la baie de Salamine. En même temps, la culture soignée du sol, l'élégance des mœurs, la haute dignité des habitants, l'abondance des richesses, lui faisaient songer aux colonies historiques du vieux Latium : de toutes les régions de l'Empire, il n'y en avait aucune qui ressemblât davantage à l'Italie. C'était maintenant

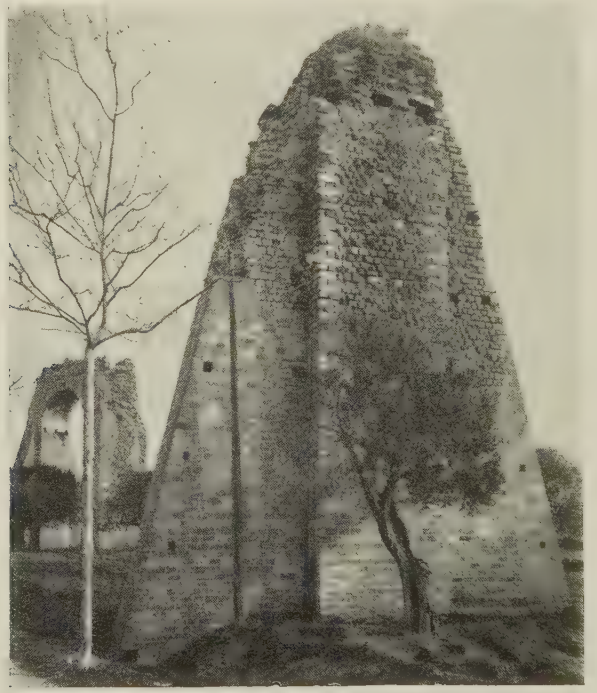
comme un prolongement de Rome ; on disait volontiers, en parlant de la Narbonnaise, la « Province » par excellence : de là viendra le nom de Provence. Aujourd'hui encore, il n'y a dans le monde aucun pays qui par ses ruines et ses mœurs soit un plus vivant souvenir de la domination romaine.

Phot. Touring-Club.

*Orange.* — L'Arc de triomphe.

De ces trois grands ports, Fréjus, Marseille et Narbonne, Fréjus était le port militaire. Il en faut toujours un sur ces rivages : nous avons Toulon ; les Romains avaient Fréjus. Le port avait été creusé artificiellement, bien à l'abri, à quelque distance du rivage : il était l'œuvre de César et d'Auguste. C'était une station stratégique de premier ordre : la voie aurélienne y quittait le rivage pour pénétrer par la vallée de l'Argens dans l'intérieur de la Provence. C'était aussi la clef de la Gaule sur la Méditerranée. Les premiers empe-

reurs l'avaient entourée d'un système de remparts fort intelligemment combiné. On peut maintenant encore les suivre et les étudier dans les moindres détails de leurs constructions. Fréjus était abondamment pourvu de greniers et d'arsenaux. C'était une ville forte par excellence. Ajoutez à cela des arènes, un théâtre, et surtout un



Cliché Archives phot.

*Fréjus.* — Restes de l'aqueduc romain.

long aqueduc dont les ruines colossales et déchiquetées ressemblent étrangement aux interminables arceaux de la campagne romaine.

Au IIe siècle, dans ce temps de paix profonde, Fréjus n'avait déjà plus l'importance que lui avait assignée ses fondateurs. La flotte qui y stationnait depuis Auguste est sur le point de quitter le port ; les remparts ne sont plus entretenus : la décadence commence pour la Cité. Elle ne s'arrêtera plus. L'histoire de Fréjus est presque tout entière dans sa naissance et sa formation. Aujourd'hui, la paisible bourgade, cinq ou six fois plus petite que la colonie

romaine, semble dormir dans un coin des vieux remparts déserts, au milieu des débris qui l'encombrent. Il n'y a pas en France une ruine de cité aussi complète, et qui rappelle de plus près les villes mortes d'Herculanum et de Pompéi.

*Gallia.* Hachette, édit.

Phot. Touring-Club.

*La Sainte-Baume.* — L'arrivée à la grotte.

*LACORDAIRE*

### La pénitence et la mort de sainte Marie-Madeleine.

La Sainte-Baume a été le Thabor de sainte Marie-Madeleine. Plus heureuse que saint Pierre qui disait au Seigneur le jour de sa transfiguration : « Il nous est bon d'être ici, faisons-y trois tentes », Madeleine a eu cette tente refusée au prince des apôtres. Elle y a vécu solitaire, entre les pénitences de la grotte et les ravissements de la hauteur. Rien n'est changé là non plus qu'au Thabor. La foi,

respectueuse adoratrice de tous les grands souvenirs, habite encore les deux montagnes, et, de leur faîte immaculé, elle regarde en haut le Dieu qui les visita.

Trente ans Dieu donna ce spectacle à ses anges pour en laisser le souvenir à tous les siècles. Trente ans Marie-Madeleine passa de la pénitence à la gloire et de la gloire à la pénitence, réunissant dans cette alternative la double vie qu'elle avait eue, celle de pécheresse et celle d'amie de Jésus. Au fond de sa grotte, derrière une grille vénérée, s'élève un roc où la tradition rapporte qu'elle priait, et qui seul, dans ce lieu partout humide, conserve une pieuse et incorruptible sécheresse. Au dehors, sur la saillie abrupte et la plus haute de la montagne, mais un peu à gauche de la grotte, est le point marqué par la tradition comme celui où Madeleine était enlevée chaque jour...

Vint cependant l'heure où sainte Madeleine devait passer de son extase terrestre et interrompue à l'extase immobile de l'éternité. Elle le sut, et pour la dernière fois, avant de mourir, elle voulut recevoir sous la forme du pain eucharistique le corps et le sang de son Sauveur. Quand on s'appuie au parapet de la terrasse qui est en avant de la Sainte-Baume, on a derrière soi la montagne elle-même, qui court de l'Occident à l'Orient sur une ligne parallèle à la Méditerranée. En face s'étend une autre chaîne, plus basse et d'un aspect moins âpre, qui semble venir de Marseille, et qui, près de la Sainte-Baume, se termine brusquement par une pente rapide : c'est le Mont Aurélien.

Lors donc que l'habitante d'en haut sentit venir l'heure de son rappel, elle fut, dit la tradition, portée par les anges au bord de la voie Aurélienne, au point où cette voie coupait la route qui mène encore de la Sainte-Baume à Saint-Maximin. Un pilier célèbre, appelé le Saint-Pilon, rappelle au voyageur cette mémorable circonstance du passage de la sainte. On l'y voit au sommet, soutenue par des Anges, qui semblent la transférer d'un lieu à un autre. A quelques pas de là s'élevait le modeste oratoire de saint Maximin, près du bourg qui est appelé *Tegulata* dans l'Itinéraire d'Antonin. L'évêque y attendait l'amie de son Maître; il l'y reçut, lui donna la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, et prise du sommeil de la mort elle s'endormit en paix.

*Vie de sainte Marie-Madeleine.* De Gigord, édit.

*CHARLES LENTHÉRIC*

### Arles au Ve siècle.

Arles enfin, placé dans l'estuaire même du fleuve, était, comme Vienne et Lyon, un véritable carrefour. Bâtie, à la rencontre des routes Aurélienne et Domitienne, sur un plateau qui dominait de

Copyright Cie aérienne française.

*Arles.* — Vue aérienne.

quelques mètres la plaine submersible, Arles est resté pendant plusieurs siècles le point de passage obligé de toutes les troupes, de tous les commerçants, de tous les fonctionnaires qui allaient d'Italie en Espagne.

C'était en même temps la tête de ligne de la principale route des Alpes, celles de la Durance et du mont Genèvre.

C'était encore le point de départ de la navigation du Rhône et l'origine de la grande route latérale au fleuve, celle qui desservait Avignon, Orange, Valence, Vienne, Lyon et Genève, longeait le lac

Léman et allait porter la vie et le mouvement jusque dans les gorges profondes du Valais.

C'était enfin l'un des premiers ports de l'empire; car les étangs et le Rhône se mêlaient sous ses murs et formaient une vaste lagune dans laquelle se rendaient à la fois les navires du fleuve et les navires de mer; et l'excellence de cette situation, à la fois maritime et fluviale, l'avait fait désigner, en 418, par l'empereur Honorius pour être le lieu de réunion de l'assemblée des sept provinces des Gaules. Au point de vue de la viabilité et de la variété des avantages incomparables et que nulle autre ville des Gaules ne pouvait songer à lui disputer.

*Les voies antiques de la région du Rhône.*

*GABRIEL MOUREY*

### Marseille au temps des Croisades.

Marseille était alors divisée en quatre villes : la ville haute ou ville épiscopale, dite aussi ville des Tours, qui restait entièrement soumise à l'autorité du clergé et dont l'évêque était le véritable souverain; la ville de la prévôté et de l'œuvre de la cathédrale que gouvernait le Chapitre de la Major, représenté par le prévôt et l'ouvrier; la ville abbatiale qui n'était, d'ailleurs, ni la moins étendue, ni la moins riche et sur le territoire de laquelle les moines de Saint-Victor jouissaient de privilèges quasi-régaliens; enfin la ville basse, l'ancienne ville vicomtale, devenue la ville républicaine, qui avait la possession du grand port, déjà nommé le Port-Vieux, avec son arsenal, ses ateliers, ses chantiers du Plan Fourmiguier, son peuple de marchands, d'artisans, de pêcheurs, de marins.

Toute la vie, tout le mouvement de l'agglomération marseillaise avait son foyer dans la ville basse, surtout dans le Port-Vieux. Deux tours en défendaient l'entrée du côté de la mer, la tour Saint-Nicolas, sur la rive abbatiale, la tour Saint-Jean, en face, et il était séparé, en outre, de la ville basse proprement dite par un haut rempart contre lequel s'adossaient, à l'intérieur, les maisons des

rues parallèles. De place en place, la muraille fortifiée était percée d'ouvertures appelées grottes que l'on fermait le soir venu, avec des grilles de fer et qui faisaient communiquer la ville et le quai, formant des entrepôts et des boutiques où l'on étalait, sitôt débarquées, les marchandises de toute provenance et de toute nature que les porte-faix extrayaient sans cesse des flancs arrondis des grandes naves.

C'était, avec les rues avoisinantes, le rendez-vous de tous les voyageurs. Entre les maisons dont les toits se touchaient presque, tant elles étaient étroites comme sous les voûtes des grottes, régnait l'animation la plus pittoresque. On y parlait toutes les langues connues et inconnues, on y coudoyait les types les plus étranges, vêtus des costumes les plus chatoyants, on y respirait une atmosphère de parfums et d'épices, d'herbes aromatiques et de cuisine, mêlés à l'odeur du goudron et de la mer que la brise du large y chassait par bouffées, en même temps que l'écho des refrains bizarres que chantaient, en s'accompagnant d'instruments ignorés, des marins étrangers sur le château d'arrière de quelque navire à l'ancre.

Dans les boutiques et les entrepôts s'entassaient toutes sortes d'objets disparates et curieux qui exerçaient sur les imaginations un attrait irrésistible, la séduction de cet Orient dont les chansons de croisade et les récits des pèlerins avaient fait entrevoir au monde occidental le mystère et la volupté.

*Sainte Douceline, béguine de Provence.* Edition du *Monde Moderne.*

*TANCRÈDE MARTEL.*

### Autour du Palais des Papes d'Avignon.

Le *Palais*, ou ville haute, était le cerveau et le cœur de « l'Isle Sonnante », ou encore la ruche autour de laquelle bourdonnaient comme autant d'abeilles, les nobles, les prêtres, les bourgeois, les artisans et les valets. Il s'étendait au nord de l'ancien forum, entre le Rhône et l'extrémité méridionale de la Grand'Place, alors un peu moins large que de nos jours. C'est à cet endroit que devait s'abattre la mule de Grégoire XI, le 1$^{er}$ décembre 1376, lorsqu'il

sortit du Palais des Papes pour transférer le Saint-Siège à Rome. Il renfermait naturellement le Palais Pontifical qui lui prêtait son nom, et tous les rouages de l'organisme spirituel et temporel, la religion, l'administration et la politique. Les banquiers, les changeurs, la Juiverie, les orfèvres, les marchands d'objets de culte et de statuettes, qui occupaient un des côtés de l'esplanade à gauche; les chaudronniers, batteurs de cuivre et coquemardiers, les vanniers, faiseurs de corbeilles et de claies, dont le souvenir subsiste dans les rues Peyrolerie et Banasterie, lui servaient, à droite, de soutènements. Là, se trouvait la Papauté, la cathédrale Notre-Dame, jouant le rôle de « Basilique Majeure », le Palais de l'Évêque, l'ancienne Podestaterie alors Palais Heredia, ou du Gouvernement Général. Là, encore, se tissaient, ouvraient et brodaient les chapes des prélats, les rochets des chanoines, les chasubles des curés comme aussi les dalmatiques des diacres. En fait, cet étroit espace n'était ni plus ni moins que la tête de la chrétienté. Le Palais affectait la forme d'un carré long, et possédait deux issues sur le fleuve : l'illustre pont Saint-Bénézet et la porte du Rhône. Il renfermait, de plus, ce merveilleux poste d'observation, la Roque des Doms, d'où les Papes pouvaient à leur aise regarder ce qui se passait en Languedoc, c'est-à-dire chez le Roi de France.

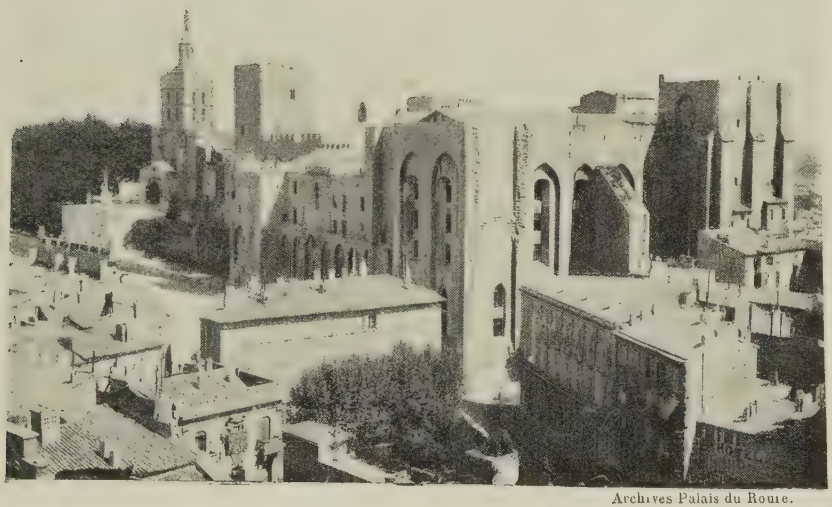
*Blancaflour*. Albin Michel, édit.

*ALPHONSE DAUDET*

### Avignon au temps des papes

Qui n'a pas vu Avignon du temps des Papes, n'a rien vu. Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une vie pareille. C'étaient, du matin au soir, des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de hautes lices, des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du Pape qui chantaient du latin sur les places, les crécelles des frères quêteurs; puis, du haut en bas des maisons qui se pressaient en bourdonnant autour du grand palais papal comme des abeilles autour de leur ruche, c'était encore le tic tac

des métiers à dentelles, le va-et-vient des navettes tissant l'or des chasubles, les petits marteaux des ciseleurs de burettes, les tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers, les cantiques des ourdisseuses; par là-dessus le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins qu'on entendait ronfler, là-bas, du côté du pont. Car chez nous, quand le peuple est content, il faut qu'il danse, il faut



Archives Palais du Roure.

*Avignon.* — Le Palais des Papes.

qu'il danse; et comme en ce temps-là les rues de la ville étaient trop étroites pour la farandole, fifres et tambourins se postaient sur le pont d'Avignon, au vent frais du Rhône, et jour et nuit l'on y dansait, l'on y dansait... Ah! l'heureux temps! l'heureuse ville! Des hallebardes qui ne coupaient pas; des prisons d'État où l'on mettait le vin à rafraîchir. Jamais de disette; jamais de guerre... Voilà comment les Papes du Comtat savaient gouverner leur peuple; voilà pourquoi leur peuple les a tant regrettés !

*Lettres de mon Moulin.* Fasquelle, éditeur.

*ÉMILE RIPERT*

### Le Roi René.

Le bon roi, quand le roi de France, Louis Onze,
Sournois, eut mis la main sur son Anjou natal,
Ne fit gémir ni l'or, ni l'airain, ni le bronze...

Mais il dit : « C'est un tour malhonnête et brutal ;
Jamais je n'offensai le Roi pour ainsi faire ;
Pourtant Dieu nous mit tous sous son vouloir fatal.

« Or mon âge est trop lourd pour courir à la guerre,
Mon neveu n'aura point de bataille avec moi...
Que le Seigneur soit notre juge en cette affaire! »

Et, tel que le bon Père Job, sans autre émoi,
Le noble Roi s'en vint doucement en Provence,
Et la Provence rit sous sa clémente loi...

* * *

Car, voyant que le ciel était de connivence
Avec son âme égale au calme des beaux soirs,
Ayant en ce pays sa dernière chevance,

Il a mis à l'orner tous ses derniers espoirs
Et fait couler partout l'abondance et la joie
De la cave au jardin, des greniers aux pressoirs.

Il est simple, il est bon, il méprise la soie
Et l'or, il est vêtu comme un bourgeois ; — souvent
Sur la route, le soir, il se peut qu'on le voie ;

Et comme on le salue, il rit, et, bon vivant,
Il arrête les gens de la campagne, il cause,
Il s'informe du froid, de la pluie et du vent...

Lui-même est jardinier, il émonde, il arrose,
Il a planté dans son jardin d'Aix des raisins
Muscats, des cerisiers, des œillets, une rose

Que l'on appelle *muscadelle*, et ses voisins
Souvent le voient compter à l'abri d'un platane,
Ses avoines, ses blés, ses vins, ses sarrasins...

Phot. Bulloz.

*Nicolas Froment.* — Le roi René et sa seconde femme Jeanne de Laval.
Musée du Louvre.

Il a de beaux vergers, vastes comme l'espace,
De grands viviers où les poissons jettent des feux,
Des bois pour le repos bien plus que pour la chasse,

Des volières tintant d'oiseaux miraculeux;
Il a des parcs ombreux aux splendides clôtures,
Où de doux animaux boivent aux bassins bleus.

Mais il aime surtout les vers et les peintures;
Patient, il dessine en marge des missels
Des anges blonds, ayant de l'or sur leurs vêtures...

*
* *

Un jour des envoyés catalans sont venus
Lui parler d'un passé d'aventure et de gloire,
De l'Espagnol cruel, de ses droits méconnus.

Et, tandis qu'ils parlaient, plus d'une belle histoire
De guerre remontait sans doute au cœur du Roi,
Et peut-être un moment rêva-t-il de victoire;

Peut-être, mais laissant parler le plus adroit,
Il a su les ouïr sans changer de visage,
Et, quand tous attendaient qu'il relevât son droit,

Sans répondre, il leur a montré le paysage...

*La Terre des Lauriers.* B. Grasset, éditeur.

*CHAPELLE ET BACHAUMONT*

### Les orangers d'Hyères au XVII[e] siècle.

Nous n'avions trouvé jusque-là que des orangers de médiocre grandeur, et dans des jardins. L'envie d'en voir de gros comme des chênes, et dans le milieu des campagnes, nous fit aller jusqu'à Hyères. Que ce lieu nous plut! Qu'il est charmant! Et quel séjour serait-ce que Paris sous un si beau climat!

Que c'est avec plaisir qu'aux mois
Si fâcheux en France et si froids,
On est contraint de chercher l'ombre
Des orangers qu'en mille endroits,
On y voit, sans rang et sans nombre
Former des forêts et des bois!

Là, jamais les plus grands hivers
N'ont pu leur déclarer la guerre.
Cet heureux coin de l'univers
Les a toujours beaux, toujours verts
Toujours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour les nôtres, dont les plus conservés et les mieux gardés ne doivent pas être, en comparaison, appelés des orangers !

Nous ne pouvions terminer notre voyage par un lieu qui nous

*Hyères.* — Place des Récollets.
Gravure de Courdouan.

laissât une idée plus agréable ; aussi dès ce moment, ne songeâmes-nous plus qu'à retourner à Paris.

*Voyage littéraire...*

*JOSEPH MÉRY*

## Mgr de Belsunce et la peste de Marseille.

.. Un instant après, il était sur la route de Paris ; à l'aube, il prenait la route de Marseille, et il voyagea jour et nuit, sans prendre une heure de repos.

En entrant à Marseille par les aqueducs de la porte d'Aix, de Belsunce vit une cité habitée par la mort. Les galériens brouettaient les cadavres ; les pauvres pestiférés expiraient de soif sur le seuil des portes ; d'horribles suaires, dessinant des corps humains, des-

cendaient des étages supérieurs sur les tombereaux ; les malheureux petits enfants pleuraient sur des mamelles flétries ; les pavés impurs étaient jonchés de haillons hideux, dépouilles des morts. Un parfum de léproserie courait dans l'air avec le vent du Sud, et toutes les fenêtres ouvertes apportaient aux alcôves les miasmes empoisonnés du fléau.

De Belsunce descendit à pied la rue d'Aix et se rendit à l'église Saint-Martin, où il entra d'un pas ferme, au milieu d'un

*J.-F. de Troy.* — La peste de Marseille.
Gravure de Léopold Flameng.

cortège de civières et au fracas des dalles qui s'ouvraient et se fermaient pour les cadavres du jour.

Quand les prêtres de l'église Saint-Martin eurent reconnu leur évêque, ils entonnèrent un *Te Deum* de réjouissance, et, après la cérémonie, de Belsunce donna ses ordres pour la fête publique du lendemain.

Au milieu du cours, devant les fontaines des Méduses si chères à nos souvenirs d'enfance, un autel fut dressé sur la haute estrade, et on publia dans toute la ville, à sons de trompe, que Mgr de Belsunce, arrivé de Paris, célébrait la messe le lendemain, sur la promenade du Cours.

La ville se repeupla comme par enchantement ; le courage revint au cœur des timides, quand on apprit que l'héroïque pasteur avait abandonné Paris pour secourir ses ouailles. Le peuple des Grands-Carmes et le peuple de Saint-Jean descendirent des hauteurs de la Tourette, de la Butte des Moulins, des Accoules, pour assister à la messe épiscopale, à la fête du Cours. Beaucoup de riches même, honteux d'une lâcheté coupable, quittèrent les hautes pinèdes de Ruffi, de la Blancarde, de la Viste, de Sainte-Marguerite, ces retraites embaumées d'air marin et de résine, et rentrèrent à Marseille, pour voir leur évêque intrépide, prier avec lui, secourir avec lui ou mourir à ses côtés.

Cette fête de la mort n'a jamais eu et n'aura jamais son égale. Une foule immense remplissait le Cours, et s'étendait, par la rue de Rome, jusqu'à la place Castellane et, par la rue d'Aix, jusqu'aux aqueducs. Les clochers des églises et des couvents sonnaient à toute volée, les canons du fort et de la citadelle répondaient aux cloches ; toutes les maisons étaient pavoisées des pavillons, des signaux, des flammes de tous les navires ; un chœur inouï, composé de quatre-vingt mille voix, entonna le *Deus in adjutorium*, et au-dessus de ce monde agonisant, de Belsunce, revêtu de ses habits pontificaux, entouré du clergé, des paroisses et des religieux de tous les ordres, bénit la ville, le peuple, la campagne, et fit l'espérance dans tous les cœurs.

*Marseille et les Marseillais.* Calmann-Lévy, édit.

*HENRI DE RÉGNIER*

### Une arrivée de galères à Marseille.

Un coup de canon retentit, suivi d'une grande acclamation et du branle de toutes les cloches. Alors, au tumulte succéda un grand silence. Tous les regards se tournèrent vers la passe par où le port ouvre sur la haute mer. Les galères approchaient.

La première qui se présenta fut *la Réale*, que montait M. le duc de Verdonne et qui arborait au grand mât le pavillon carré. Elle a, comme l'on sait, vingt-six bancs et sept rameurs. Sa carène est

blanche. Son carrosse de poupe, fait en berceau, est couvert d'un tendelet de damas, soutenu par quatre flèches dorées. Ses rameurs portent la casaque et le bonnet bleus, au lieu du rouge qui est l'ordinaire. Lorsqu'elle fut à l'entrée du port, elle laissa brusquement tomber ses voiles, en même temps que le sifflet des comites, qui dirigeaient la manœuvre, perçait les oreilles. Puis aussitôt la voilure

Phot. C. Heirieis.

*Puget.* — Vaisseaux dans la rade de Marseille.
Dessin à la plume. — Musée de Marseille.

à bas, les rames se mirent à frapper l'eau d'un mouvement égal. A chaque palade, la galère avançait. Bientôt on distingua aisément le canot de rambade et les argoussins en veste brune, qui se tenaient debout sur la coursie, tandis que *la Patronne*, qui suivait de près *la Réale*, imitait sa manœuvre que répétèrent tour à tour les autres galères sensiles ou ordinaires, au nombre de sept : *la Victoire, la Dauphine, la Force, la Couronne, la Fortune, la Renommée* et *la Vaillante*, qui venait la dernière et que commandait M. le chevalier de Maumoron. Toutes voguaient lentement, au bruit des acclamations, des cloches et du canon.

Ce fut dans cet accueil que *la Réale*, ayant couru sur son erre, vint se ranger à la place qui lui était assignée et que chacune des autres galères en fit autant, après avoir conillé leurs rames, c'est-à-dire les avoir rentrées, de telle sorte que chacune, passée par son estrope, restât posée horizontalement sur l'apostis, ce qui faisait honneur à l'habileté des officiers et à la docilité de la chiourme. Cela fait, on jeta les passerelles.

*La Pécheresse*. Mercure de France.

*Vue d'Aix au XVII^e siècle.*

## *LE PRÉSIDENT DE BROSSES*

### Aix au XVIII^e siècle.

Aix et Dijon sont deux villes que l'on met ordinairement en parallèle, ce qui me donnait quelque curiosité de les comparer. Aix, petite au moins d'un tiers plus que Dijon, est située dans le fond d'un vallon entouré de montagnes de tous côtés. La ville, sans en excepter aucune maison, est bâtie en pierres de taille ; le quartier des marchands est bien peuplé et me parut assez commerçant ; celui des gens de condition, qui tient une grande partie de la ville, est tout magnifiquement bâti ; la plupart des maisons élevées, ornées d'architecture et construites à l'italienne, avec des façades sur la rue ; presque toutes les rues sont larges, tirées au cordeau, remplies de belles fontaines ; on trouve à tout moment de petites places

où l'on a planté des arbres pour donner de l'ombre ; enfin cette ville est tout à fait jolie, et la plus jolie de France après Paris. Je n'hésiterai pas à la préférer à Dijon pour l'extérieur, quoi qu'elle n'ait ni nos maisons en façons d'hôtels, bâties entre cour et jardin (car à Aix je n'ai point aperçu de cour aux maisons et peu de jardins), ni nos beaux équipages courant tous les jours dans la ville ; je n'en rencontrai que deux ou trois : mais bien quantité de belles chaises à porteurs toutes dorées, armoriées et doublées de velours...

*Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740.*

*EDMOND ROSTAND*

### La Marseillaise.

...Et du poète l'œuvre à jamais se détache.
Plus il aura l'oubli, l'injure et la prison,
Plus elle aura l'amour, la gloire et l'horizon !
Elle va ! Ses couplets s'en vont dans la besace
Des colporteurs. Soudain — oh ! que c'est loin, l'Alsace,
Le violon nocturne, et le blanc piano ! —
A Marseille, dans la ruelle Thubaneau,
Qui sent le café noir, le goudron et l'orange,
Le chant prend un accent plus rauque et plus étrange.
Argenté par l'étoile, il se cuivre au soleil.
Pour ne pas trop rester à lui-même pareil,
Un chant doit voyager comme font les légendes !
Mais Paris gronde au loin. — « Qu'est-ce que tu demandes ? »
Vient de crier Marseille à la ville en courroux.
« Six cents hommes sachant mourir ! » dit Barbaroux.
Et, traversant la France entière, six cents hommes
Rapportent à Paris le chant par qui nous sommes,
Et jettent dans les cœurs, que leurs voix font s'ouvrir,
Le désir d'être libre et de savoir mourir !

*Le Vol de la Marseillaise.* Fasquelle, édit.

*FÉLIX GRAS*

### L'arrivée des fédérés à Avignon.

Quand ce torrent de monde eut débordé du porche de la porte Limbert, nous nous alignâmes le long des remparts sur deux rangs pour présenter les armes au bataillon marseillais quand il passerait.

Nous n'avions pas encore posé l'arme à terre qu'une troupe d'en-

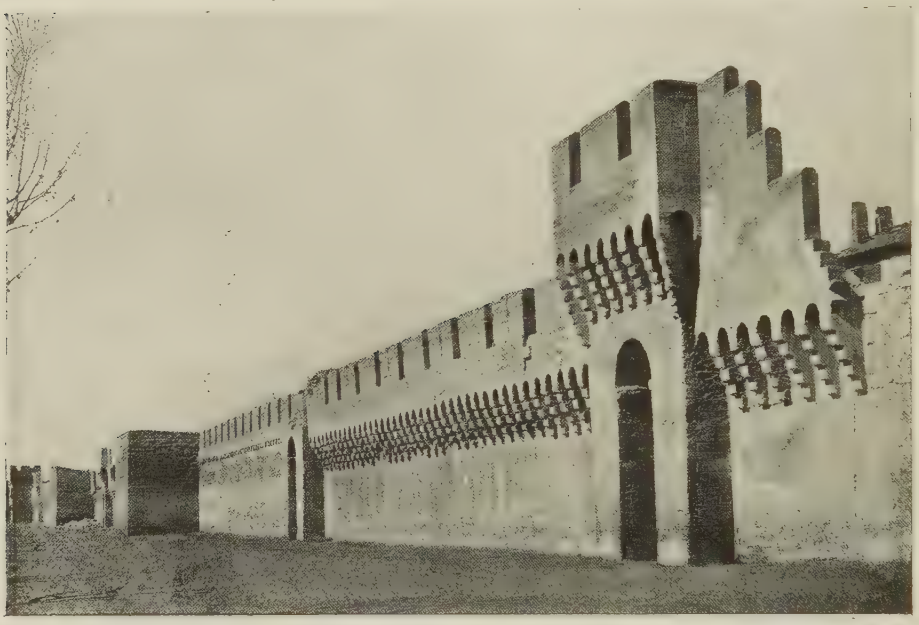
*Gustave Doré.* — La « Marseillaise ».

fants débouchait en courant du chemin de la Coupe-d'Or en criant : « Ils sont là ! Ils sont là ! » Soudain au tournant de la route apparaissent avec leurs chapeaux à panaches rouges le commandant Moisson et le capitaine Garnier. Aussitôt qu'ils nous voient ils tirent leurs longs sabres recourbés comme des faucilles et se tournent vers le bataillon qui les suit et crient : « Vive la Nation ! » Tous leurs hommes se mettent au pas et d'une seule voix entonnent :

Allons, enfants de la Patrie !

Nous présentons les armes. Ils nous passent devant, toujours

chantant la *Marseillaise* qui nous donne le frisson jusqu'aux moelles. Quel spectacle, mes amis ! Cinq cents hommes hâlés par le soleil, basanés comme des caroubes, des yeux noirs, flamboyant comme des charbons de feu sous les sourcils épais, blanchis par la poussière de la route. Les uns portent le chapeau de gendarme avec grands panaches en queues de coqs, d'autres ont le bonnet rouge



*Avignon.* — Les remparts.

avec les mentonnières flottant sur les épaules, la cocarde tricolore sur l'oreille, l'habit de bure vert avec revers rouges comme le mien ; chacun au bout de son fusil porte une branche de saule ou de peuplier pour se garantir du soleil, et tout cela produit un ombrage mouvant sur leurs têtes qui les rend étranges ! Mais quand ils reprennent au refrain : « Aux armes, citoyens ! », quand on voit toutes ces bouches ouvertes comme des gueules de loups, rouges, avec des dents blanches comme en ont les bêtes fauves, il vous en court un frisson glacé tout le long de l'échine. Deux tambours marquent le pas en battant la charge : Rran, rran, rran ! « Allons enfants de la

Patrie !... » Et le bataillon passe, s'engouffre sous le porche... Mais quel est ce bruit de chaînes et de ferrailles? A la queue, après les derniers, attelés comme des bœufs à la charrue, quatre hommes courbés, ruisselants de sueur, tirent du front et des épaules, ils traînent sur un chariot rouillé une pièce de canon, to-ro-to-to ! sur les pavés, dans les ornières et les rigoles, ils s'embourbent, se désembourbent. Le chariot saute et ressaute avec un bruit d'enfer. Après ce char, en voici un autre, puis un troisième. Celui-ci porte un grand ustensile qui ressemble à un chaudron, il porte un soufflet de forge, des pinces, des tenailles, des marteaux énormes, un paquet d'argile pour construire des moules, c'est la forge qui sert à fondre les boulets rouges ! Quatre hommes sont encore attelés pour traîner cet engin. Courbés comme des bêtes ils tirent, le mollet tendu, ils s'accrochent des ongles aux pavés, leurs souliers à gros clous glissent et battent du feu. Quand ils passent devant nous, soufflant et suffoqués par l'effort, ils relèvent encore la tête et crient d'une voix enrouée : « Vive la Nation ! ».

*Li Rouge dóu Miejour* (Les Rouges du Midi). Roumanille, édit.

## *NAPOLÉON BONAPARTE*

### Aux Marseillais révoltés contre la Convention.

Voilà ce que l'on vous dit pour vous entraîner dans le précipice qui s'approfondit à chaque instant, et qui, peut-être, engloutira la plus belle ville de France, celle qui a le plus mérité des patriotes ; mais l'on vous a dit que vous traverseriez la France, que vous donneriez le ton à la République, et vos premiers pas ont été des échecs ; l'on vous a dit qu'Avignon pouvait résister longtemps à 20.000 hommes, et une seule colonne de l'armée, sans artillerie de siège, dans vingt-quatre heures, en a été maîtresse ; l'on vous a dit que le Midi était levé, et vous vous êtes trouvés seuls ; l'on vous a dit que la cavalerie nîmoise allait écraser les Allobroges, et ceux-ci étaient déjà au Saint-Esprit et à Villeneuve ; l'on vous a dit que 4.000 Lyonnais étaient en marche pour vous secourir, et

les Lyonnais négociaient leur accommodement ; reconnaissez donc que l'on vous trompe, concevez l'impéritie de vos meneurs, et méfiez-vous de leurs calculs ; le plus dangereux conseiller, c'est l'amour-propre : vous êtes naturellement vifs, l'on vous conduit à votre perte par le même moyen qui a ruiné tant de peuples, en exaltant votre vanité ; vous avez des richesses et une population considérables, l'on vous les exagère ; vous avez rendu des services éclatants à la liberté, l'on vous les rappelle, sans faire attention que le génie de la République était avec vous alors, au lieu qu'il vous abandonne aujourd'hui. Votre armée, dites-vous, est à Aix avec un grand train d'artillerie et de bons généraux ; eh bien, quoi qu'elle fasse, je vous assure qu'elle sera battue ; vous aviez 3.600 hommes, une bonne moitié s'est dispersée ; Marseille et quelques réfugiés du département peuvent vous offrir 4.000 hommes ; cela est beaucoup ; vous aurez donc de 5 à 6.000 hommes, sans ensemble, sans unité, sans être aguerris ; vous avez de bons généraux, je ne les connais pas, je ne puis donc leur contester leur habileté, mais ils seront absorbés par les détails, ne seront pas secondés par les subalternes, ils ne pourront rien faire qui soutienne la réputation qu'ils pourraient s'être acquise, car il leur faudrait deux mois pour organiser passablement leur armée, et dans quatre jours, Carteaux sera au delà de la Durance, et avec quels soldats !

Archives Palais du Roure.

*Habitants de la Vallette, près Toulon.*
Dessin de Bonaparte. — Collection *Amis du Vieux Toulon.*

*Le Souper de Beaucaire.* Sansot, édit.

*PAUL SOUCHON*

### A Désirée Clary.

Souvent je pense à vous, reine, dans ce domaine,
Dont les arbres, les fleurs, les chemins, la maison
Sont toujours ceux que vous aimiez, qui vous ont vue
Belle de cet éclat que l'on n'a qu'à vingt ans.

Vous marchez, appuyée au bras de Bonaparte,
Le vent balance autour de vous l'ombre des pins,
Vous parlez d'achever ensemble votre vie
Devant cet horizon et sous ces humbles toits.

Mais le destin commande et tout change de face ;
L'aigle reprend son vol, puis, apaisant vos pleurs,
Bernadotte vous guide au trône de Suède.

Et l'on dit que, là-haut, dans vos palais du Nord,
Reine, il vous arrivait de regretter Marseille
Et le mas endormi sous les pins azurés...

*Dans le domaine des cigales.* Chiberre, édit.

*CHATEAUBRIAND*

### Le souvenir de Napoléon au golfe Juan.

Je suis allé visiter les lieux où Bonaparte aborda, après avoir rompu son ban à l'île d'Elbe. Je descendis à l'auberge de Cannes, au moment même que le canon tirait en commémoration du 29 juillet; un de ces résultats de l'incursion de l'Empereur, non sans doute prévu par lui. La nuit était close quand j'arrivai au golfe Juan. Je mis pied à terre à une maison isolée au bord de la grande route. Jacquemin, potier et aubergiste, propriétaire de cette maison, me mena à la mer. Nous prîmes des chemins creux entre des oliviers, sous lesquels Bonaparte avait bivouaqué : Jacquemin lui-même m'avait reçu et me conduisait. A gauche du sentier de traverse s'élevait une espèce

de hangar : Napoléon, qui envahissait seul la France, avait déposé dans ce hangar les effets de son débarquement.

Parvenu à la grève, je vis une mer calme que ne ridait pas le plus petit souffle; la lame, mince comme une gaze, se déroulait sur le sablon sans bruit et sans écume. Un ciel émerveillable, tout resplendissant de constellations, couronnait ma tête. Le croissant de la lune s'abaissa bientôt et se cacha derrière une montagne. Il n'y

Archives Palais du Roure.

*Débarquement de Bonaparte à Fréjus.*
Lithographie de C. Motte.

avait dans le golfe qu'une seule barque à l'ancre et deux bateaux : à gauche on apercevait le phare d'Antibes, à droite les îles de Lérins ; devant moi la haute mer s'ouvrait au Midi vers cette Rome où Bonaparte m'avait d'abord envoyé.

Les îles de Lérins, aujourd'hui îles Sainte-Marguerite, reçurent autrefois quelques chrétiens, fuyant devant les Barbares. Saint Honorat venant de Hongrie aborda l'un de ces écueils : il monta sur un palmier, fit le signe de la croix, tous les serpents expirèrent, c'est-à-dire que le paganisme disparut et la nouvelle civilisation naquit dans l'Occident.

Quatorze cents ans après, Bonaparte vint terminer cette civilisation dans des lieux où le saint l'avait commencée. Le dernier solitaire de ces laures fut le Masque de fer, si le Masque de fer est une réalité. Du silence du golfe Juan, de la paix des îles aux anciens anachorètes, sortit le bruit de Waterloo, qui traversa l'Atlantique et vint expirer à Sainte-Hélène.

Entre les souvenirs de deux sociétés, entre un monde éteint et un monde prêt à s'éteindre, la nuit, au bord abandonné de ces marines, on peut supposer ce que je sentis. Je quittai la plage dans une espèce de consternation religieuse, laissant le flot passer et repasser, sans l'effacer, sur la trace de l'avant-dernier pas de Napoléon.

*Mémoires d'Outre-Tombe.* Garnier, édit.

## *ARMAND PRAVIEL*

### Débarquement en Provence de la Duchesse de Berri.

Ce ne fut que le 29 avril au soir, après une escale à Nice, que le *Carlo Alberto*, battant pavillon sarde, arriva en vue de Marseille. La mer était houleuse. La Duchesse ne put gagner la terre que dans une chaloupe, où elle fut rudement ballottée par les vagues, en compagnie de Mesnard et de Bourmont. On atterrit à la ferme de la Folie, près de Carry-le-Rouet, et l'on s'avança jusqu'au phare du Planier, où attendaient MM. Lachaud de Bermont, ancien officier, de Candolle, ancien consul, Laget de Podio, ancien magistrat. Enveloppée dans un suroît de matelot, la mère d'Henri V se coucha sur le sable mouillé et dormit en attendant le jour.

Là, tandis que la tempête au large se déchaînait, elle rêva sans doute d'un autre débarquement, alors que le 21 mai 1816, la *Christine* l'amenait à Marseille, au son des cloches, au hurlement des canons, petite princesse de dix-sept ans, toute de blanc vêtue et empanachée, avec une écharpe amarante, et qui allait épouser Ferdinand d'Artois, pour devenir reine de France.

Le trône, où est-il ? Hélas ! il semble s'éloigner encore. On sait ce que fut la pitoyable aventure tentée par les royalistes marseillais : le drapeau blanc hissé par surprise à l'aurore sur le clocher

de Saint-Laurent, le tocsin, la générale, une centaine de manifestants marchant sur l'hôtel de ville aux cris de : « Vive Henri V! » et puis, très rapidement, le colonel de Lachaud arrêté, ses compagnons dispersés et le *Carlo Alberto*, pris en chasse par la frégate *le Sphinx*, et s'effaçant à l'horizon. Avant la fin de la matinée, tout était fini, et la Duchesse se trouvait seule, abandonnée sur la plage, entre ses partisans écrasés de honte et de désespoir.

Mais elle ne se découragea pas un instant. Elle descendait de Marie-Thérèse :

« Quoi qu'il ait pu se produire ici, déclara-t-elle, je ne tromperai pas les espérances d'un pays qui a donné à ma famille tant de preuves de dévouement : Messieurs, en Vendée!... »

Ce n'était pas une attitude mélodramatique : la suite le montra bien. Mais, tout de même, partir à pied de la Provence au Bocage, était une conception plus chimérique et plus irréalisable que toutes les autres. La première journée fut terrible. Guidés par un charbonnier, les trois fugitifs évitèrent l'agglomération marseillaise et se lancèrent dans le massif rocheux qui domine les vastes plaines de la Crau. La chaleur était déjà fort pénible, et les petits pieds de la Duchesse — vingt-deux centimètres et demi de long sur cinq de large — n'étaient nullement faits pour de pareilles randonnées. Par bonheur, à force de fuir les routes connues, on se perdit, au bout de cinq heures de marche. On dut faire halte, et comme le soir tombait, on décida, pour ce jour-là, de ne pas aller plus avant. La régente se coucha par terre. On la couvrit d'un manteau, et elle dormit pour la seconde fois à la belle étoile.

Le 1$^{er}$ mai, au matin, en s'éveillant, elle découvrit à peu de distance un mas tout blanc, entre les pins et les cyprès.

« Nous sommes sauvés, dit-elle. Courons à cette maison et demandons du secours.

— Y pensez-vous, madame? lui dit le guide. Je connais le propriétaire. C'est le maître du village, un républicain enragé!

— C'est bien, répliqua Marie-Caroline, vous allez me conduire chez lui. »

Et se tournant vers ses gardes du corps, qui, avec elle depuis longtemps, ne s'étonnaient plus de rien...

« Messieurs, leur déclara-t-elle, le moment est venu de nous séparer. Il y a moins de danger pour chacun de nous individuellement que pour nous tous en compagnie. Monsieur de Bourmont, je vous ferai connaître mes ordres à Nantes ; allez m'y attendre. Monsieur de Mesnard, gagnez Montpellier ; là, je vous ferai dire où je suis. Adieu, Messieurs, bon voyage, et que Dieu vous garde. »

Gravement, tout à fait reine maintenant, malgré sa robe poussiéreuse, ses souliers éculés et ses cheveux blonds en désordre, elle leur donnait sa main à baiser. Elle les vit disparaître derrière les rochers gris.

« A l'autre ! » fit-elle gaiement.

Et elle marcha vers la maison.

Elle frappa hardiment. Un paysan parut, brun et court, la mine rieuse. Elle n'hésita pas.

« Monsieur, lui dit-elle sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, vous êtes républicain, je le sais. Mais pour une proscrite, il n'y a pas d'opinions. Je suis la duchesse de Berri et je viens vous demander un asile. »

Archives, Palais du Roure.

*La duchesse de Berry en paysan vendéen.*

Le Provençal est accueillant. De plus, il ne résiste pas au beau sexe. Le maire, un peu ahuri, considéra l'étrange petite bonne femme qui se présentait ainsi et répondit :

« Ma maison est à votre service, Madame.

— Je n'attendais pas moins de vous. Mais votre position administrative vous met à même de me procurer un passeport. J'ai compté sur vous pour cela.

— Je m'en procurerai un.

— Bien. Demain, il faut que je me rende dans les environs de Montpellier. M'en fournirez-vous les moyens ?

— Je vous y conduirai moi-même. »

La Princesse parut enchantée :

— « Maintenant, Monsieur, ajouta-t-elle, faites-moi donner un lit, et vous verrez si la duchesse de Berri dort tranquille sous le toit d'un républicain. »

*L'aventure de la Duchesse de Berri.* Hachette, édit.

*MARIUS JOUVEAU*

## Les Félibres pendant la grande guerre.

### *L'Escolo dóu Boumbardamen.*

L'*Escolo dóu Boumbardamen* (L'École du Bombardement), ce fut, du temps de la guerre, la société des Félibres et des Méridionaux dispersés sur le front. Grâce à la fondation de cette école, nous avons pu faire toute la campagne, gaillards, confiants et joyeux ; car il n'y eut jamais micmac, ni carnage qui aient pu nous empêcher de faire nos joyeuses félibrées et de publier notre curieux bulletin : *L'Ecò dóu Bousquetoun*...

... La devise était naturellement : *Lou canoun me fai canta* (Le canon me fait chanter)[1], et le statut, plus que simple, disait : « Article premier : Les membres de l'École s'assemblent, quand ils peuvent et comme ils peuvent, pour faire un bon petit repas et pour *félibréger*. » D'article deux, il n'y en avait pas... Le premier disait tout. La devise a été peinte ou gravée sur toutes les cheminées des maisons, que nous avons habitées, quand les maisons avaient des cheminées...

Pouzol fut nommé *cabiscol* de l'*École du Bombardement*, quand on m'en nomma *cabiscol* d'honneur, et dirigea de main de maître l'*Ecò dóu Bousquetoun*, tout le temps que Boudon, blessé, passa à l'hôpital en 1916. Et, savez-vous, diriger l'*Ecò* n'était pas une

1. Allusion à la devise de Mistral. *Lou soulèu me fai canta.* (Le soleil me fait chanter).

petite affaire, car ce journal se tirait tout entier à la pâte à copier. Ceux qui en pourront voir la collection, pleine de vers, de contes, de portraits, de paysages, de musique, seront étonnés et auront une grande vénération pour ceux qui firent cette belle chose dans les tranchées et les trous d'obus.

Écoutez comme Boudon parle du Bureau de l'*Ecò :* « Il est installé dans un trou, cave-caverne, dans le sable, et tout plein de crapauds. Chaque matin Boudon fait la chasse aux crapauds pour les faire sortir... Il leur tend des pièges, il les enfume avec de vieux journaux, il les enterre dans le sable. Mais ils ressuscitent toujours et il les retrouve, le lendemain, assis sur sa table ou sur son banc, qui ont l'air de se moquer de lui... Ah ! *pécaire !*... Il en faut voir, avec cette guerre ! »

*La Flour au Casco.* Roumanille, édit.

## IV. — LES LETTRES ET LES ARTS

*ANATOLE FRANCE*

### Hommage à la Vénus d'Arles.

L'année prochaine, s'il m'est donné de vivre et de respirer la douce lumière du jour, mes amis, nous irons ensemble porter nos hommages pieux à la Vénus d'Arles. Je sais bien que l'Aphrodite de la *Colonia Julia Arelatensis* est captive sur les bords de la Seine ; elle a été portée en trophée dans les jardins de Versailles, puis au Musée du Louvre.

Mais son âme et son génie sont encore en Provence. On les retrouve dans la pure beauté des femmes, dans les lignes du paysage, dans la poésie vibrante des félibres.

Préface au volume *Des Alpes aux Pyrénées,* par Paul Arène et Albert Tournier.

*PIERRE VIDAL*

## La Provence.

J'aspire avec mon haleine la brise que je sens venir de Provence : tout ce qui vient de là-bas me plaît, et quand j'entends qu'on en dit

Phot. Giraudon.

*Tête de la Vénus d'Arles.*

Musée du Louvre.

du bien, j'écoute en souriant. Pour un mot j'en demande cent, tant me plaît tout ce que j'en entends dire.

Car, des bords du Rhône jusqu'à Vence, entre la mer et la Durance, je ne sais si doux séjour où brille de joie plus parfaite ; c'est dans cette noble contrée que j'ai laissé mon cœur joyeux, auprès de celle qui donne la gaîté aux malheureux.

Qui a souvenance d'elle ne connaît point l'ennui, car elle est la source de la joie ; quelque éloge qu'on en fasse, quelque bien qu'on

en dise, il n'y a point d'exagération ; elle est, sans conteste, la plus belle et la plus aimable qui se voie au monde.

Je lui dois la gloire que me valent mes beaux vers et mes belles actions, car c'est d'elle que je tiens le talent et la connaissance ; c'est elle qui m'a rendu gai et qui m'a fait poète ; tout ce que je fais de bien me vient d'elle...

Traduit et cité par Joseph Anglade, *Les Troubadours*, A. Colin, édit.

*PIERRE DE NOLHAC*

### Pétrarque à Vaucluse.

La principale raison de l'installation de Pétrarque à Vaucluse fut son désir de travailler en paix, loin des distractions de la ville et des importuns, et d'entreprendre avec ses livres ces longues causeries dont il a si aimablement parlé. Il aimait passionnément la solitude, à la condition d'y trouver toujours à ses côtés, selon le mot d'un poète qui l'a beaucoup imité, Ronsard,

Ces bons hostes muets
qui ne faschent jamais.

Phot. Alinari.

*Benozzo Gozzoli.* — Portrait de Pétrarque.
Montefalco. Église Saint-François.

Aussi est-il rare que les nombreuses descriptions de Vaucluse, qui nous font connaître si bien sa vie rustique, omettent le souvenir de son occupation favorite :

« Voici ma vie, écrit-il à un ami. Je me lève vers minuit et, dès l'aube, je sors ; mais dans la campagne comme à la maison, j'étudie, je médite, je lis et j'écris. Tout le jour je visite les monts dénu-

dés, les vallées fraîches et les grottes; je parcours les deux rives de la Sorgue, sans avoir personne à mes côtés, sans trouver personne sur mon chemin et accompagné de mes seuls soucis, qui, de jour en jour d'ailleurs, deviennent moins cuisants... Ici j'ai fait ma Rome, mon Athènes, ma patrie. Tous les amis que j'ai ou que j'ai eus, non seulement ceux que j'ai vus moi-même et qui ont protégé ma vie, mais encore des hommes qui ont vécu il y a bien des siècles et ne me sont connus que par les livres, des hommes dont j'admire les actes et le caractère, la vie et les mœurs, ou encore le langage et le génie, les amis divers venus de tous les lieux et de tous les temps, je les réunis souvent dans cette étroite vallée... »

*Pétrarque et l'humanisme.* Bouillon, édit.

*PÉTRARQUE*

### Au Rhône.

Fleuve rapide qui sors des Alpes, en rongeant autour de toi — (de là vient ton nom), — nuit et jour avec mon désir, là où la Nature te mène, et moi l'Amour,

Prends l'avance : la course, ni la fatigue, ni le sommeil ne t'arrêtent ; mais devant que tu rendes à la mer son tribut, arrête-toi là où paraît l'herbe plus verdoyante et l'air plus serein.

Là est notre vif et doux soleil, qui adorne et florit ta rive gauche : et peut-être (je l'espère) se plaint-elle de mon retard.

Baise ses pieds ou sa main belle et blanche ; dis-lui (que ton baiser tienne lieu de paroles) : l'esprit est prompt, mais le corps est retenu ici.

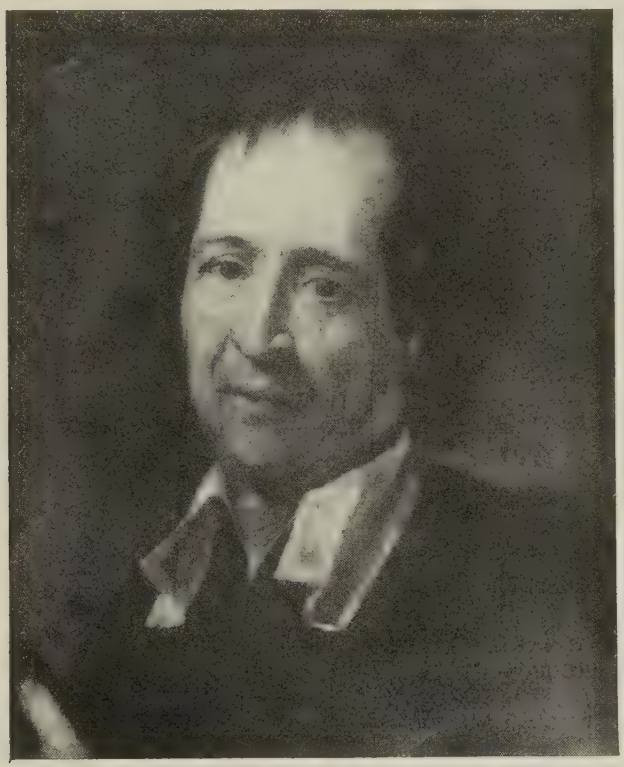
(Sonnet CLXXIII.)

*ÉMILE RIPERT*

### Pierre Puget.

C'est la rumeur en feu du soir d'Août sur les quais...
L'homme maigre a laissé la petite demeure
Où, de la part du roi, souvent des freluquets

Viennent lui prendre une œuvre et lui voler une heure,
Et, songeant au Milon qu'il ne doit plus revoir,
Il flâne et rêve, avant que le soleil ne meure...



Phot. Bulloz.

*Pierre Puget.* — Son portrait par lui-même.
Musée d'Aix.

Il songe que sa vie approche aussi du soir,
Et comme le beau ciel qui s'étend sous ses flammes.
C'est parmi ses héros qu'il est venu s'asseoir.

Il écoute tomber et retomber les rames
Des galères, au loin, où, jadis, son ciseau
Tailla des fruits, des fleurs, des dauphins et des femmes...

Très haut, dans le grand soir d'été, chaque vaisseau
Dresse sa poupe ainsi qu'une splendeur flottante,
Si belle que la mer y brise son assaut.

Mais, plongeant ses regards parmi la foule ardente,
Énorme réservoir des œuvres à venir,
L'homme cherche, fiévreux, la forme qui le tente.

Le regret est stérile et vain le souvenir...
Ah! qu'importe ce que déjà l'ombre enveloppe,
Qu'importe si jadis il sut faire tenir

Dans un cadre de bois le palais ou l'échoppe,
Ou bien s'il a rendu vivant d'un seul effort
Le front têtu du roi qui tint tête à l'Europe.

Il n'a pas égalé la splendeur du décor !...
Hélas ! jusqu'au moment de fermer la paupière,
Il faut qu'à la matière il se mesure encor,

Qu'il voie à son aspect frémir la froide pierre,
Et, sous ses rudes doigts qui le feront trembler,
Le marbre blanc voler en éclats de lumière !...

Le rêve à chaque instant du vrai peut s'envoler :
Ce vieux pauvre au soleil, n'est-ce pas Diogène?...
Ne va-t-il pas sommer un roi de s'en aller?...

Et plus loin, retirant son tricot qui le gêne,
Un jeune marinier s'étire, demi-nu...
Oh! le Saint-Sébastien dans l'église de Gêne!...

Rien n'est vil sous le ciel... Colossal ingénu,
Le monde est un vivant chef-d'œuvre qui s'ignore...
C'est Andromède, avant que Perseus soit venu!...

Sous le soleil couchant ce ruisseau se colore ;
Ainsi ce portefaix, c'est Hercule, et, parfois,
D'un vagabond hideux un faune peut éclore;

Et ces deux galériens qui geignent sous le poids
D'une poutre, et s'en vont le long des quais fétides,
Demain et pour toujours, vont échapper aux lois,

Car leurs bras sont déjà ceux des Cariatides...

*La Terre des Lauriers.* B. Grasset, édit.

*JOSEPH AUTRAN*

### Coucher de soleil.

L'horizon s'empourprait de splendeurs violettes ;
L'ardent soleil d'été déclinait vers les eaux ;
Et quatre jeunes gens, nus comme des athlètes,
Descendant à la mer, y baignaient leurs chevaux.

Au milieu de ces flots dont le sel vous enivre,
Joyeux, ils s'avançaient, le vent dans les cheveux ;
Leurs yeux étaient de flamme, et des lueurs de cuivre
Jaillissaient de leurs bras et de leurs cous nerveux ;

Et les hardis coursiers, la narine entr'ouverte,
Hennissaient par instants et les souffles marins,
Arrosant leur crinière avec l'écume verte,
Mêlaient en se jouant des algues à leurs crins.,.

Et tandis que le dieu, sous les lointains portiques,
Descendait de son char à l'occident vermeil,
Je croyais, en passant, voir les Tritons antiques,
Baigner dans l'Océan les coursiers du soleil !

*Poèmes de la mer.* Calmann-Lévy, édit.

*JOSEPH ROUMANILLE*

### Une histoire de Martigues : les coings.

Nous disions donc que les notables du Martigue s'assemblèrent et tombèrent d'accord, à la fin, sur le présent à faire à M. le député, qui était venu rendre visite aux Martégaux pour les remercier d'avoir voté pour lui comme un seul homme : un présent de beaux fruits du pays.

« Nous lui offririons bien des figues « bourjassotes » ou des figues « blanquettes », — avait dit, dans l'assemblée, M. Maisse, le plus éloquent des notables, — mais elles sont pleines d'eau. Il a tant plu ! Une corbeille de pêches aurait aussi fait notre affaire, mais, vous le savez, elles ont eu le mal. Les coings, cette année, m'ont réussi. Mes cognassiers plient sous leur poids ! C'est une bénédiction de Dieu ! Ils sont beaux, mes coings, ils sont veloutés, ils sont roux, ils vous fascinent. L'eau m'en vient à la bouche. Et notez bien que cette année, ils n'ont pas le ver. Je vote pour des coings ! »

« Votons pour des coings ! », crièrent-ils tous

— « Cuits ou crus ? » demanda de son siège, tête tremblante, M. Tussihon, qui avait un gros rhume.

— « Crus, ils sont âpres et indigestes, répliqua M. Maisse. Il n'y a que les enfants et les grosses filles, qui les mangent crus : les gens comme il faut les mangent cuits. Cuits, c'est un sucre. Et puis, Messieurs, considérez avec moi que les Félibres, s'ils savaient qu'à notre honorable et si complaisant député nous avons donné la peine de faire cuire les coings, ils le mettraient dans leur Almanach et feraient rire à nos dépens tous les gens de la Provence, du Comtat et du Languedoc. »

Ici, il faut vous le dire, il y eut dans le Conseil grande confusion et grand bruit, un branle-bas de la malédiction ! Qui les voulait cuits, qui les voulait crus. Les vieux les voulaient cuits. Les jeunes disaient : « Donnons-les crus : ne seront-ils pas toujours à temps de les faire cuire ? »

Les poings se serraient, les lèvres tremblaient, les yeux lançaient

des éclairs, le tonnerre de Dieu allait éclater, quand soudain M. Maisse, tout en sueur, monta sur son siège et dit :

— « Écoutez, Messieurs ! La paix ! Et silence ! Il ne faut pas que le sang coule ! La paix ! Nous sommes tous des amis ! Ne nous battons pas ; nous ne sommes plus des enfants ! Votons, et le vote dira s'il les faut cuits ou crus. Moi, je vote pour les faire cuire. »

— « C'est bien dit ! » fit l'assemblée.

Et ils votèrent. La majorité fut pour les coings cuits. Les vieux applaudirent.

On fit donc cuire deux belles douzaines de coings, fruits d'élite, choisis de la main même de M^me^ Maisse. Et puis, quand le fruit fut cuit à point, les notables, M. Maisse en tête, les portèrent — tout chauds et dans leur jus — à M. le député.

— « Monsieur le Député, lui dit M. Maisse, nous voulons que vous emportiez d'ici un doux souvenir : nous vous présentons la fleur des coings du Martigue. »

Le député inclina respectueusement la tête et répondit :

« Messieurs, grand merci ! Il me fait joie de recevoir les plus gros coudouns (coings) du Martigue[1]. »

Et il leur tourna le dos.

Les notables saluèrent et prirent de cette herbe.

Tout juste se trouvaient-ils sous les fenêtres de la maison où était descendu le député, que tomba sur eux une averse de coings cuits. Car le député — qui, paraît-il, les aurait mieux aimé crus, — avait donné l'ordre à son serviteur de les jeter de la fenêtre dans la rue. Il plut des coings et du jus de coing ! Les porteurs de coings, qui se trouvaient juste au-dessous, n'en perdirent pas une goutte. Ils en furent tout emplâtrés.

— « Nous vous le disions bien ! faisaient, tout dégouttants, les vieux et M. Maisse, nous vous le disions bien qu'il fallait les faire cuire ! Ils nous assommaient, si nous les avions donnés crus ! »

*Contes provençaux.* Roumanille, édit.
Traduction E. Ripert.

1. Le mot *coudoun* signifie *coing* et aussi *imbécile.*

*FRÉDÉRIC MISTRAL*

## La naissance de Mireille.

Une fois « licencié », ma foi, comme tant d'autres (et, vous avez pu le voir, je ne me surmenais pas trop), fier comme un jeune coq qui a trouvé un ver de terre, j'arrivai au Mas à l'heure où on allait souper sur la table de pierre, au frais, sous la tonnelle, aux derniers rayons du jour.

Archives Palais du Roure.

*J.-B. Laurens.* — Mistral à 20 ans.
Bibliothèque de Carpentras.

— Bonsoir, toute la compagnie !

— Dieu te le donne, Frédéric !

— Père, mère, tout va bien... A ce coup, c'est bien fini !

— Et belle délivrance ! ajouta Madeleine, la jeune Piémontaise qui était servante au Mas.

Et lorsque, encore debout, devant tous les laboureurs, j'eus rendu compte de ma dernière suée, mon vénérable père, sans autre observation, me dit seulement ceci :

— Maintenant, mon beau gars, moi j'ai fait mon devoir. Tu en sais beaucoup plus que ce qu'on m'en a appris... C'est à toi de choisir la voie qui te convient : je te laisse libre.

— Grand merci ! répondis-je.

Et là même, — à cette heure, j'avais mes vingt et un ans, — le pied sur le seuil du Mas paternel, les yeux vers les Alpilles, en moi et de moi-même, je pris la résolution : premièrement de relever, de raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et antinaturelle de toutes les écoles ; secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font toutes une guerre à mort; troisièmement, de rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie.

Tout cela, vaguement, bourdonnait en mon âme ; mais je le sentais comme je vous dis. Et plein de ce remous, de ce bouillonnement

de sève provençale qui me gonflait le cœur, libre d'inclination envers toute maîtrise ou influence littéraire, fort de l'indépendance qui me donnait des ailes, assuré que plus rien ne viendrait me déranger, un soir, par les semailles, à la vue des laboureurs qui suivaient en chantant la charrue dans la raie, j'entamai, gloire à Dieu! le premier chant de *Mireille.*

Ce poème, enfant d'amour, fit son éclosion paisible, peu à peu, à

*Eugène Burnand.* — La cueillette de la feuille de mûrier.
Extrait de *Mireille.* Edition Hachette.

loisir, au souffle du vent large, à la chaleur du soleil ou aux rafales du mistral, en même temps que je prenais la surveillance de la ferme sous la direction de mon père qui, à quatre-vingts ans, était devenu aveugle...

... De plan, en vérité, je n'en avais qu'un à grands traits, et seulement dans ma tête. Voici :

Je m'étais proposé de faire naître une passion entre deux beaux enfants de la nature provençale, de conditions différentes, puis de laisser à terre courir le peloton, comme dans l'imprévu de la vie réelle, au gré des vents!

Mireille, ce nom fortuné qui porte en lui sa poésie, devait fatalement être celui de mon héroïne : car je l'avais depuis le berceau entendu dans la maison, mais rien que dans notre maison. Quand la pauvre Nanon, mon aïeule maternelle, voulait gracieuser quelqu'une de ses filles :

— C'est Mireille, disait-elle, c'est la belle Mireille, c'est Mireille, mes amours !

Et ma mère, en plaisantant, disait parfois de quelque fillette :

— Tenez, la voyez-vous, Mireille mes amours !

Mais, quand je questionnais sur Mireille, personne n'en savait davantage : une histoire perdue dont il ne subsistait que le nom de l'héroïne et un rayon de beauté dans une brume d'amour. C'était assez pour porter bonheur à un poème, qui, peut-être, — sait-on? — fut, par cette intuition qui appartient aux poètes, la reconstitution d'un roman véritable.

Le Mas du Juge, à cette époque, était un vrai foyer de poésie limpide, biblique et idyllique. N'était-il pas vivant, chantant autour de moi, ce poème de Provence avec son fond d'azur et son encadrement d'Alpilles? On n'avait qu'à sortir pour s'en trouver tout ébloui. Ne voyais-je pas Mireille passer, non seulement dans mes rêves de jeune homme, mais encore en personne, tantôt dans ces gentilles fillettes de Maillane qui venaient, pour les vers à soie, cueillir la feuille des mûriers, tantôt dans l'allégresse de ces sarcleuses, ces faneuses, vendangeuses, oliveuses, qui allaient et venaient, leur poitrine entr'ouverte, leur coiffe cravatée de blanc, dans les blés, dans les foins, dans les oliviers et dans les vignes?

Les acteurs de mon drame, mes laboureurs, mes moissonneurs, mes bouviers et mes pâtres, ne circulaient-ils pas, du point de l'aube au crépuscule, devant mon jeune enthousiasme ? Vouliez-vous un plus beau vieillard, plus patriarcal, plus digne d'être le prototype de mon maître Ramon, que le vieux François Mistral, celui que tout le monde et ma mère elle-même n'appelaient que le « maître »? Pauvre père ! quelquefois, quand le travail était pressant, qu'il fallait donner aide, soit pour rentrer les foins, soit pour dériver l'eau de notre puits à roue, il criait dehors :

— Où est Frédéric ?

Bien qu'à ce moment-là je fusse allongé sous un saule, paressant à la recherche de quelque rime en fuite, ma pauvre mère répondait :

— Il écrit.

Et, aussitôt, la voix rude du brave homme s'apaisait en disant :

— Ne le dérange pas.

Car, pour lui, qui n'avait lu que l'Écriture Sainte et *Don Quichotte* en sa jeunesse, écrire était vraiment un office religieux.

*Mémoires et Récits.* Plon, édit.

*Station de bergers, au pied des Alpines.*
Gravure de Saumier.

## *FRÉDÉRIC MISTRAL*

### Invocation aux Félibres.

O dous ami de ma jouvènço,
Valènt felibre de Prouvènço,
Qu'escoutas, atentiéu, mi cansoun d'autre-tèms :
Tu que sabès, o Roumaniho,
Entrena dins tis armounio
E li plour de la pacaniho
E lou rire di chato e li flour dóu printems ;

Tu que di bos e di ribiero
Cerques lou sourne e la fresquiero
Pèr toun cor coumbouri de pantai amourous,
Fièr Aubanéu ! e de ti soubro,
Tu, Crousihat, qu'à la Touloubro
Fas mai de noum, que n'en recoubro
De soun Nostradamus, l'astroulò souloumbrous ;

E tu tambèn, Matiéu Ansèume,
Que, di triho souto lou tèume,
Regardes, pensatiéu, li chato que fan gau !
E tu, Pauloun, fin galejaire ;
E tu, lou paure trenquejaire,
Tavan, umble cansounejaire
Emé li grihet brun qu'espinchon toun magau !

Tu mai que dins li durençado
Trempes encaro ti pensado,
Tu qu'à nòsti soulèu caufes lou franchimand,
Moun Adòufe Dóumas : grandido,
Quand pièi Mirèio s'es gandido
Liuen de soun mas, novo e candido,
Tu que l'as, dins Paris, menado pèr la man !

Tu'nfin, de quau un vènt de flamo
Ventoulo, emporto e fouito l'amo,
Garçin, o fiéu ardènt dóu manescau d'Alen !
Vers la frucho bello e maduro,
O vàutri tóuti, à mesuro
Que iéu escale moun auturo,
Alenas moun camin de voste sant alen !...

O doux amis de ma jeunesse, — vaillants poètes de Provence, — qui écoutez, attentifs, mes chansons du temps passé : — toi qui sais, ô Roumanille, — tresser dans tes harmonies — et les pleurs du peuple, — et le rire des jeunes filles, et les fleurs du printemps !

Toi qui des bois et des rivières — cherche le sombre et le frais — pour ton cœur consumé de rêves d'amour, — fier Aubanel ! et, par les œuvres que tu laisses, — toi, Crousillat, qui à la Touloubre — fais plus de renommée qu'elle n'en recouvre — de son Nostradamus, le sombre astrologue ;

Et toi aussi, Mathieu Anselme, — qui, sous le berceau des treilles, — regardes, pensif, les jeunes filles attrayantes! — Et toi, cher Paul, ô fin railleur; — et toi, le pauvre paysan, — Tavan, qui mêles ton humble chanson — à celle des grillons bruns qui examinent ton hoyau!

Et toi aussi, qui dans les débordements de la Durance — trempes encore tes pensées, — toi qui chauffes le français à nos soleils, — mon Adolphe Dumas : grandie, — lorsqu'ensuite Mireille s'est lancée — loin de son mas, neuve et étonnée, — toi qui l'as, dans Paris, menée par la main!

Et toi enfin, dont un vent de feu — agite, emporte et fouette l'âme, — Garçin, ô fils ardent du forgeron d'Alleins! — Vers le fruit beau et mûr, — ô vous tous, à mesure — que je gravis ma hauteur, — aérez mon chemin de votre sainte haleine !...

*Mirèio*. Chant VI, A. Lemerre, édit.

*THÉODORE AUBANEL*

| La cansoun di Felibre. | La chanson des Félibres. |
|---|---|
| Souto lou grand cèu blanc. | Sous le grand ciel blanc, |
| L'oundado negro | Le flot sombre |
| Miraio, en barrulant, | Reflète, en roulant, |
| La luno alegro; | La lune joyeuse; |
| Dóu goutique Avignoun | Du gothique Avignon |
| Palais e tourrihoun | Palais et tourelles |
| Fan de dentello | Font des dentelles |
| Dins lis estello. | Dans les étoiles. |
| Avignoun, grasiha, | Avignon, grillé |
| De l'escandiho | De rayons, |
| Tambèn de fes que i'a | Tout de même quelquefois, |
| Lou jour soumiho; | Le jour, sommeille; |
| Mai, s'acampo au soulèu | Mais, s'il assemble au soleil |
| Si gai felibre, lèu | Ses gais félibres, vite |
| Es di cigalo | Il devient des cigales |
| La capitalo. | La capitale. |
| Li cresien tóuti mort, | On les croyait tous morts, |
| Li vièi troubaire; | Les vieux troubadours; |
| Li fiéu an l'estrambord | Les fils ont l'enthousiasme |
| Mai que li paire; | Plus encore que les aïeux. |
| Veici lou grand Mistrau, | Voici le grand Mistral, |
| Jamai las, jamai rau, | Jamais las, jamais enroué, |
| E Roumaniho | Et Roumanille |
| Tout armounio. | Tout harmonie. |

Crousillat et Tavan
A l'aubo primo
Courriguèron davan
Cercant li cimo :
Èro un bèu matin, Gaut
Cantavo coume un gau :
— « Lou Felibrige
Sort de l'aurige. »
. . . . . .
E Roumiéu tant galoi,
Tant galejaire ;
E Miquèu, lou ravoi
Cansounejaire ;
E lou tèndre Brunet
Plourant si garçounet
E, bello roso,
Anaïs-Roso.

Tirarié trop de long
La letanio ;
Rèn agoto la font
De pouësio ;
Es coume un mes de Mai ;
Toujour s'ausis que mai
Cant de jouvènço
Dins la Prouvènço.

Au banèu sémblo mut,
Mai lou fiò couvo ;
S'enfounso i bos ramu
Emé sa jouvo.
Un jour qu'aura lesi
Vous fara fernesi ;
Counèis lis astre,
Trèvo li pastre.

Dis estràngi païs
Que la mar bagno,
D'Irlando que gemis
Emai d'Espagno,
Arribon de cansoun
Pleno de languisoun,
D'iro e de flamo
Abrant lis amo.

Crousillat et Tavan
Au point de l'aube,
Coururent devant,
Cherchant les cimes ;
C'était un beau matin, Gaut
Chantait comme un coq :
« Le Félibrige
Sort de l'orage ».
. . . . . .
Et Roumieux si joyeux,
Si rieur ;
Et Michel le gaillard
Chansonnier ;
Et le tendre Brunet
Pleurant ses garçonnets
Et, rose belle,
Anaïs-Rose.

Elle n'en finirait plus,
La litanie ;
Rien ne tarit la source
De poésie ;
C'est comme un mois de mai,
Et l'on entend, toujours plus nombreux,
Des chants de jeunesse
Dans la Provence.

Aubanel semble muet,
Mais le feu couve ;
Il s'enfonce dans les bois touffus
Avec sa jouvencelle.
Un jour qu'il en aura le loisir
Il vous fera frissonner ;
Il connaît les astres,
Il hante les pâtres.

Des pays étrangers
Que la mer baigne,
D'Irlande qui gémit
Et d'Espagne
Arrivent des chansons
Pleines de mélancolie,
De colère et de flammes,
Embrasant les âmes.

Segur lou mai fenat
Es milord Wyse ;
Aquéu de pitre n'a,
D'ardour e d'aise!
Escoutas Balaguer,
Terrible, dous e fièr,
E li zambougno
De Catalougno.

Dins la coupo d'argènt.
A plen de bouco,
Beven lou vin tant gênt
De nòsti souco.
Catalan, Prouvençau,
Tout bon Felibre saup
La lèi d'escréure
E la de béure.

Assurément le plus féru
C'est milord Wyse ;
Il a du souffle celui-là,
De l'ardeur, de l'aisance!
Écoutez, Balaguer,
Terrible, doux et fier
Et les guitares
De Catalogne.

Dans la coupe d'argent,
A pleine bouche,
Buvons le vin gentil
De nos ceps.
Catalan, Provençal,
Tout bon Félibre sait
La loi d'écrire
Et celle de boire!

*Li Fiho d'Avignon.* (Les Filles d'Avignon). Aubanel frères, édit.

## *JOACHIM GASQUET*

### Charloun Rieu, poète du peuple.

Dans ta vieille maison, ô visage champêtre,
Charloun, je te revois ainsi que je t'ai vu,
Par ce dimanche heureux du printemps revenu,
Accoudé près du lit où mourut ton ancêtre.
Comme tes yeux le ciel avait l'air ingénu.
Le soleil miroitait dans les branches du hêtre.
La veille, il avait plu... Tu lisais... Ta fenêtre
Était ouverte. Un vent léger sur ton front nu
Mêlait l'odeur des champs aux rêves de ton livre,
Faisant confusément, en échange, revivre
Sous les arbres épars un peu du songe lu.

Sur ton évier luisait une cruche de cuivre.
Sur le mur, de ta gloire humble et poudreux témoin,

Un laurier desséché, mangé par la poussière,
Un brin de laurier noir s'attristait, et non loin
Languissait sous sa vitre une image grossière.
Une fourche oubliée, un râteau dans un coin
Gardaient entre leurs dents un vieux reste de foin.
Un rayon de soleil guettait la panetière.
Près de ton chien couché pendait ton lourd bâton.
Et, vertu des beaux vers ! comme au temps de Platon
Les abeilles entraient par la croisée ouverte
Et couronnaient ton front d'un bourdonnement d'or.

O candeur, ô beauté dans sa noblesse offerte,
O magnifique paix de cet humble décor,
Ainsi, dans ta maison, je te revois encor,
O pensif laboureur, maître... La plaine verte,
Qui se déroule autour de ses blanches maisons,
Est la même qu'au fond de tes rudes chansons
Le souffle aimé des pins, le vent des vers caresse ;
Ridé, chaque printemps, d'identiques frissons,
Ce verger d'oliviers, aux jours de ta jeunesse,
Te murmura les mots de l'antique sagesse,
Quand tu fuyais ici loin des autres garçons.
Et c'est là qu'à présent, cœur gonflé de tendresse,
Sentant trembler en toi les futures moissons,
On peut te voir marcher derrière ta charrue,
Ou, suivant dans le ciel la clarté disparue,
Contempler, au delà des champs, au fond du soir,
Cette âme de la nuit qui descend de la nue,
S'enfonce lentement dans l'eau de l'étang noir,
Laissant un air d'églogue à la campagne nue,
Cette âme de Virgile, aux autres inconnue,
Dans la Crau sans lauriers par ta voix retenue,
Et que seul, ô cœur pur, tu peux apercevoir.

*Les Chants séculaires.* Albin Michel, édit.

*ÉMILE TURLE*

### Mireille.

Je ne m'ennuierais pas de vivre solitaire
Si j'avais avec moi l'Évangile et Virgile ;
L'un chante le cytise et les fruits de la terre,
L'autre, les fruits du ciel et le beau lys fragile.

Phot. Bulloz.

*Cot.* — Mireille.
Musée de Montpellier.

Si je n'avais qu'un livre, un seul me pourrait plaire
S'il portait avec lui la prière et l'idylle ;
Or j'ai nommé Mireille, et ce n'est plus mystère :
Mireille est à la fois Virgile et l'Évangile.

A qui connaît Mireille il suffit de Mireille ;

Tu ne pourras plus vivre ainsi que de coutume
Si les chants de Mistral t'ont chanté dans l'oreille :

Quelque chose est en toi des jardins inconnus...
Et tu viens d'accueillir le verbe qui résume
Le mètre de Virgile et le cœur de Jésus.

*L'ombre de la Bastide*. Édit. du *Feu*.

*GABRIEL FAURE*

### Le souvenir de Zola.

Pour aller à Gallice, il faut, dès qu'on a laissé les dernières maisons d'Aix, quitter les routes d'Avignon et de Miramas, et prendre sur la gauche le chemin de Roquefavour, dont surgissent au loin les grandes arcades blanches. Quand on se retourne, on voit, violets, roses ou bleus, suivant l'heure et l'éclairage, Sainte-Victoire et le Pilon-du-Roi dessinant, derrière la ville, leurs silhouettes caractéristiques. Qu'elles sont nobles, ces collines dénudées ! Je ne songe ni à les comparer, ni à les opposer aux cimes vertes du Dauphiné ; mais je comprends le poète Lenau déclarant qu'une montagne n'est vraiment belle que lorsqu'elle est « chauve ». De chaque côté de la route, s'étend la campagne poussiéreuse de Provence, avec sa végétation courte, ses oliviers rabougris, ses cyprès immobiles qui mettent sur les collines comme une note d'architecture.

Tout en marchant, je relis, dans la *Faute de l'abbé Mouret*, quelques descriptions de Zola. Voilà bien « les maigres amandiers, les blés pauvres, les vignes infirmes » ; voici ces « terres brûlées où ne se tordent que des pieds de vigne noueux, des amandiers décharnés, de vieux oliviers se déhanchant sur leurs membres infirmes ». Les mêmes expressions, les mêmes épithètes reviennent constamment sous la plume de l'écrivain qui a gardé, très nette, la vision de cette « campagne de passion, séchée, pâmée au soleil ».

Et, tout à coup, me voici devant un grand mur, derrière lequel déferle une mer de verdures. L'ami qui m'accompagne a fort habilement ménagé la surprise.

Le Paradou ! me dit-il.

Nous longeons la « haute muraille interminable » qui a, en effet, plusieurs kilomètres. Les branches, par-dessus le mur, nous versent une ombre agréable. Zola a bien marqué cette opposition d'une « véritable forêt au milieu des roches pelées qui l'entourent ».

Voici pourtant une entrée. Une autorisation spéciale du propriétaire auprès de l'actuel « Jeanbernat » nous ouvre toutes les portes et nous pénétrons sur une terrasse qui s'étend, ainsi que l'indique le roman, « devant le large escalier dont les marches rompues des-

*Émile Loubon.* — Bords de l'Arc.

cendaient au parterre ». Je remarque de vieux bassins aux eaux vives, des pelouses, des allées de marronniers. Mais je cherche en vain « le palais superbe, avec des jardins immenses, des statues, tout un petit Versailles perdu dans les pierres, sous le grand soleil du Midi ». Zola ajoute, il est vrai, que plus rien ne subsiste de tout cela et que le château a été brûlé. Gallice, que j'ai sous les yeux, n'a pas été détruite ; peut-être, quand l'écrivain la vit, il y aura bientôt trois quarts de siècle, était-elle plus abandonnée qu'aujourd'hui. Mais elle n'eut jamais l'ambition d'être un petit Versailles, sauf sans doute dans l'ardente imagination de l'écolier d'Aix. C'est une belle et simple maison d'habitation, d'un goût sobre, qui s'harmonise heureusement avec l'ensemble de la terrasse et du parterre.

Je n'avais, évidemment, pas songé à trouver en ce domaine un verger qui aurait tous les fruits, un bois toutes les essences, un parterre toutes les fleurs. Je n'espérais point rencontrer dans le parc des faisans, des cerfs, des chevreuils, des flamants roses, des poules d'eau assoupies au milieu des bassins. Je ne comptais pas y voir ces arbres gigantesques qui peuplent le Paradou, et notamment ces étranges cerisiers, « bâtissant des villes entières, des maisons à plusieurs étages, jetant des escaliers, établissant des planchers de branches larges à y loger dix familles... » Pourtant, l'ami, qui me surveille, devine ma déception.

— Attendez ! me dit-il.

Et il m'entraîne derrière la maison, dans un bois de chênes, assez fourré, où la végétation est plus exubérante. Les troncs d'arbres sont tapissés d'un lierre épais qui court également sur le sol. Aucun chemin n'est tracé. On marche sur un tapis de feuilles et de mousses. Des arbustes poussent de tous côtés en fouillis. Pendant quelques centaines de mètres, un kilomètre peut-être, on avance au milieu d'une mer de verdure qui a des aspects de forêt. Il n'est pas douteux qu'en dépeignant le parc où s'abritent les amours de Serge et d'Albine, Zola a songé à ce bois épais que borne, en effet, une longue muraille, de l'autre côté de laquelle il y a la campagne d'Aix, aride et brûlée. Mais comme il l'a amplifiée, embellie, transfigurée, cette Gallice, qui me paraît plus petite encore de l'avoir crue si grande ! Et qu'il a eu raison de ne plus aller la revoir après l'avoir décrite !

*Pèlerinages passionnés.* 2e série, Fasquelle, édit.

*CLOVIS HUGUES*

### Le Museon Arlaten

*A Mistral.*

As fa revièure eici dins la ciéuta sacrado,
Tout ço que nous es joio, amistanço e soulas ;
La pèiro negrissiè, lou soulèu l'a daurado,
Cadre meravihous i relicle dóu mas...

Ai segui la Prouvènço au trelus de ti piado
Dins l'obro e lou pantai, dins la guerro e la pas...
Coume s'ères l'enfant de quauco rèino fado,
As pourta la patrio e l'oustau dins ti bras...

O bres dis enfantoún, santo pieta di rèire!
Mirèio a retrouva soun aneloun de vèire ;
Vincenet, tout galoi, canto coume un verdet :

Co que s'èro amousi lusis coume uno estello.
Et vejaqui ma grand que mounto, sounjarello,
La labro enca flourido e la fielouso i det.

Tu as fait revivre ici dans la cité sacrée — Tout ce qui nous est joie, amitié et soulas — La pierre noircissait, le soleil l'a dorée — Cadre miraculeux aux reliques du mas.

J'ai suivi la Provence aux clartés de tes traces — Dans l'œuvre et dans le rêve, dans la guerre et la paix — Comme si tu étais fils de quelque reine fée — Tu as porté la patrie et la maison dans tes bras.

O berceau des enfants, sainte piété des pères — Mireille a retrouvé son annelet de verre — Vincenet, tout joyeux, chante comme un pinson.

Ce qui s'était éteint brille comme une étoile — Et voici donc ma *grand*, qui remonte, songeuse — la lèvre encore fleurie et la quenouille aux doigts.

Inscrit sur les murs du *Museon Arlaten*, à Arles.

*BAPTISTE BONNET*

### Alphonse Daudet évoque sa jeunesse.

« C'est par tablées souriantes, sous les pins, sous les treilles, dans l'air parfumé des vignes et des oliviers, dans les allées feuillues, par les étendues d'épis dorés, par les prés, dans les chemins fleuris, que ces belles années félibréennes me traversent l'esprit avec les fresques d'un immense théâtre où les actes s'achèvent en triomphants éclats de rires, où les décors disparaissent en se fondant comme des lueurs d'éclair dans l'espace.

Ici, nous sommes dans les ruines des Baux ; là-bas, dans l'ancienne abbaye de Mont-Majour. Nous nous rejoignons à la place des

Hommes en Arles; nous visitons Saint-Trophime, les Alyscamps, les Arènes ; nous longeons les relais du Rhône, les bords des étangs et la mer; nous battons les marais et les criques; nous nous régalons d'un court-bouillon ou de l'exquise bouillabaisse dans quelque cabane de gardian de Camargue ; nous fréquentons les pâtres, nous parcourons les manades de chevaux sauvages et de taureaux.

Archives Palais du Roure.

*Le Moulin de Daudet dans les collines de Font-Vieille.*

Il y a partout des ondées de soleil ou des étoiles qui scintillent ou des nuits claires de lune. Dans les rafales où la brise des chants, des cris, des rires s'élèvent aux rythmes du tambourin menant la farandole.

Ah ! le bon temps où l'on faisait courir le coq ! L'heureuse saison des cabrioles sur les monceaux de paille fraîchement foulée des aires! La joyeuse époque des fêtes votives, des courses de taureaux dans les arènes ou dans le « rond » fait de charrettes rapprochées, au milieu du tumulte des interpellations des spectateurs et des rires perlés des jeunes femmes ! Qu'il était savoureux, le

moût de vendange que l'on dégustait à l'abri d'un toit de roseaux, sur la table faite de deux planches clouées sur quatre pieux !

*Le Baile Alphonse Daudet.* Flammarion, édit.

## V. — L'AME ET LA VIE PROVENÇALES

*ALPHONSE DAUDET*

### Le retour des troupeaux.

Il faut vous dire qu'en Provence c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq ou six mois là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre; puis, au premier frisson de l'automne, on redescend au *mas*, et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin... Donc hier soir les troupeaux rentraient. Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à deux battants; les bergeries étaient pleines de paille fraîche. D'heure en heure on se disait : « Maintenant ils sont à Eyguières, maintenant au Paradou. » Puis, tout à coup, vers le soir, un grand cri : « Les voilà! » et là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. Toute la route semble marcher avec lui... Les vieux béliers viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage; derrière eux le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourrissons dans les pattes; les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant; puis les chiens tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans des manteaux de cadis roux qui leur tombent sur les talons comme des chapes.

Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse... Il faut voir quel émoi dans la maison. Du haut de leur perchoir, les gros paons vert et or, à crête de tulle, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette. Le poulailler, qui s'endormait, se

réveille en sursaut. Tout le monde est sur pied : pigeons, canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle ; les poules parlent de passer la nuit !... On dirait que chaque mouton a rapporté dans sa laine, avec un parfum d'Alpe sauvage, un peu de cet air vif des montagnes qui grise et qui fait danser.

C'est au milieu de tout ce train que le troupeau gagne son gîte. Rien de charmant comme cette installation. Les vieux béliers s'atten-

Phot. C. Cauvin.

*Troupeau transhumant arrivant à Digne.*

drissent en revoyant leur crêche. Les agneaux, les tout petits, ceux qui sont nés dans le voyage et n'ont jamais vu la ferme, regardent autour d'eux avec étonnement.

Mais le plus touchant encore, ce sont les chiens, ces braves chiens de berger, tout affairés après leurs bêtes et ne voyant qu'elles dans le *mas*. Le chien de garde a beau les appeler du fond de sa niche ; le seau du puits, tout plein d'eau fraîche a beau leur faire signe ; ils ne veulent rien voir, rien entendre, avant que le bétail soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie, et les bergers attablés dans la salle basse. Alors seulement ils consentent à gagner le chenil, et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent

à leurs camarades de la ferme, ce qu'ils ont fait là-haut dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de grandes digitales de pourpre pleines de rosée jusqu'au bord.

*Lettres de mon Moulin.* Fasquelle, édit.

*JOSEPH D'ARBAUD*

### Rêverie d'un gardian.

Mounte soun la clarour de l'aubo e l'abrivado
Di chivau s'esbroufant dins lou vènt matinié?
Lou fougau mando i plat lusènt de l'estanié
Sa michour douço e lou rebat de la flamado ;

Lou cat dor sus mi cambo e roundino, estendu,
En escoutant lou vènt que despampo li souco ;
Iéu sounje à tant de grun qu'ai quicha sus mi bouco,
Sounje à tant de draiòu mounte me siéu perdu.

Ma jouinesso s'en vai coume li dindouleto
Quand veson s'avança li nèblo sus la mar ;
E la coupo es asclado e lou vin es amar
E dins lou cors malaut l'amo se sènt souleto.

Amaro finicioun de tout pantai uman!
La chato de moun cor, amourouso e ravido,
Jamai, sus lou lindau de la porto flourido,
Dins l'oustau dis aujòu, l'adurrai pèr la man.

Pode revasseja davans ma chaminèio,
Soulet, pode caufa mi man sus li cafiò,
Jamai lis ausirai, alentour de moun fiò,
Lou trepa dous e lou piéuta de la ninèio.

La braso dou fougau fai lusi l'estanié,
Lou cat roundino; sus l'oustau l'oumbro davalo
E la niue s'alargant nous adus sus sis alo
Un pau mai de tristesso e de malancounié.

*
* *

Pamens, pèr li carriero e li muraio blanco,
Cavalié, m'abrivave au soulèu de miejour
Emé lou ferre au poung e la taiolo is anco.

Quand partian di sansouiro à la primo dóu jour,
Li chato amoulounado i porto di cabano,
Emé soun rire fres nous cridavon : bonjour!

Mai serious, plega dins li bernous de lano,
A l'auro dóu matin butavian nosti tau
E lou soulèu levant fasié lusi li bano.

Ourguiànço di fort, cresènço di catau,
Ruscle di counquistaire abriva dins li vilo,
Erias nostro quand passavian sout li pourtau;

« Vese à noste endavans li gènt courre pèr milo,
« La pousso revouluno e, dins lou chamatan,
« S'ausis, long dis oustau, lou femelan que quilo.

« Ardit! Sarro ti biòu, que lou baile es davans! »
Au galop, imbrandable, intravian dins l'areno
E li chato, is autin, nous picavon di man.

Pièi, quand l'errour venié, davans la niue sereno,
Quiha sus lis estriéu se tiravian dóu round
En butant nosti tau prim coume d'alabreno,

E lou sang di chivau bagnavo l'esperoun.

*
* *

Ai las! Quau me rendra lou tèms dis abrivado,
La baisso paluniero e li sablas mouvènt?
Quau butara lou sang que dor dins mi courado?

Sus la branco passido e la bourro neblado,
Quau fara reflouri mi raive de jouvent ?

Quau me rendra la sello rousso e li sounaio
E lou ferre pougnènt dardant si tres pounchoun
E lou dur cavalot sela pèr la bataio ?
Jamai, à moun entour, veirai plus la vacaio
E li tau barrulaire espandi dins li jounc.

Archives Palais du Roure.

*Une « abrivado » aux Saintes-Maries-de-la-Mer.*

Jamai ausirai plus lou crid de mi cavalo...
La braso dou fougau fai lusi l'estanié,
Lou cat roundino, sus l'oustau l'oumbro davalo,
E la niue, s'alargant, nous adus sus sis alo
Un pau mai de tristesso et de malancounié.

Où sont la clarté de l'aube et la galopade — des chevaux s'ébrouant dans le vent du matin? — Le foyer renvoie aux plats brillants du dressoir — sa tiédeur douce et le reflet de la flambée.

Le chat dort sur mes genoux et ronronne, étendu — En écoutant le vent qui

dépouille les souches, — je songe à tant de fruits que j'ai pressés sur mes lèvres, — je songe à tant de sentiers où je me suis perdu.

Ma jeunesse s'en va comme les hirondelles, — lorsqu'elles voient grandir les brumes sur la mer; — et la coupe est fêlée et le vin est amer — et dans le corps malade l'âme se sent toute seule.

Amère fin de tout rêve humain! — La fillette de mon cœur, amoureuse et ravie, — jamais sur le seuil de la porte fleurie, — dans la maison des aïeux, je ne la conduirai par la main.

Je peux rêvasser devant ma cheminée — tout seul, je peux chauffer mes mains sur les chenêts : — jamais je ne les entendrai, autour de mon feu, — le doux piétinement et les cris de la nichée.

La braise du foyer fait briller le dressoir, — le chat ronronne; sur la maison descend l'ombre — et la nuit s'étendant, nous apporte sur ses ailes, — un peu plus de tristesse et de mélancolie.

Pourtant, parmi les rues et les murailles blanches, — cavalier, je galopais au soleil de midi — le trident au poing, et la ceinture aux hanches.

Quand nous partions des « sansouires », à la pointe du jour, — les fillettes groupées aux portes des cabanes, — avec leur rire frais, nous criaient : bonjour!

Mais nous, graves, roulés dans nos manteaux de laine, — au souffle du matin nous poussions nos taureaux — et le soleil levant faisait briller les cornes.

Orgueil des forts, morgue des chefs, — appétit des conquérants rués dans les villes, — vous étiez nôtres quand nous passions sous les portails.

« Je vois à notre rencontre les gens accourir par milliers, — la poussière tour-
« billonne et, dans le tumulte, — on entend, au long des maisons, les cris aigus
« des femmes.

« Hardi, pousse tes taureaux, car le chef est devant! » — Solides, au galop, nous entrions dans l'arène, — et les fillettes, aux balcons, battaient pour nous des mains.

Puis, quand venait le soir, avant la calme nuit, — droits sur nos étriers nous sortions de l'enceinte — en chassant nos taureaux efflanqués.

Et le sang des chevaux mouillait les éperons.

Hélas! qui me rendra le temps des galopades, — le bas pays palustre et les sables mouvants? — Qui chassera le sang endormi dans mes veines? — Sur la branche flétrie et le bourgeon blessé, — qui fera refleurir mes rêves de jeunesse?

Qui me rendra la selle fauve et les sonnailles — et le trident aigu dardant ses trois pointes — et le dur cheval sellé pour la bataille? — Jamais, autour de moi, je ne verrai plus les troupeaux de vaches — et les taureaux rôdeurs épars dans les joncs.

Jamais je n'entendrai plus le cri de mes cavales... — La braise du foyer fait briller le dressoir, — le chat ronronne, sur la maison descend l'ombre — et la nuit s'étendant, nous apporte sur ses ailes — un peu plus de tristesse et de mélancolie.

*Lou Lausié d'Arle.* Edition du *Feu.*

*PAUL ARÈNE*

### La pêche aux oursins.

A ce moment, patron Ruf se remit à tempêter :

— La fiole d'huile, les paniers, les rames !

— A vos ordres, voilà ! Le patron se fâche, embarquons.

J'étais un peu surpris de ne pas voir le moindre filet dans le bateau.

— Avec quoi, diantre, alors, pêche-t-on les oursins ?

— Patience ! nous trouverons, dans les canniers de Vau-Méjane, plus d'engins qu'il ne nous en faut.

*L'Estérel.*

En effet, comme nous longions Vau-Méjane, le colonel, tout à ses devoirs de mousse et bien qu'un peu humilié par la présence de Norette, prit terre bravement et coupa, dans une haie de roseaux échevelée et frémissante, plusieurs cannes de belle longueur.

Puis s'étant rembarqué, il dépouilla les cannes de leurs feuilles, il les fendit en quatre par un bout, il introduisit dans ce bout, pour en tenir les quatre sections écartées, un caillou rond ramassé exprès sur la plage ; il tailla, ficela, cira, et se trouva avoir fabriqué, de la sorte, des ustensiles assez pareils aux cueilloirs à fruits dont se servent les jardiniers.

Le mieux réussi fut pour Norette.

Pendant cette importante opération, patron Ruf, aidé de Ganteaume et employant tantôt la voile, tantôt la rame, nous avait doucement conduits à l'endroit désiré.

Sur un fond de rocher et d'algue, à travers l'eau d'un vert lumineux, on voyait se promener les oursins, cheminant un peu de côté à l'aide de leurs piquants mobiles, en sorte qu'on eût dit de gros marrons hérissés dans leur coque et qui vivaient.

Il ne nous restait plus qu'à les cueillir, ce qui, au premier abord, paraît simple.

Vous plongez le roseau dans l'eau, vous visez l'animal, foncez, ramenez... Eh ! mais, pas déjà si simple que cela !

M. Honnorat, Ganteaume et Norette ont la main à cet exercice et manquent rarement leur coup. Le colonel et moi les manquons à chaque fois. C'est le diable que de diriger sous l'eau, à près de deux brasses, un roseau que la réfraction vous fait paraître cassé en deux.

Je m'aveugle, couché sur le ventre, à scruter ces claires profondeurs, scintillantes, pénétrées de soleil, où roulent des émeraudes fondues.

Victoire ! fourrageant à tort et à travers, enfin mon roseau remonte avec un oursin au bout. Un oursin bleu, hélas ! Au lieu d'être couleur acajou, le mien, à chacune de ses pointes, lesquelles ne piquent point, porte une perle de turquoise du ton le plus délicat.

Très joli à voir, l'oursin bleu, mais d'un goût positivement détestable.

Tous me raillent pour ce bel exploit, et Norette plus que les autres. Mais patron Ruf prend pitié de moi; il me relève de mes fonctions de pêcheur et me confie la fiole à l'huile.

La brise s'est levée, la mer commence à rire, et l'on voit trouble au fond de l'eau. Avec une barbe de plume, suivant l'immémorial usage que les Provençaux tiennent des Grecs, j'asperge de quelques gouttes d'huile les vagues autour de la barque. L'huile s'étale, les vagues s'effacent, et la mer, au milieu des flots remués, redevient, sur un espace de quelques pieds, unie comme une glace légèrement irisée.

Des oursins, et puis des oursins ! Les douzaines succèdent aux douzaines. Enfin, patron Ruf dépose sa lance, allume une pipe et déclare qu'en voilà de reste et qu'il est temps de déjeuner.

Neuf heures, le soleil est déjà haut. On débarque, on s'installe à l'ombre, sous une roche grise et lavée que parsèment des aiguilles de pin.

Là-bas, au loin, par delà le golfe, la côte arrondit sa noble ligne entre la mer d'azur et les Alpes violettes dentelées de neige. Paresseuse, la mer soupire. Les pins répondent à la mer.

*La Chèvre d'or.* Plon-Nourrit, édit.

*FRÉDÉRIC MISTRAL*

### Les mariniers du Rhône.

En respirant l'aire libre dòu Rose,
Quand se vesien, éu e li cambarado,
Li mèstre en plen d'aquéu reiaume eiguèstre,
D'aquel empèri dou Maïstrau rude
Que s'espandis au long entre li colo,
De soulèu en soulèu e d'auro en auro,
D'uno ourgueiançe estrèmo venien ébri
E se cresien lis invincible au mounde.
A-n-éli lou fin moust de l'Ermitage
E lou vin caud de la Costo-Roustido
Que, pèr camin, vivo la canto-bruno!
N'adousihavon sèmpre quauco pèço.
A-n-éli lis oulado que treviron
E li taioun d'aquéu biòu à l'adobo
Que lou lausié perfumo dins la glouto!
E li feisan de l'isclo Pibouleto
E li poulardo avau de Roco-Mauro,
Nourrido à jabo emé lou mi d'escoubo;
E li couniéu de Castèu-Nòu de Papo
Assaboura' mé lou vin de la Nerto!
A-n-éli li brassado di chambourdo,
Dins la sournuro, au pèd dis aubaredo
Quouro i grandis aubergo de la ribo

Pèr la couchadò au vèspre s'arrambavon!
N'avien pas tort li crid de la gouverno
Qu'entre li dos levado, de-countùnio,
S'entendien reboumbi : *Reiaume! Empèri!*
Li Coundriéulen, patroun de la ribiero,
Eron de rèi verai, de counquistaire.
Vers la Prouvenço, aquelo Palestino,
Ounte lou Rose dins soun amplitudo
Embrasso l'isclo immènso de Camargo,
Vers la Prouvènço ounte l'óulivo afloco
Sus li pendènt de touti li coustiero,
Vers lou païs ounte cour la Tarasco,
Ounte au soulèu, lou jour, danso la Vièio,
Ounte la niue i'a l'estelan qu'esbriho,
Eli, li veiturin de l'aboundànci,
Ié davalavon bèn-vengu de tóuti.

En respirant l'air libre du Rhône, — Lorsque les camarades et lui se voyaient — les maîtres absolus du royaume liquide, — de cet empire du Maëstral rude — qui en longueur s'épand au milieu des collines, — de vent en vent, de soleil en soleil, — d'un orgueil extrême ils devenaient ivres — et se croyaient invincibles au monde. — A eux le moût exquis de l'Ermitage — et le vin chaud de la Côte-Rôtie — dont, en chemin, vive le chalumeau! ils perçaient toujours quelque pièce. — A eux les potées chavirant de viande, — avec les tranches de bœuf à l'étuvée — que le laurier parfume dans la cloche de fonte! — Et les faisans de l'île Piboulette — et les poulardes là-bas de Roquemaure, — nourries à profusion par le mil à balais; — et les lapins de Châteauneuf-du-Pape — dont le vin de la Nerthe rehausse la saveur! — A eux les embrassées des maritornes, — dans la sombreur, au pied des peupliers blancs, — lorsque aux grandes auberges de la rive — ils accostaient le soir pour la couchée! — Et ils n'avaient point tort, les cris de gouvernance — qui, entre les deux digues, continuellement — s'entendaient retentir : *Royaume! Empire!* — Les Condrillots, patrons de la rivière, — étaient vraiment des rois, des conquérants. — Vers la Provence, terre de promission — où le Rhône en son amplitude — embrasse le delta immense de Camargue, — vers la Provence où l'olive foisonne — sur les penchants de toutes les côtières, — vers le pays ou s'ébat la Tarasque, — où au soleil, le jour, « danse la Vieille », — où la nuit, est le ciel resplendissant d'étoiles, — eux, les porteurs de l'abondance, — descendaient, bienvenus de tous.

*Le poème du Rhône*. A. Lemerre, éditeur.

*SABOLY*

## Noël.

Li a proun de gènt
Que van en roumavage,
Li a proun de gènt
Que van en Betelèn.

Que li a crida :
Metès-vous en campagno!
Que li a crida :
Lou Fiéu de Diéu es na!

Archives Palais du Roure.

*Paysans à l'ancienne mode composant une crèche marseillaise.*

Li vole ana,
Ai quàsi proun courage;
Li vole ana,
S'iéu pode camina.

La cambo me fai mau,
Bouto sello, bouto sello;
La cambo me fai mau,
Bouto sello à moun chivau.

Toui lei bergié
Qu'èron sus la mountagno,
Toui lei bergié
An vist un messagié

La cambo me fai mau, etc.

En aquest tèm
Lei fèbre soun pas sano;
En aquest tèm
Lei fèbre valon rèn;
Ai endura
Uno fèbre quartano,
Ai endura
Sènso me rancura.

La cambo me fai mau, etc.

Un gros pastras
Que fai la catamiaulo,
Un gros plastras
S'envai au pichot pas;
S'èi revira,
Au brut de ma paraulo ;
S'èi revira,
Li ai di de m'espera.

La cambo me fai mau, etc.

Aquéu palot
Descausso sei sabato,
Aquéu palot
S'en vai au grand galop ;
Mai, se'n-cop l'ai,
Li dounarai la grato,
Mai, se'n cop l'ai,
Iéu lou tapoutarai.

La cambo me fai mau, etc.

Ai un roussin
Que volo dessus terro,
Ai un roussin.
Que manjo lou camin!
L'ai acheta
D'un que vèn de la guerro :
L'ai achata
Cinq escut de pata.

La cambo me fai mau, etc.

Quand aurai vist
Lou Fiéu de Diéu lou Paire,
Quand aurai vist
Lou Rèi de Paradis,
E quand aurai
Felecita sa maire,
E quand aurai
Fa tout ço que dèurrai,

N'aurai plus gis de mau,
Bouto sello, bouto sello,
N'aurai plus gis de mau,
Bouto sello à moun chivau.

Il y a bien des gens — qui vont en pèlerinage — Il y a bien des gens — qui vont à Bethléem — J'y veux aller — J'ai presque assez de courage — J'y veux aller — Si je peux cheminer.

La jambe me fait mal — Mets la selle, mets la selle — La jambe me fait mal — Mets la selle à mon cheval.

Tous les bergers — qui étaient sur la montagne — Tous les bergers — ont vu un messager — qui leur a crié : — Mettez-vous en campagne — qui leur a crié : — Le fils de Dieu est né.

La jambe me fait mal, etc.

A cette époque — les fièvres sont malsaines — A cette époque — les fièvres ne valent rien — J'ai enduré — une fièvre quartaine — J'ai enduré — sans me plaindre.

La jambe me fait mal, etc.

Un gros et grand pâtre — Qui fait la sainte n'y touche — Un gros et grand pâtre — S'en va à petits pas — Il s'est tourné — Au bruit de ma parole — Il s'est tourné — Je lui ai dit de m'attendre.

La jambe me fait mal, etc.

Cet imbécile — Déchausse ses souliers — Cet imbécile — S'en va au grand galop — Mais si je l'ai jamais — Je lui donnerai la frottée — Mais si je l'ai jamais — Je le tapoterai.

La jambe me fait mal, etc.

J'ai un roussin — Qui vole sur la terre — J'ai un roussin — qui mange le chemin — Je l'ai acheté — D'un qui vient de la guerre — Je l'ai acheté — Cinq écus de patac.

La jambe me fait mal, etc.

Quand j'aurai vu — Le fils de Dieu le père — Quand j'aurai vu — Le Roi du Paradis — Et quand j'aurai — Félicité sa mère — Et quand j'aurai — Fait tout ce que je dois.

Je n'aurai plus de mal — Mets la selle, mets la selle — Je n'aurai plus de mal — Mets la selle à mon cheval.

*LE CUISINIER MACAIRE*

## L'Aiòli.

Pour manger un bon aiòli, voici comme on fait : vous pelez quelques gousses d'ail (deux gousses par personne, suivant le monde que vous avez), et vous le broyez avec un pilon de bois dans un mortier de marbre, à cause de quoi l'on dit :

Le mortier sent l'ail

Une fois l'ail finement écrasé, versez-y de l'huile d'olives goutte à goutte, en frappant du pilon et tournant sans arrêter toujours dans le même sens. Quand la sauce prendra corps, vous pouvez y ajouter quelques gouttes d'eau tiède, et surtout ne pas manquer d'y presser la moitié d'un citron pour consolider la pâte. Avec cela sans arrêter vous ferez couler l'huile comme une larme doucement, bien doucement, et vous remuerez le poignet toujours dans le même sens, jusqu'à ce que votre huile soit en assez grande quantité. Il faut qu'il y en ait à peu près deux cuillerées par personne.

Quelquefois il arrive un incident :

L'aiòli peut *tomber*, c'est-à-dire se fondre et s'aplatir dans le mortier.

Voici comment on fait pour *relever l'ail*.

Vous videz dans un plat votre aiòli manqué. Mettez encore dans le mortier quelques gousses d'ail. Brisez-les comme il faut, et ne plaignez pas la peine. Ajoutez-y, quand ils seront en poussière, un jaune d'œuf. Remuez avec le pilon et revidez doucement l'aiòli écarbouillé. Il va devenir épais, consistant et doré comme du beurre : c'est le moment de le servir.

L'aiòli est un délice ; il n'y a rien de meilleur pour la santé, et c'est le plat fondamental d'un repas provençal.

Aussi nos poètes ont parlé de l'aiòli comme d'une ambroisie et le marseillais Germain l'a chanté dans un poème : « La *Bourrido* des Dieux » qui est une perle de notre langue :

« Vénus, dit-il, le fit si dur — que dans le mortier le pilon tenait sa tête droite. » Et plus loin : « Les Satyres, qui sont tous des malfaiteurs, — avec dès oreilles d'ânes, les jambes d'une chèvre, — disaient : Nous sentons l'ail ! Amis, la gorge s'allume. »

L'aiòli est l'assaisonnement du poisson bouilli, de la *bourrido*, de la morue et des escargots au sel, et par rapport à lui, s'il faut tout dire, la mayonnaise des *franchimands* n'est qu'une marmelade !

*Almanach Provençal*, 1874. (Le texte, traduit du provençal, est probablement de Mistral ou de Roumanille.)

*ELZÉAR ROUGIER*

### Les figues marseillaises.

Oh ! les bons vieux figuiers qui donnent ces bijoux !
Ils sortent, candélabres torses, des entrailles
D'un jardin mal fermé de bonasses murailles,
Saignant partout en rose un sirop clair et doux.

Les figues, on les range, ainsi que des joujoux,
Dans des osiers faisant aux fruits des funérailles
Toutes blondes, au long d'un sentier de pierrailles,
Où, sous le ciel intact, le soleil est plus roux.

Et des filles, au trop lourd chignon qui se brise,
A l'angle des trottoirs phocéens, dans la brise,
Par douzaines, vont les offrir pour quelques sous.

La main des travailleurs, au passage, les cueille ;
Et l'appétit, délicieux en son courroux,
Les déguste au plateau verdoyant d'une feuille.

*Marseille au temps des Poilus.* P. Ruat, édit.

*PAUL BOURGET*

### Chez les Jardiniers d'Hyères.

... Dès cette première visite à la maison des Albani, ses[1] doux yeux bleus, — ces yeux de grande *girl* étonnée qu'elle gardait malgré la maternité, l'âge, les chagrins, — avaient été ravis par ce tableau à la Mistral : Laurence assise et rangeant ses fleurs dans des paniers d'osier. Son beau visage méridional, aux traits si fins, se détachaient en chaude pâleur sur le fond plus obscur de la grange, où devant les grands tonneaux s'amoncelaient des faux et des haches, des pioches et des bêches, des bannes et des vases de terre. Un radieux soleil s'épandait sur la plaine, au loin, et, tout près, sur les planches de violettes d'un bleu pourpre dans leur vert feuillage, — sur les larges touffes barbelées des artichauts, sur des carrés d'asperges abandonnées, dont les fils blonds s'échevelaient dans la lumière. Tout contre la maison, de fins mimosas remuaient leurs châtons d'or au-dessus d'anciennes jarres à l'huile, à profil d'amphores, débordantes d'anthémis jaunes ou blancs. La margelle d'un puits surgissait plus loin, avec une noria que faisait tourner une jument coiffée d'œillères. Un jeune garçon la surveillait, qui était Marius. Au delà, et derrière un sombre bouquet d'orangers, chargé de fruits clairs, Albani, sa femme et Marie-Louise taillaient une vigne,

Archives Palais du Roure.

*La Bouquetière.*

Gravure de Ringué.

1. Lady Agnès Vernham.

aux ceps énormes, trapus et rabougris comme des arbustes. On entendait les lames des ciseaux à deux mains trancher d'un coup sec les vieux sarments qui tombaient sur la terre rouge. A l'horizon bleuissait la ligne de la mer. On était à la fin de l'automne, vers ce même moment de la saison où Laurence évoquait, après trois ans, cette première apparition de la grande dame étrangère, alors inconnue d'elle. Lady Agnès et sa fille se tenaient à la porte de la grange, comme extasiées par cette scène de libre travail rustique dans cette lumière du paysage.

*Laurence Albani.* Plon, édit.

*EDMOND ROSTAND*

### Le Tambourineur.

A l'heure où l'invisible orchestre des cigales
N'exerce pas encor ses petites cymbales,
Quand l'horizon est rose et vert, de bon matin,
Par les sentiers pierreux de la blanche colline,
En jouant un vieil air lentement s'achemine
Le tambourineur, beau comme un pâtre latin.

Sous les pins-parasols d'où pleuvent les aiguilles,
Qui rendent les sentiers glissants, il fait des trilles
Sur le fin galoubet, comme un merle siffleur.
Sa longue caisse aux flots de rubans verts ballante,
Il s'en va pour donner une aubade galante
A la belle qui l'a choisi pour cajoleur.

Il souffle dans son fifre un air très gai de danse,
Pendant qu'il frappe, avec la baguette, en cadence,
La peau du tambourin qui ronfle sourdement.
Le petit galoubet d'ivoire rossignole,
Et le tambourin suit l'alerte farandole
D'un monotone, un peu triste, accompagnement.

Tambourineur d'Amour, comme je te ressemble !
Je vais jouant du triste et du gai tout ensemble :
Le tambourin sonore et grave, c'est mon cœur,
Bien plus lourd à porter, va, que ta caisse lourde !...
Mais, toujours, cependant qu'il fait sa plainte sourde,
Sifflote mon esprit, ce galoubet moqueur !

*Les Musardises.* Fasquelle, édit.

Phot. J. Giletta.

*Tambourinaires à Vence.*

*CHARLOUN RIEU*

## Li Farandoùlaire

Li braio blanco,
Taiolo is anco,
Li soulié prim, couifa dóu beret blu,
Dedins la foulo
En farandoulo,
Zòu ! dins lis èr, coume s'erian alu !

Culottes blanches,
Taiole aux hanches,
Souliers légers, coiffés du béret bleu,
Parmi la foule,
En farandole,
Zou ! dans les airs, comme des gens ailés !

*Refrin.*

Galoi farandoulaire
En fasènt d'entrechau,
Sauten aut !
Ansin saubren distraire
Lou pople prouvençau !

Es a Rafèlo
Dins li pradello,
Souto li frais di rajeiròu à ras,
Qu'emé souplesso
E d'agilesso
Prendren lou vanc en balançant li bras.

I davalado
De la calado,
Is Aliscamp voudren farandoula,
Mai la caud dinde,
Dins l'aire linde,
Aguen pas pòu de resta pendoula.

Dins li vilage
Sara l'usage
D'ana segui li valènt troubadour,
Quand faren festo,
Li cambo lesto,
Saubran nous vèire à tres cano d'autour.

Tambourinaire,
Siblas un aire
Pèr faire gau is ami de Mount-Frin ;
Lou Rose, en Arle,
Que s'escambarle,
Acoumpagna dóu son di tambourin...

Li cambarado
Se pièi iagrado
D'estre aclama dedins Castèu-Reinard,
Graveson, Novo,
Auran li provo :
De tant que sian veiren res de panard.

*Refrain*

Joyeux farandoleurs,
Battant des entrechats,
Sautons haut !
Ainsi nous distrairons
Le peuple provençal !

C'est à Raphèle
Dans les prairies,
Près des ruisseaux qui coulent sous les frênes,
Qu'avec souplesse,
Agilité,
Nous sauterons en balançant les bras !

Dans la descente
De la calade,
Aux Alyscamps allons farandoler ;
La chaleur tinte,
Dans l'air limpide
N'ayons pas peur de rester suspendus.

Dans les villages
Sera l'usage
De suivre ainsi les vaillants troubadours,
Quand ferons fête,
Les jambes lestes,
On nous verra à trois pans de hauteur.

Tambourineurs,
Sifflez un air
Pour faire joie aux amis de Montfrin ;
La Rose en Arle
Qu'on le traverse,
Accompagné du son des tambourins.

Les camarades,
S'il leur agrée
D'être acclamés dedans Château-Renard,
Graveson, Nove,
Auront la preuve
Que de nous tous il n'est point de boiteux.

Dessus li Lico
Senso maliço,
Quand auren vist li gènt di sen viroun,
De Trenco-Taio
Vendran en aio
Pica di man dins noste brande en
[round.

Dessus les Lices,
Quand, sans malice,
Nous aurons vu les gens des environs,
De Trinquetaille,
Tous accourront
Frapper des mains dans notre danse
[en rond.

*Les Chants du Terroir.* P. Ruat, édit.

Phot. Ballance.

*Saint-Tropez.*

*DOMINIQUE DURANDY*

### La Bravade de Saint-Tropez.

Si on veut entendre hurler la foudre, rouler le tonnerre des feux de salves, voir briller l'éclair des armes surchauffées, si on veut, durant des heures, respirer les âcres fumées du salpêtre et du soufre, risquer de devenir abominablement sourd pendant que les maisons tremblent sous l'effet des décharges de mousqueterie, il faut aller à Saint-Tropez, le jour de la Bravade...

Ce jour-là les Tropéziens se grisent de bruit, de poudre, d'ardeur belliqueuse et la petite armée des Bravadeurs emplit la ville de prouesses tapageuses, qui évoquent le bon vieux temps, celui où les citoyens de Saint-Tropez, sur l'appel du « Capitaine de ville », couraient aux remparts, le fusil à la main, pour combattre les Anglais ou les Espagnols.

Des braves gens, les Tropéziens ! Marins pour la plupart, fils de marins, ou retraités de la flotte, ayant le culte de la vieille cité glorieuse, qui a donné à la France l'illustre Bailli de Suffren et tant d'autres vaillants « loups de mer », ils n'ont pas oublié que jadis, en 1637, leurs ancêtres repoussèrent une dangereuse attaque de la flotte espagnole, et, pour commémorer cette journée difficile, au temps de la Bravade, ils s'habillent d'uniformes bizarres et brûlent la poudre avec une admirable frénésie.

Ce fut d'ailleurs une rude bataille ! Les galères espagnoles étaient au nombre de vingt-cinq et la défense de la ville n'était assurée que par quelques petits canons, et le grand cœur de ses habitants. Peut-être ceux-ci auraient-ils succombé sous le feu d'un ennemi audacieux, et bien armé, si saint Tropez, patron vénéré de la ville, n'avait donné à celle-ci le puissant secours de son intervention. Il ne voulut pas que le pays où il était honoré connût la douleur de la capitulation, et les galères ennemies, prises d'une terreur soudaine, s'enfuirent vers la haute mer, pendant que la cité libérée se remplissait de cris de victoire et d'hymnes de reconnaissance. La foule se précipita dans l'église où étaient conservées les reliques du saint pour le remercier de son aide et l'Assemblée municipale décida, dans un vote solennel, que, tous les ans, cette victoire mémorable serait glorifiée par des démonstrations joyeuses.

*L'Ane de Gorbio.* B. Grasset, édit.

*ANATOLE FRANCE*

### Le caractère provençal.

Je vous aime beaucoup, vous, vos jeux, vos arts, vos pensées. J'ai voyagé avec vous. J'ai vu que vous aviez l'âme libre et géné-

reuse et un sentiment familier du beau. Vous êtes, sans aucun appareil, les plus somptueux des hommes. Plutarque dit d'Antoine qu'il avait de la gaîté dans ses amours et qu'il mena en Égypte la vie inimitable. Vous aussi vous avez cette vénusté riante et vous menez la vie inimitable. Mais vous la menez sans une multitude de cuisiniers et de conducteurs de chars et sans y dépenser l'empire du monde. C'est bien plus industrieux. Vos palais d'Orient et vos galères tendues de pourpre ne vous coûtent que des rimes. La poésie et l'éloquence subviennent à votre luxe royal.

Je vous ai accompagnés dans vos marches chantantes à travers les villes. J'ai admiré combien vous aviez le génie des conquêtes pacifiques. Vous êtes très ingénieux et très persuasifs. Vous vous assurez dans la puissance du discours. Cela vous vient des Grecs ; Ajax lui-même, qui pourtant était un peu enclin à la violence, s'aperçut assez vite de la vertu des idées, et il reconnut de bonne grâce, nous dit Sophocle, que la parole est forte parmi les hommes. Vous êtes les arrière-neveux d'Ajax, fils d'Oïlée.

Il m'a semblé, dans nos marches, que vous n'entendiez rien aux alignements réguliers et que les caporaux, s'il en était parmi vous, auraient beaucoup à souffrir. Vous alliez à votre fantaisie ; vous étiez très buissonniers, vous vous dispersiez sur les routes. Mais ce qui est admirable, c'est que vous vous retrouviez toujours. J'en ai conclu que vous avez un égal sentiment de l'ordre et de la liberté ; j'ai vu aussi que vous étiez pacifiques avec fierté. Si, comme Florian et ses amis, nous pouvions encore nous abandonner aux illusions généreuses, je compterais sur vous, messieurs, pour convertir à la longue l'Europe, que depuis vingt-cinq ans nous voyons avec douleur hérissée d'armes, couverte de casernes et de forteresses, irritée et menaçante. Qui donc mieux que vous enseignerait au monde la joie facile, les arts, les travaux de la terre, la paix, une paix brillante, animée, agitée de querelles éloquentes où s'honoreraient également les vainqueurs et les vaincus ? Qui mieux que vous élèverait les cités aux accords de la lyre ?

Je m'imagine aussi que, si l'on vous laissait faire, vous arriveriez à résoudre les questions sociales. Vous en trouveriez la solution dans votre gaîté fine, dans votre bienveillance avisée, dans votre

mépris superbe des richesses, dans votre culte de l'antique simplicité. Il ne vous vient pas à l'esprit qu'il puisse y avoir des classes sociales, et j'ai vu un cantonnier de vos routes poudreuses s'asseoir parmi vos poètes ; il chantait comme eux.

Vous savez quel est le prix de la beauté et qu'elle est l'unique bien en ce monde. Vous ne désavouerez pas ce que l'un de vous a dit :

*L'amour meno e l'art nous ajudo.*

Vous vouliez les louanges d'un barbare. Ne vous offensez point si elles passent sur des lèvres un peu rudes et laissez-moi vous dire très mal ce que je sens très bien : vous êtes artistes et poètes, vous l'êtes facilement et cela est divin ; votre poésie ressemble à ces eaux

*...si pures et si belles*
*Qui coulent sans effort des sources naturelles.*

Et elle a cela d'unique en notre temps qu'elle vit et qu'elle est mêlée à la vie. Elle coule à vos fêtes avec vos vins parfumés. Un savant vous l'a dit ici-même, vous parlez un latin vivant. J'ai eu la joie d'entendre vos poètes. Votre langue provençale a des sons de la lyre antique. Les mêmes Muses et les mêmes Charités ont regardé Virgile et Mistral.

Avec tant de raison de vous enorgueillir, vous n'avez point de superbe. Vous êtes comme les Grecs qui craignaient les Némésis des dieux, c'est-à-dire l'inévitable châtiment des pensées et des actions démesurées. Ce qu'il y a de beau, de bon, d'heureux en vous, pieusement vous en rapportez le mérite à votre terre natale. Il est vrai qu'elle est faite pour nourrir les belles formes et les belles pensées.

Un jour, dans votre pays d'Arles, j'ai vu un olivier si aimable que j'ai été tenté de l'honorer comme un dieu, selon la coutume païenne, et de suspendre à son feuillage argenté des Eros d'argile et des bandelettes de laine. Il n'est pas possible que tous les pays soient l'ouvrage d'un même dieu. Celui qui fit la Provence était artiste. C'était un Démiurge d'une âme élégante, qui s'entendait

mieux qu'aucun autre à la finesse des tons et à la sobre volupté des lignes. Vous devez à la terre, qu'il a aménagée pour vous, votre âme fine, claire et charmante.

*Le génie latin,* Calmann-Lévy, éditeurs.

*FRÉDÉRIC MISTRAL*

## Chanson de Magali.

O Magali, ma tant amado,
Mete ta tèsto au fenestroun !
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin e de viòuloun.

Es plen d'estello, aperamount :
L'auro es toumbado,
Mai lis estello paliran,
Quand te veiran.

Pas mai que dóu murmur di broundo
De toun aubado iéu fau cas.
Mai iéu m'envau dins la mar bloundo
Me faire anguielo de roucas.

O Magali, se tu te fas
Lou pèis de l'oundo,
Iéu lou pescaire me farai,
Te pescarai !

Oh ! mai, se tu te fas pescaire,
Ti vertoulet quand jitaras,
Iéu me farai l'aucèu voulaire,
M'envoularai dins li campas.

O Magali, se tu te fas
L'aucèu de l'aire,
Iéu lou cassaire me farai,
Te cassarai.

I perdigau, i bouscarido,
Se vènes, tu, cala ti las,
Iéu me farai l'erbo flourido
E m'escoundrai dins li pradas.

O Magali, se tu te fas
La margarido,
Iéu l'aigo lindo me farai,
T'arrousarai.

Se tu te fas l'eigueto lindo,
Iéu me farai lou nivoulas,
Et lèu m'enanarai ansindo
A l'Americo, perabas !

O Magali, se tu t'envas
Alin is Indo,
L'auro de mar iéu me farai,
Te pourtarai !

Se tu te fas la marinado,
Iéu fugirai d'un autre las :
Iéu me farai l'escandihado
Dóu grand soulèu que found lou glas !

O Magali, se tu te fas
La souleiado,
Lou verd limbert iéu me farai,
E te béurai !

Se tu te rèndes l'alabreno
Que se rescound dins lou bartas,
Iéu me rendrai la luno pleno
Que dins la niue fai lume i masc !

O Magali, se tu te fas
Luno sereno,
Iéu bello nèblo me farai,
T'acatarai.

Mai se la nèblo m'enmantello,
Tu, pèr acò, noun me tendras;
Iéu, bello roso vierginello,
M'espandirai dins l'espinas!

O Magali, se tu te fas
La roso bello,
Lou parpaioun iéu me farai,
Te beisarai.

Vai, calignaire, courre, courre!
Jamai, jamai m'agantaras.
Iéu, de la rusco d'un grand roure
Me vestirai dins lou bouscas.

O Magali, se tu te fas
L'aubre di mourre,
Iéu lou clot d'èurre me farai,
T'embrassarai!

Se me vos prene à la brasseto,
Rèn qu'un viéi chaine arraparas...
Iéu me farai blanco moungeto
Dóu mounastié dóu grand Sant Blas!

O Magali, se tu te fas
Mounjo blanqueto,
Iéu, capelan, counfessarai,
E t'ausirai!

Se dou couvènt passes li porto
Tóuti li mounjo trouvaras
Qu'à moun entour saran pèr orto,
Car en susàri me veiras!

O Magali, se tu te fas
La pauro morto,
Adounc la terro me farai,
Aqui t'aurai!

Aro coumence enfin de crèire
Que noun me parles en risènt,
Vaqui moun aneloun de vèire
Pèr souvenènço, o bèu jouvènt!

O Magali, me fas de bèn!...
Mai, tre te vèire,
Ve lis estello, o Magali,
Coume an pali.

O Magali, ma tant aimée, — mets ta tête à la fenêtre! — Écoute un peu cette aubade — de tambourins et de violons.

Le ciel est là-haut plein d'étoiles. — Le vent est tombé, — mais les étoiles pâliront — en te voyant.

Pas plus que du murmure des branches — de ton aubade je me soucie, — mais je m'en vais dans la mer blonde — me faire anguille de rocher.

O Magali, si tu te fais — le poisson de l'onde, — moi, le pêcheur je me ferai, — je te pêcherai!

Oh! mais, si tu te fais pêcheur, — quand tu jetteras tes verveux, — je me ferai l'oiseau qui vole, — je m'envolerai dans les landes.

O Magali, si tu te fais l'oiseau de l'air, — je me ferai, moi, le chasseur, — je te chasserai!

Aux perdreaux, aux becs-fins, — si tu viens tendre tes lacets, — je me ferai, moi, l'herbe fleurie, — et me cacherai dans les prés vastes.

O Magali, si tu te fais — la marguerite, — je me ferai, moi, l'eau limpide — je t'arroserai.

Si tu te fais l'onde limpide, — je me ferai, moi, le grand nuage, — et promptement m'en irai ainsi, — en Amérique, là-bas, bien loin!

O Magali, si tu t'en vas — aux lointaines Indes, — je me ferai, moi, le vent de mer, je te porterai!

Si tu te fais le vent marin, — je fuirai d'un autre côté ! — Je me ferai l'échappée ardente — du grand soleil qui fond la glace.

O Magali, si tu te fais — le rayonnement du soleil, — je me ferai, moi, le vert lézard, — et te boirai.

Si tu te rends la salamandre — qui se cache dans le hallier, — je me rendrai moi, la lune pleine — qui éclaire les sorciers dans la nuit.

*David Burnand.* — Mas au pied de la Montagnette.

O Magali, si tu te fais — lune sereine, — je me ferai, moi, belle brume, — je t'envelopperai.

Mais si la brume m'enveloppe, — pour cela tu ne me tiendras pas, — moi, belle rose virginale, — je m'épanouirai dans le buisson.

O Magali, si tu te fais — la rose belle, — je me ferai, moi, le papillon. — Je te baiserai.

Va poursuivant, cours, cours, — jamais, jamais tu ne m'atteindras, — moi, de l'écorce d'un grand chêne, — je me vêtirai dans la forêt sombre.

O Magali, si tu te fais — l'arbre des mornes, — je me ferai, moi, la touffe de lierre, — je t'embrasserai.

Si tu veux me prendre à bras le corps, — tu ne saisiras qu'un vieux chêne. — Je me ferai blanche nonnette — du monastère du grand saint Blaise.

O Magali, si tu te fais — nonnette blanche, — moi prêtre à confesse, — je t'entendrai.

Si du couvent tu passes les portes, — tu trouveras toutes les nonnes — autour de moi errantes, — car en suaire tu me verras.

O Magali, si tu te fais — la pauvre morte, — adoncques je me ferai la terre, — là je t'aurai.

Maintenant je commence enfin à croire — que tu ne me parles pas en riant. — Voilà mon annelet de verre — pour souvenir, beau jouvenceau !

O Magali, tu me fais du bien !... — Mais, dès qu'elles t'ont vue, — ô Magali, vois les étoiles, — comme elles ont pâli !

*Mirèio.* Chant III. Alphonse Lemerre, édit.

## PROVERBES

| | |
|---|---|
| Le Parlement, le Mistral et la Durance | Lou Parlamen, lou mistrau e la Durènço |
| Sont les trois fléaux de la Provence. | Soun li très flèu de la Prouvènço. |
| N'est pas beau ce qui est beau, est beau ce qui plaît. | Es pas bèu ço qu'es bèu, es bèu ço qu'agrado. |
| La pierre va toujours au clapié (tas de pierres). | La pèiro va toujour au clapié. |
| Le mortier sent toujours l'ail. | Lou mourtié sente toujour l'aiet. |
| Un pin fait un pin. | Un pin fa'n pin. |
| Qui peint... (des enseignes)... vend. | Qu pinto vende... |
| Le bon Dieu ne fait pas tous les pauvres. | Lou Bon Diéu fai pas touti li paure. |
| Joie de rue, douleur de maison. | Gau de carriero, doulour d'oustau. |
| Fille peu vue, fille recherchée. | Fiho pau visto, fiho requisto. |
| Fille qui trotte et qui se met à la fenêtre est rarement bonne ménagère. | Fiho troutiero e fenestriero raramen bono meinagiero. |
| Dieu fait les gens et les appareille. | Diéu fai li gènt e lis aparié. |
| Porc délicat ne devient jamais gras. | Porc fiquet es jamai esta gras. |
| Où naît un lapin, croît une carde. | Mounte neisse un lapin, crèis uno cardello. |
| Jamais chasseur n'a nourri son père. | Jamai cassaire a nourri soun paire. |

| | |
|---|---|
| Les fautes des médecins, la terre les couvre. | Li fauto di medicin, la terro li cuerbe. |
| Le coût enlève le goût. | Lou coust lèvo lou goust. |
| Noël au jeu, Pâques au feu. | Nouvè au jue, Pasco au fue. |
| Le vent n'est ni chasseur ni pêcheur. | Lou vènt n'es ni cassaire ni pescaire. |
| L'âne est volé, on fait la porte neuve. | L'ase es rauba, fan la porto novo. |
| Chaque pot trouve son couvercle. | Chasque toupin trovo sa cabucello. |
| Un père nourrirait cent enfants, cent enfants ne nourriraient pas un père. | Un paire nourririé cent enfant, cent enfant nourririen pa'n paire. |
| Qui a vu Paris, s'il n'a pas vu Cassis, peut dire qu'il n'a rien vu. | Qu'a vist Paris, s'a pas vist Cassis, pòu dire qu'a ren vist. |

Cliché Lévy-Neurdein.

*Saint-Honorat.* — Le château.

# BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE[1]

## REVUES, PÉRIODIQUES, RECUEILS, ALMANACHS

AIX. *Mémoires de l'Académie d'Aix.*
*Annales de Provence* (Société d'études provençales).
*Le Feu*, organe du régionalisme méditerranéen, revue mensuelle.
*Annales de la Faculté des lettres.*

ARLES. *Bulletin de la Société des Amis du Vieil Arles.*
*Le Musée*, revue historique et littéraire.
*En Provence*, revue mensuelle (1920-1927).

AVIGNON. *Mémoires de l'Académie de Vaucluse.*
*Annales de l'École Palatine.*
*Annuaire de la Société des Amis du Palais des Papes et des monuments d'Avignon.*
*Armana Prouvençau* (1855-1928).
*L'Aïoli* (1891-1897).

DIGNE. *Annales de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes.*

DRAGUIGNAN. *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan.*

MARSEILLE. *Statistique des Bouches-du-Rhône* (1821-29).
*Encyclopédie des Bouches-du-Rhône.*
*Mémoires de l'Académie de Marseille.*
*Mémoires et Bibliothèque de l'Institut historique de Provence.*
*Provincia.* (Bulletin de la *Société de statistique de Marseille.*)
*Bulletin de la Société de Géographie.*

NICE. *Nice historique.* (Bulletin de l'*Academia nissarda*).
*Mémoires de la Société niçoise de sciences naturelles et historiques.*
*Armana nissart.*

PARIS. *La Revue Félibréenne* (1885-1909).
*Congrès archéologique de France* (session d'Arles, 1876 ; d'Avignon, 1909).

1. Nous ne pouvons songer à donner ici une bibliographie, même sommaire, de tous les ouvrages intéressant la Provence. Nous donnons simplement une bibliographie des publications collectives et anthologies.

Toulon. *Mémoires de l'Académie du Var.*
*La Pignato*, journal provençal hebdomadaire.
Vienne. *Rhodania*, Association des préhistoriens, des archéologues et des numismates de la vallée du Rhône.

## ANTHOLOGIES

Raynouard. *Choix de poésies des Troubadours.* Paris, Didot, 1816-1821.
Rochegude. *Le Parnasse occitanien.* Toulouse, 1819.
R. Bartsch. *Chrestomathie provençale.* Marburg, 6e éd., 1904.
Bourrilly, Fontan, Esclangon. *Flourilege prouvençau.* Toulon, 1909.
E. Gaubert et J. Veran. *Anthologie de l'amour provençal.* Paris, *Mercure de France*, 1909.
A. Praviel et J.-R. de Brousse. *Anthologie du Felibrige.* Paris, Nouvelle librairie nationale, 1909.
J. de Flandreysy et Étienne Mellier. *Le livre d'or de la Camargue.* Paris, Lemerre, 1916.
G. Appel. *Provenzalische Chrestomathie.* Leipzig, 1895 ; 5e éd., 1920.
Ch.-P. Julian et Fontan. *Anthologie du Felibrige provençal*, 2 vol. Paris, Delagrave, 1921-1924.
V. Crescini. *Manueleto provençale.* Milan, 3e éd., 1925.
J. Anglade. *Anthologie des Troubadours* (textes et traductions). Paris, De Boccard, 1927.
Bruno Durand. *Textes provençaux choisis et annotés.* Aix-en-Provence. *Le Feu*, 1927.
A. Jeanroy. *Anthologie des Troubadours* (traductions). Paris, La Renaissance du Livre, 1927.

*Armes de la ville d'Aix.*

ARMES DES VILLES :

*Arles.* *Draguignan.* *Toulon.*

# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS GÉOGRAPHIQUES[1]


Agde, 25.
Aigues-Mortes, 112.
Aix, 4, 8, 15, 19, 20, 26, 28, 37, 38, 40, 42, 44, 46, 52, 53, 54, 58, 61, 64, 66, 67, 68, **69**, 70, 77, 79, 80, 87, 96, 101, 118, 120, **147**, 171, **177**, 178, 208, 209, **241**.
Alès, 88
Allos, 7, **95**.
Alpes, 2, 7, 8, 9, 13, 15, 47, 112, 121, 192.
Alpes-Maritimes, 1, 2, 4, 8, 129.
Alpilles (les), 108, 198, 200, **201**.
Alyscamps (les), 68, **141**, **142**, 212, 230.
Antibes, **2**, **14**, 20, 24, 26, 43, 45, 46, 70, 130, **131**, 155, 160, 184.
Antremont, 26, 67.
Apt, 20, 68, 73, 79.
Arc (l'), 8, 26, 96, **209**.
Argens, 8, 26, 161.
Arles, 5, 8, 19, 20, 21, 26, 27, 28, 29, 30, 34, 39, 42, 53, 54, 61, 67, 68, 74, 79, 81, 82, 93, 100, 106, 108, 112, 113, 116, 117, 118, 138, 139, 141, 155, **165**, 189, 210, 211, 212, 230, 234, **242**.
Aubagne, 73.
Avignon, 2, 5, 7, 14, 19, 20, 21, 33, 34, 36, 45, 47, 53, 54, 55, 64, 66, 68, **70**, 71, 81, 92, **99**, 100, 102, 107, 108, 109, 114, 121, **139**, 140, 141, 165, 167, 168, **169**, 179, **180**, 181, 182, 203, 208.

Bandol, 11.
Barbentane, 108.
Barcelonnette, 37, 42, 96.
Basses-Alpes, 1, 4, 7, 16, 60, 70, 75, 88.
Bausset (le), 45.
Baux (les), **33**, 78, 102, 211.
Beaucaire, 2, 24, 60, 68, 92, 100.
Bec de l'Aigle (le), 11.
Berre, 4, 9, 10, 11, 15, 86, 118, 119.
Berthaud (Pin de), **17**.
Biot, 73.
Bormes, 11.
Bouches-du-Rhône, 1, 8, 76, 88.
Boulbon, 77.
Brignoles, 20, 53.

Cabrières, 39.
Cadenet, 7.
Camargue, 4, 5, **6**, 10, 29, 77, **83**, 102, 110, **111**, 113, 115, 116, 212, 222.


1. Les chiffres en caractères gras renvoient aux gravures.

Canaille, 11.
Cannes, 2, 11, 20, 30, 80, **152**, 183.
Carnoules, 4, 9.
Caronte, 10.
Carpentras, 5, **19**, 20, 28, 67.
Carry, 10.
Carqueirane, 11.
Cassis, 11, 20.
Castellane, 8, 20.
Cavaillon, 28, 33, 107.
Cavalaire, 11.
Cavalière, 11.
Cévennes (les), 14, 112.
Châteauneuf-du-Pape, 222.
Châteauneuf de Gadagne, 55.
Château-Renard, 230.
Cheiron (le), 129.
Ciotat (la), 11, 20, 25, 77, 81, 124, **125**, 126.
Comtat-Venaissin, 2, 5, 36, 44, **100**.
Conségudes, 129.
Costebelle, 65.
Côte-Rôtie, 222.
Coudon (le), 11, 114.
Crau (la), 4, 5, 7, 83, **91**, 93, 109, **110**, 186, 206.

Digne, **7**, 20, 64, 68, **214**.
Draguignan, 8, 9, 20, **23**, **76**, **242**.
Drôme (département), 2.
Durance, **4**, 6, 7, 8, 39, 40, 61, 96, 101, 121, 123, 165, 182, 190, **249**.

Ermitage (l'), 222.
Estaque (l'), **9**, 10.
Esterel, 23, **219**.
Estéron (l'), 129.
Eyguières, 213.
Eze, **133**.

Faron (le), 11.
Ferres (les), 129.
Font-Vieille (Collines de), **212**.
Forcalquier, 7, 20, 68.
Fos, 9.
Fréjus, 4, 11, 19, **25**, 26, 27, 28, 32, 33, 46, **67**, 100, 160, 161, **162**.
Frigolet, 108.

Gallice, 208, 209.
Gap, 33, 88.
Genèvre (Mont), 165.
Gilette, 129.
Gourdon, **130**.
Grasse, 2, **18**, 20, 96, **97**.
Graveson, 108, 230.
Grimaud, 14.

Hautes-Alpes, 3.
Hyères, 11, 65, 95, 172, **173**, 227.
Hyères (Iles d'), 127, **128**.

Ile Verte, 11.
Isle-sur-Sorgue, 106.

Juan (Golfe), 46, 47, 183, **184**, 185.

Lavandou (le), 11.
Léberon (le), 139.
Lérins (Iles de), 30, 184.
Lourmarin, 39.

Madrague, 10.
Maillane, 54, 102, **108**, 109, 200.
Maïre (Ile de), 10.
Manosque, 7, 60, 96.
Mantaille, 32.
Marseille, **1**, 10, 11, 11, 18, 20, 21, 22, 24, 29, 30, 33, 34, 35, 39, 41, 42, 44, 45, 46, **47**, 48, 51, 53, 54, 61, 63, 64, 67, 68, 69, 70, 71, 73, 74, 77, 78, 79, 81, 84, 85, 86, **87**, 88, **90**, 92, 94, **114**, 142, 143, 144, **145**, **157**, 160, 161, 166, 167, 173, **174**, 175, **176**, 177, 178, 182, 183, 185, 226.
Martigues (les), 20, 49, 94, **148**, 196.
Maure (chaîne des), 4, 9, 11, 16, 32, 102.
Méditerranée, 6, 113, 114, 115, 132, 134, 151, 154, 160, 161.
Menton, 49, **89**, 156.
Mérindol, 39.
Mirabeau, 7, 65, 120.
Miramas, 10, 118, 208.
Monaco, **155**, 160.
Montagnette (la), 108, **237**.
Montfrin, 230.
Montmajour, **30**, 68, 211.
Montpellier, 187.
Moustiers, **73**.

Narbonne, 2, 160, 161.
Nerte (la), 10, 222.
Nice, 2, 8, 11, **14**, 20, 24, 26, 33, 37, 42, 46, 49, 64, 69, 71, 74, 80, 84, 88, **135**, 153, **154**, 155, 160, 185.

Nîmes, 2, 28, 48, 54, 67, 88, 116, 139.
Nove, 230.
Nyons, 2, 54.

Olympe, 8.
Oraison, 7.
Orange, 5, 14, 19, 20, 27, 28, 42, 64, 67, 84, 87, **137**, 138, **161**, 165.

Paillon (le), 153.
Pas-des-Lanciers (le), 119.
Peira-Cava, 13.
Pénitents des Mées (les), **249**.
Pierrelatte, 81.
Pilon-du-Roi (le), 208.
Pont du Gard, 67.
Pont-Saint-Esprit, 4, 99.
Porquerolles, **128**.
Port-Cros, 127, 128.
Port-de-Bouc, 10.
Puget-Théniers, 37.

Raphèle, 230.
Rhône, 2, 4, 5, 14, 20, 24, 26, 28, 32, 64, 86, 92, 98, 99, 100, 101, 108, 110, 113, 115, 116, 117, 166, 168, 169, 190, 192, 212, 221, 222.
Riez, 28, 96.
Riou (Iles de), 10.
Rochemaure, 99.
Rome, 2.
Roquebrune, 49.
Roquefavour, 208.
Roquemaure, 222.
Roussillon, **121**.
Rove (le), 10, 11, 86.

Saint-Auban, 7.
Saint-Chamas, **66**.
Saint-Cyr, 11.
Saint-Gilles-du-Gard, 24.
Saint-Honorat, **239**.
Saint-Martin-Lentosque, 13.
Saint-Martin-Vésubie, 13.
Saint-Maximin, 46, 68, 164.
Saint-Pilon (le), 164.
Saint-Raphaël, 8, 9, 11, 15, 20, 87.
Saint-Remy, 28, 54, 67, **103**.
Saint-Tropez, 11, 20, 78, **231**, 232.
Saint-Victor (Monastère), 30.
Sainte-Baume, 8, 46, 95, **119**, 123, **124**, **163**, 164.
Sainte-Marguerite (Ile), 70, 184.
Saintes-Maries de la Mer, 6, 77, **78**, 112, 113, **217**.
Sainte-Maxime, 11.
Salon, 4, 8, 15, 20, 58.
Sanary, 11.
Sausset, 10.
Seille (la), 120.
Sépulcre (Mont du Saint-), 122.
Sérignan, 64.
Sisteron, 7, 20, 33, 68, 96, 121, **149**.
Sorgue (la), 107, 141, 192.
Sormiou, 10.

Tarascon, 20, **39**, 60, 68, 77, 108, 116.
Thor (le), 68.
Thoronet (le), 68.
Toulon, 8, 9, 11, 20, 42, 43, 45, **46**, 47, 53, 54, 64, 68, 70, 83, 94, 101, 150, **151**, 161, **242**.
Tourette, **21**.
Trinquetaille, 231.
Turbie (la), **27**, **93**.

Vacarès, 115, 116, **117**.
Vaison, 5, 20, **28**, 67, 68, 81.
Valence, 98, 165.
Valette (la), 45.
Vallauris, 73.
Var (département), 1, 8, 21, 48, 76, 88, 101.
Var, 2, 4, 8.
Varages, 73.
Vaucluse, 5, 52, 106, **107**, 139, 191.
Vau-Méjane, 219.
Vence, 190, **229**.
Ventoux, 4, 99, 104, 108, 114.
Verdon (le), 7, **13**.
Victoire (Mont de la), 8, 26, 122, **159**, 208.
Vienne, 2, 98, 165.
Villefranche-sur-Mer, **12**.
Vintimille, 15, 88
Viorne (la), 120.
Vitrolles, 119.

Phot. C. Cauvin.

*La moisson dans la montagne.*

# TABLE DES ILLUSTRATIONS


Puvis de Chavannes. — Marseille, porte de l'Orient (Musée de Marseille) . 1
Paul Guigou. — Paysage de Provence (Musée du Luxembourg) . . . . . 5
En Camargue . . . . . 6
Digne . . . . . 7
Cézanne. — L'Estaque (Musée du Luxembourg) . . . . . 9
Villefranche-sur-Mer. — La rade . . . . . 12
Les gorges du Verdon . . . . . 13
E. Loubon. — Route d'Antibes à Nice (Musée de Marseille) . . . . . 14
Château de Grimaud . . . . . 15
Le pin de Berthaud . . . . . 17
Grasse . . . . . 18
Carpentras (gravure de Rouargue) . . . . . 19
Tourette (dessin de Félix Benoist) . . . . . 21
En route vers le « Cabanon » . . . . . 22
La Pierre de la Fée, à Draguignan . . . . . 23
Fréjus (d'après une gravure du XVIII^e siècle) . . . . . 25
La Turbie. Tour d'Auguste . . . . . 27
Vaison (d'après une gravure du XVIII^e siècle) . . . . . 28

L. Moser. — Le voyage de sainte Madeleine. Retable de Tiefenbronn . . . 29
Le cloître de Montmajour . . . . . 30
Boson, premier roi d'Arles . . . . . 31
Les Baux . . . . . 33
Clément VI. — Fragment de son tombeau (Musée Calvet, Avignon) . . . 35
La reine Jeanne . . . . . 36
Le roi René . . . . . 37
Le château de Tarascon (gravure de Chapuis) . . . . . 39
La Tour. — Le duc de Villars (Musée d'Aix) . . . . . 41
Houdon. — Le bailli de Suffren (Musée d'Aix) . . . . . 43
Houdon. — Mirabeau (Musée du Louvre) . . . . . 45
Siméon Fort. — Siège de Toulon (8 octobre 1793) . . . . . 46
Marseille en 1835 . . . . . 47
Perdigon (miniature du XIIIe siècle, Bibliothèque Nationale) . . . . . 51
François Raynouard (dessin de Bailly) . . . . . 53
Mistral (dessin de Hébert) . . . . . 55
J.-B. Laurens. — Provençale de 1850-1860 (Musée Arlaten) . . . . . 57
Roumanille (dessin de C.-A. David) . . . . . 59
Paul Arène . . . . . 61
Eugène Carrière. — Alphonse Daudet et sa fille (Musée du Luxembourg) . 62
Jean Aicard (dessin de Régamey) . . . . . 63
Vauvenargues (dessin de E. Gauthier) . . . . . 64
Thiers (dessin de Lafosse) . . . . . 65
Le Pont de Saint-Chamas (dessin de Bance) . . . . . 66
Fréjus. La Porte Dorée . . . . . 67
Aix. Pavillon de Vendôme . . . . . 69
Avignon. Porte du Palais du Roure . . . . . 70
Loubon (dessin de G. Ricard, 1884) . . . . . 71
Ingres. — Portrait de Granet (Musée d'Aix) . . . . . 72
Faïence de Moustiers, XVIIIe siècle (Musée de Sèvres) . . . . . 73
Armoire arlésienne (Collection du Palais du Roure) . . . . . 74
Arlésienne, coiffure du matin . . . . . 75
Femme de Draguiguan . . . . . 76
Les Saintes-Maries. L'Eglise . . . . . 78
Sainte Marthe . . . . . 79
La fête de saint Eloi (d'après une gravure de 1820) . . . . . 81
Toulon. La targue . . . . . 83
Marseille. L'Estaque. Canal du Rhône . . . . . 87
Menton . . . . . 89
Armes de la ville de Marseille . . . . . 90
Emile Loubon. — Menons dans la Crau (Musée d'Aix) . . . . . 91
La Corniche, vue prise près de la Turbie . . . . . 93
Le lac d'Allos . . . . . 95
Cueillette du jasmin aux environs de Grasse . . . . . 97
Avignon. Pont Saint-Bénézet . . . . . 99
Coiffe du Comtat . . . . . 100
Saint-Rémy. L'arc de triomphe et le mausolée de Jules (dessin de C. Lamy) . . . . . 103
Jean-Henri Fabre à sa table de travail . . . . . 105
T. Allon. — Fontaine de Vaucluse et Château des évêques de Cavaillon . 107
La tombe de Mistral au cimetière de Maillane . . . . . 108

P. Vayson. — Berger de la Crau (Musée Arlaten) . . . . . 110
Dunes de la Petite-Camargue . . . . . 111
Marseille. Tartane dans l'avant-port . . . . . 114
Le Vacarès . . . . . 117
La Sainte-Baume. Col et pic de Bretagne . . . . . 119
Gustave Gagliardini. — Le village de Roussillon (Musée du Luxembourg) . 121
L'ancien monastère de la Sainte-Baume . . . . . 124
La Ciotat (d'après une lithographie de Garneray, 1820) . . . . . 125
Porquerolles. La Pointe des Mèdes . . . . . 128
Gourdon. Vue générale . . . . . 130
Meissonier. — Antibes (Musée du Louvre) . . . . . 131
Le bourg fortifié d'Eze . . . . . 132
Avenue d'oliviers, près de Nice . . . . . 135
Théâtre romain d'Orange. Vue extérieure . . . . . 137
Avignon au XVII^e siècle . . . . . 139
Arles. Les Alyscamps . . . . . 142
Marseille. Vue aérienne . . . . . 145
Aix. Fontaine des quatre Dauphins . . . . . 147
Martigues . . . . . 148
Sisteron . . . . . 149
Joseph Vernet. — Le port de Toulon (Musée du Louvre) . . . . . 151
Cannes (Gravure de Rouargue) . . . . . 152
Nice . . . . . 154
Le rocher de Monaco . . . . . 155
Dalou. — La fondation de Marseille . . . . . 157
Le barrage et Sainte-Victoire . . . . . 159
Orange. L'Arc de triomphe . . . . . 161
Fréjus. Restes de l'aqueduc romain . . . . . 162
La Sainte-Baume. L'arrivée à la grotte . . . . . 163
Arles. Vue aérienne . . . . . 165
Avignon. Le Palais des Papes . . . . . 169
Nicolas Froment. — Le roi René et sa seconde femme, Jeanne de Laval (Musée du Louvre) . . . . . 171
Hyères. Place des Récollets (gravure de Courdouan) . . . . . 173
J.-F. de Troy. — La peste de Marseille . . . . . 174
Puget. — Vaisseaux dans la rade de Marseille (Musée de Marseille) . . . 176
Vue d'Aix au XVII^e siècle . . . . . 177
Gustave Doré. — La « Marseillaise » . . . . . 179
Avignon. — Les remparts . . . . . 180
Habitants de la Vallette, près Toulon (dessin de Bonaparte) . . . . . 182
Débarquement de Bonaparte à Fréjus (Lithographie de C. Motte) . . . . . 184
La duchesse de Berry en paysan vendéen . . . . . 187
Tête de la Vénus d'Arles (Musée du Louvre) . . . . . 190
Benozzo Gozzoli. — Portrait de Pétrarque (Montefalco. Eglise Saint-François) . . . . . 191
Pierre Puget. — Son portrait par lui-même (Musée d'Aix) . . . . . 193
J.-B. Laurens. — Mistral à vingt ans (Bibliothèque de Carpentras) . . . . 198
Eugène Burnand. — La cueillette de la feuille de mûrier . . . . . 199
Station de bergers, au pied des Alpines (gravure de Saunier) . . . . . 201
Cot. — Mireille (Musée de Montpellier) . . . . . 207
Emile Loubon. — Bords de l'Arc . . . . . 209

Le Moulin de Daudet dans les collines de Font-Vieille . . . . . 212
Troupeau transhumant arrivant à Digne . . . . . 214
Une « abrivado » aux Saintes-Maries-de-la-Mer . . . . . 217
L'Estérel . . . . . 219
Paysans à l'ancienne mode composant une crèche marseillaise . . . . . 223
La Bouquetière (gravure de Ringué) . . . . . 227
Tambourinaires à Vence . . . . . 229
Saint-Tropez . . . . . 231
David Burnand. — Mas au pied de la Montagnette . . . . . 237
Saint-Honorat. Le Château . . . . . 239
Armes de la ville d'Aix . . . . . 241
Armes des villes : Arles, Draguignan, Toulon . . . . . 242
La moisson dans la montagne . . . . . 245
Antoine Raspal. — Arlésienne (Musée d'Aix) . . . . . 248
La Durance et les Pénitents des Mées . . . . . 249

Phot. Perrin.

*Antoine Raspal.* — Arlésienne.

Musée d'Aix.

Phot. C. Cauvin.

*La Durance et les Pénitents des Mées.*

# TABLE DES MATIÈRES

## ÉTUDE DE M. ÉMILE RIPERT


Les limites de la Provence . . . . . 1


## I. — LES PAYSAGES


Leur diversité . . . . . 3
Le pays rhodanien . . . . . 4
La Crau . . . . . 5
La Camargue . . . . . 6
Les Basses-Alpes . . . . . 7
De Salon et d'Aix aux vignobles du Var . . . . . 8
La Provence maritime. — L'étang de Berre . . . . . 9
La région marseillaise . . . . . 10
La Côte des Maures . . . . . 11
La Côte d'Azur . . . . . 11
Les Alpes-Maritimes . . . . . 12
Le climat . . . . . 13
La flore . . . . . 15
La faune . . . . . 16
Les villes . . . . . 18
Les villages . . . . . 20
Les maisons des champs . . . . . 21

## II. — L'HISTOIRE

Les premiers habitants . . . . . 23
L'arrivée des Grecs . . . . . 24
Les Romains . . . . . 25
Le Christianisme . . . . . 29
Le chaos féodal . . . . . 31
La lutte contre les Sarrasins . . . . . 32
Les villes libres . . . . . 32
Les premiers comtes de Provence . . . . . 33
Les comtes de Barcelone . . . . . 34
Les comtes d'Anjou . . . . . 34
La Reine Jeanne . . . . . 35
Le Roi René . . . . . 37
La Provence réunie à la couronne de France . . . . . 37
La Provence boulevard de la France . . . . . 38
Les guerres de religion . . . . . 39
Les derniers sursauts de l'indépendance . . . . . 40
La Provence Française . . . . . 42
La Révolution . . . . . 44
Napoléon en Provence . . . . . 45
La Provence royaliste . . . . . 47
La Provence républicaine . . . . . 48
La Grande Guerre . . . . . 49
La Provence régionaliste . . . . . 50

## III. — LES LETTRES ET LES ARTS

La littérature de langue provençale . . . . . 50
Les Troubadours . . . . . 51
Le déclin de la littérature troubadouresque . . . . . 52
Les prédécesseurs du Félibrige . . . . . 53
Le Félibrige . . . . . 54
Frédéric Mistral . . . . . 55
Les amis et les disciples de Mistral . . . . . 58
La littérature de langue française . . . . . 60
Les Arts . . . . . 66

## IV. — LA VIE ET L'AME PROVENÇALES

La vie rurale . . . . . 76
La vie maritime . . . . . 76
Les traditions, les fêtes . . . . . 77
L'âme provençale . . . . . 81
L'avenir de la Provence . . . . . 85

## ANTHOLOGIE

I. LE PAYS . . . . . 91
Frédéric Mistral. — L'âme de la Provence (*Calendal*) . . . . . 91
Louis Méry. — La diversité de la Provence (*Histoire de Provence*) . . . 93

André Hallays. — La descente du Rhône en bateau (*La Provence*) . . 98
Michelet. — La Provence, rude pays (*Notre France*) . . . . . 99
Lionel des Rieux. — A la Provence (*La Belle Saison*) . . . . . 101
J.-H. Fabre. — Un repas au Mont Ventoux (*Souvenirs entomologiques*) . 104
L'abbé Papon. — La Fontaine de Vaucluse (*Voyage littéraire de Provence*) . 106
Paul Mariéton. — Sur la route de Maillane (*La Terre Provencale*) . . . 109
Alexandre Dumas. — Le Mistral dans la Crau (*Impressions de voyage*) . 109
Jeanne de Flandreysy. — Le désert de sel . . . . . 110
Victor Hugo. — A l'estuaire du Rhône (*En voyage : Alpes et Pyrénées*) . 113
Alphonse Daudet. — Le Vacarès (*Etudes et Paysages : En Camargue*) . . 115
Charles Maurras. — Les collines battues du vent (*Anthinéa*) . . . . . 117
Emile Zola. — Paysage Aixois (*La Faute de l'abbé Mouret*) . . . . . 120
Maurice Barrès. — Le printemps à Mirabeau (*Le Mystère en pleine lumière*) . 120
Lacordaire. — La forêt de la Sainte-Baume . . . . . 123
Lamartine. — Dans le golfe de la Ciotat (*Voyage en Orient*) . . . . . 124
Melchior de Vogue. — Aux Iles d'Hyères (*Jean d'Agrève*) . . . . . 127
Jules Boissière. — Au flanc des Alpes-Maritimes (*Provenza*) . . . . . 129
George Sand. — Sur la Corniche (*Nouvelles lettres d'un voyageur*) . . . 132
Jean Aicard. — La Cigale (*Poèmes de Provence*) . . . . . 134
Emmanuel Signoret. — Les Oliviers (*Poésies complètes*) . . . . . 136

II. **LES VILLES** . . . . . 137
Hippolyte Taine. — Orange (*Carnets de Voyage*) . . . . . 137
Pierre Devoluy. — Avignon . . . . . 139
Maurice Barrès. — Arles (*Le Jardin de Bérénice*) . . . . . 141
Louis Bertrand. — Sur les quais de Marseille (*L'Invasion*) . . . . . 142
Valère Bernard. — Dans les vieux quartiers de Marseille (*Bagatouni*) . 144
Emile Sicard. — La ville du Roy (*Le Jardin du Silence et la ville du Roy*) . 146
Lionel des Rieux. — Martigues (*Les neuf perles de la couronne*) . . . . 148
Paul Arène. — Une vieille petite ville : Sisteron (*Jean des Figues*) . . . 149
Joseph Méry. — Toulon (*Un voyage en promenade*) . . . . . 150
Pierre Devoluy et Pierre Borel. — Nice (*Au gai royaume de l'azur*) . . 153
Henry Bordeaux. — A Monaco (*La Fée de Port-Cros*) . . . . . 155

III. **L'HISTOIRE** . . . . . 156
Eschyle. — Prométhée prédit à Hercule son combat contre les Ligures. 156
Montesquieu. — L'ancienne république de Marseille (*Esprit des Lois*) . . 157
Bruno Durand. — La victoire de Marius (*Le Feu*) . . . . . 158
Camille Jullian. — A travers la Narbonnaise (*Gallia*) . . . . . 160
Lacordaire. — La pénitence et la mort de sainte Marie-Madeleine (*Vie de sainte Marie-Madeleine*) . . . . . 163
Charles Lentheric. — Arles au Ve siècle (*Les voies antiques de la région du Rhône*) . . . . . 165
Gabriel Mourey. — Au temps des Croisades (*Sainte Douceline, béguine de Provence*) . . . . . 166
Tancrède Martel. — Autour du Palais des Papes d'Avignon (*Blancaflour*) . 167
Alphonse Daudet. — Avignon au temps des Papes (*Lettres de mon Moulin*) . . . . . 168
Emile Ripert. — Le Roi René (*La Terre des Lauriers*) . . . . . 170
Chapelle et Bachaumont. — Les Orangers d'Hyères au XVIIe siècle . . . 172
Joseph Méry. — Mgr de Belsunce et la peste de Marseille (*Marseille et les Marseillais*) . . . . . 173
Henri de Régnier. — Une arrivée de galères à Marseille (*La Pécheresse*) . 175

Le Président de Brosses. — Aix au XVIIIe siècle (*Lettres familières écrites d'Italie*) . . . . . 177
Edmond Rostand. — La Marseillaise (*Le Vol de la Marseillaise*) . . . . 178
Félix Gras. — L'arrivée des fédérés à Avignon (*Les Rouges du Midi*). . 179
Napoléon Bonaparte. — Aux Marseillais révoltés contre la Convention (*Le Souper de Beaucaire*) . . . . . 181
Paul Souchon. — A Désirée Clary (*Dans le domaine des cigales*) . . . . 183
Chateaubriand. — Le souvenir de Napoléon au golfe Juan (*Mémoires d'Outre-Tombe*) . . . . . 183
Armand Praviel. — Débarquement en Provence de la Duchesse de Berri (*L'aventure de la Duchesse de Berri*) . . . . . 185
Marius Jouveau. — Les félibres pendant la grande guerre (*La Flour au Casco*) . . . . . 188
**IV. LES LETTRES ET LES ARTS** . . . . . 189
Anatole France. — Hommage à la Vénus d'Arles . . . . . 189
Pierre Vidal. — La Provence . . . . . 190
Pierre de Nolhac. — Pétrarque à Vaucluse (*Pétrarque et l'humanisme*). 191
Pétrarque. — Au Rhône (Sonnet CLXXIII) . . . . . 192
Émile Ripert. — Pierre Puget (*La Terre des Lauriers*) . . . . . 192
Joseph Autran. — Coucher de soleil (*Poèmes de la Mer*) . . . . . 195
Joseph Roumanille. — Une histoire de Martigues : Les coings (*Contes provençaux*) . . . . . 196
Frédéric Mistral. — La naissance de Mireille (*Mémoires et Récits*). . . 198
Frédéric Mistral. — Invocation aux Félibres (*Mireille*) . . . . . 201
Théodore Aubanel. — La Chanson des Félibres (*Les Filles d'Avignon*) . 203
Joachim Gasquet. — Charloun Rieu, poète du peuple (*Les Chants séculaires*) . . . . . 205
Émile Turle. — Mireille (*L'Ombre de la Bastide*) . . . . . 207
Gabriel Faure. — Le souvenir de Zola (*Pèlerinages passionnés*) . . . . 208
Clovis Hugues. — Le Museon Arlaten. A Mistral . . . . . 210
Baptiste Bonnet. — Alphonse Daudet évoque sa jeunesse (*Le Baile Alphonse Daudet*) . . . . . 211
**V. L'AME ET LA VIE PROVENÇALES** . . . . . 213
Alphonse Daudet. — Le retour des troupeaux (*Lettres de mon Moulin*) . 213
Joseph d'Arbaud. — Rêverie d'un gardian (*Lou Lausié d'Arle*). . . . . 215
Paul Arène. — La pêche aux oursins (*La Chèvre d'Or*). . . . . 219
Frédéric Mistral. — Les mariniers du Rhône. . . . . 221
Saboly. — Noël. . . . . 223
Le cuisinier Magaire. — L'Aïoli (*Almanach Provençal*, 1874) . . . . . 225
Elzéar Rougier. — Les Figues Marseillaises (*Marseille au temps des Poilus*). 226
Paul Bourget. — Chez les Jardiniers d'Hyères (*Laurence Albani*) . . . 227
Edmond Rostand. — Les Tambourineurs (*Les Musardises*) . . . . . 228
Charloun Rieu. — Li Farandoulaire (*Les Chants du Terroir*). . . . . 229
Dominique Durandy. — La Bravade de Saint-Tropez (*L'âne de Gorbio*) . 231
Anatole France. — Le caractère provençal (*Le génie latin*) . . . . 232
Frédéric Mistral. — Chanson de Magali (*Mireille*). . . . . 235
Proverbes . . . . . 238

1057. — ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY. — 12-28

PROVINCIA
Auctore Petro Joanne Bomparo
PROVENCE.
PARTIE DE DAV
LAN
GVEDOC.
COMTAT
DE
DORANGE
COMTE DE
SAULT
VENAISSIN
LOU LE
BERON MONT
LA
CAMARGO
LAPIDEI CAMPI
LA CRAU
Vul. duech salins
MER
DE MARTIGUES
Marseille
LES POMEGUES
LES TIGNES
LES IS
PORQUEROLES
PORT CORS
MARIS MEDITERRANEI

PHINE.
PARTE
DI
PIEMONTE
COMTE
DE
BUEIL
COMTE DE NICE
LES DOR STECADES
L'ISLE DU TITAN
P A R S
Scala Milliarium
Provincialium
Gallicorum
Italicorum
Amsterdam
Apud Guilielmum Ianssonium
et Johannem Blaeu

Y0-BTK-547